(2

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

IV.

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE,

RÉDIGÉ SUR UN NOUVEAU PLAN,

OU

LETTRES DE M.ME D'IVRY A SA FILLE,

PAR M.LLE M. DE B******.

TOME QUATRIEME.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, n° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1809.

COURS
ÉLÉMENTAIRE
D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LETTRE XL.

Suite de l'histoire de la république romaine. — Continuation des démêlés du peuple et du sénat. — Nouvelles querelles au sujet de la loi agraire et de l'établissement d'un corps de lois. — Création des décemvirs; excès de ces magistrats, et abolition de leur puissance.

Nous avons vu, ma chère amie, l'esprit du peuple romain se calmer un peu; son respect pour le sénat reprendre le dessus : le feu de la sédition paraissait appaisé; mais il couvait encore sous la cendre, et une étincelle suffit pour le rallumer.

La rigueur dont les consuls usèrent envers un plébéien nommé P. Voléro, qui avait été centurion, et qu'ils voulurent enrôler comme simple soldat et forcer de marcher en cette qualité, fit

éclater de nouveau le mécontentement du peuple.

Ce plébéïen qui s'était distingué à la guerre par sa valeur, et qui passait pour bon officier, refusa de marcher comme simple soldat. Sur son refus, les consuls envoyèrent un licteur pour l'arrêter; et comme il faisait résistance, ils ordonnèrent qu'on le battît de verges. Voléro repoussa le licteur et lui donna même un coup dans le visage. Le peuple prit aussitôt part à la querelle; il se soulève, attaque les licteurs, brise leurs faisceaux et poursuit les consuls eux-mêmes, qui furent contraints de se cacher pour se soustraire à la fureur du peuple.

Le sénat s'assemble; les consuls font leur rapport sur la rebellion de Voléro, et concluent à ce qu'il soit puni comme séditieux et précipité du haut de la roche Tarpéienne. Les tribuns, au contraire, demandent justice contre les consuls qui avaient voulu faire fouetter un bon citoyen comme s'il eût été un vil esclave. Nouveau sujet de débats entre les deux ordres. Voléro qui redoutait la puissance des consuls, demanda le tribunat, et l'obtint malgré les brigues et les cabales des patriciens. On crut qu'il allait attaquer les consuls qui

l'avaient maltraité; mais il tourna son ressentiment contre le corps entier du sénat, et il entreprit de le priver de l'influence qu'il avait sur l'élection des tribuns.

Il demanda, dans une assemblée générale, que l'élection des tribuns se fît à l'avenir dans une assemblée par tribus, au lieu d'une assemblée par curies, où vous avez vu que les patriciens prédominaient.

Tous les plébéïens se déclarent avec chaleur pour cette proposition. Les consuls, le sénat et tout l'ordre des patriciens s'y opposaient de toutes leurs forces : chaque parti soutenait ses prétentions avec une égale animosité ; c'était le sujet d'une dispute interminable entre les deux ordres. Enfin, après environ deux ans de débats, la loi fut publiée du consentement général des deux ordres, et on élut, pour la première fois, des tribuns dans une assemblée convoquée par tribus.

Pendant ces divisions, les Eques et les Volsques avaient fait des incursions sur les terres de la république. Les deux consuls, Appius et Quintius, se partagèrent les légions ; Quintius marcha contre les Eques, et Appius com-

manda l'armée destinée contre les Volsques.

Ce général qui s'était opposé de tout son pouvoir à la loi qui venait de passer, acheva d'irriter les esprits par la sévérité avec laquelle il fit observer la discipline. Centurions et soldats murmuraient contre la dureté du commandant ; il se fit une espèce de conspiration, moins contre sa vie que contre sa gloire : les soldats, pour l'empêcher de vaincre et de recevoir ensuite les honneurs du triomphe, résolurent, de concert, de ne pas s'opposer aux entreprises des ennemis. Les Volsques ayant présenté la bataille, les Romains, à l'approche de l'ennemi, jetèrent leurs armes et s'enfuirent honteusement.

Appius, au désespoir, cherche en vain à les rallier ; il prie, il menace inutilement ; les Volsques profitant de ce désordre, attaquent les retranchemens ; pour lors les soldats craignant pour leur camp, combattent avec courage et repoussent les Volsques sans les poursuivre.

Irrité de ce nouvel outrage, Appius voulut le lendemain assembler son armée et faire une justice exemplaire des mutins ; mais tous les soldats méprisè-

rent le signal qui les appelait à l'assemblée. Au lieu de s'y rendre, ils demandaient à haute voix qu'on les tirât de dessus les terres de l'ennemi, où ils ne pouvaient qu'être défaits. Appius, outré d'une telle révolte, ne pouvant soumettre son armée, se vit forcé d'abandonner son camp; comme il était en marche, les Volsques vinrent charger ceux qui faisaient l'arrière-garde. La terreur se répand partout: tous se débandent et s'écartent; les soldats d'Appius ne se rallièrent qu'après être arrivés sur les terres de la république.

Leur général les ayant fait camper dans un endroit où il ne pouvait être forcé de combattre malgré lui, convoqua une seconde assemblée: étant monté sur son tribunal, il s'abandonna à sa sévérité naturelle; il fit décimer les soldats et couper la tête aux centurions et aux autres officiers qui avaient abandonné leur poste. Il ramena dans Rome les débris de son armée, qui n'y rentra qu'avec la honte du châtiment sur le visage, et un violent désir de vengeance au fond du cœur.

Il en éprouva les effets. Appius s'attira de nouveau la haine du peuple par l'opposition qu'il mit aux instances que

les tribuns de cette année renouvelaient en faveur de la loi agraire.

Le consulat d'Appius était fini; et les tribuns, après s'être assurés du consentement des deux consuls, demandèrent, avec les prières les plus soumises, qu'on s'occupât enfin de nommer les décemvirs qui devaient régler le partage des terres.

Appius s'y opposa, et le fit avec autant de hauteur et d'autorité que s'il eût été dictateur. La plupart des sénateurs louèrent sa fermeté; mais les tribuns en furent si outrés, qu'ils résolurent de le faire périr. En conséquence, ils le citèrent devant le peuple comme l'ennemi déclaré de la liberté publique. Le sénat prit le plus vif intérêt à son affaire : la plus grande partie des sénateurs voulaient solliciter en sa faveur; le fier Appius n'y voulut pas consentir. Il parut dans l'assemblée du peuple au milieu de ses accusateurs comme s'il eût été leur juge. Les tribuns firent tous leurs efforts pour le rendre odieux; mais il répondit avec tant de force aux divers chefs d'accusation, que le peuple, étonné et confus, n'osa le condamner. Les tribuns craignant qu'il ne fût absous, firent remettre le jugement à une autre assem-

blée. Pendant ces délais, Appius finit volontairement sa vie, ce qui prouve qu'il n'espérait pas échapper à la fureur des tribuns.

L'année suivante les consuls occupèrent les Romains dans des guerres contre les Eques, les Volsques et les Sabins; mais au retour de la campagne on vit renaître les dissentions ordinaires. La multitude marqua son ressentiment en s'absentant de toutes les assemblées par centuries, et on ne vit aucun plébéïen à l'élection des consuls pour l'année d'ensuite. Q. Servilius et T. Quintius furent élevés à cette dignité par les seuls suffrages du sénat, des patriciens et de leurs cliens.

Ces deux consuls occupèrent le peuple pendant toute l'année à différentes guerres. T. Quintius enleva aux Volsques la ville d'Antium et tout son territoire.

Les plaintes et les murmures recommencèrent sous le consulat de Q. Fabius et Tib. Emilius. Ce dernier qui, pendant son premier consulat, s'était déclaré pour le partage des terres, devint encore l'appui du peuple et des tribuns; il insista si opiniâtrement pour la publication de la loi, que plusieurs sénateurs

lui reprochèrent d'agir moins en consul qu'en tribun séditieux. Pour prévenir la suite des divisions, Fabius son collègue, proposa d'envoyer une partie des pauvres citoyens de Rome dans la ville d'Antium, et de partager entr'eux les terres voisines qu'on avait enlevées aux Volsques. Cet avis fut d'abord accueilli avec de grands applaudissemens par le petit peuple : on nomma des triumvirs pour faire l'établissement de cette colonie; mais quand il fut question de se faire inscrire, très-peu de plébéïens se présentèrent; les plus misérables aimèrent mieux vivre à Rome dans l'indigence, que d'aller s'établir dans une riche colonie. Il fallut recevoir des étrangers pour la compléter.

* Une peste affreuse désola vers ce même temps la ville et la campagne; elle enleva un grand nombre de plébéïens. Les Volsques et les Eques profitèrent de cette calamité pour recommencer la guerre. L. Lucratius et T. Véturius, alors consuls, ne pouvant tirer beaucoup de monde d'une ville où la peste avait fait tant de ravages, appelèrent à leur se-

* An de Rome 290.

cours les Latins et les Herniques, alliés du peuple romain.

Pendant que les deux consuls étaient en campagne et combattaient avec un grand courage, un tribun du peuple, appelé Térentillus-Arsa, demanda en pleine assemblée qu'on mit des bornes à l'autorité des consuls, et qu'on établit, du consentement du peuple, des lois fixes et invariables, qui servissent de réglement aux magistrats dans leurs jugemens. Il demanda de plus la nomination de cinq commissaires, qui fussent autorisés à surveiller les consuls et à restreindre leur puissance excessive.

Des propositions si hardies surprirent et étonnèrent les sénateurs; on pensa devoir rappeler les consuls : il leur fut dépêché plusieurs courriers pour les instruire de ce qui se passait et les engager à revenir au plutôt.

Ceux-ci venaient de défaire les ennemis en trois batailles différentes, et eussent peut-être encore remporté de plus grandes victoires, si les troubles ne les avaient rappelés à Rome. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à obtenir la suspension de la loi proposée par Térentillus, jusqu'au retour des consuls, afin de juger cette affaire dans une assemblée

générale du peuple romain. Elle fut l'objet de grandes disputes entre les deux ordres; les jeunes patriciens sur-tout, s'y opposèrent si vivement, qu'on vit Quintius-Céson, fils de Quintius-Cincinnatus, illustre consulaire, à la tête des plus jeunes des sénateurs, se jeter au milieu de l'assemblée, où malgré l'opposition du sénat, la loi Térentilla était prête à passer. Céson et ses accolytes, frappant et écartant tout ce qui se présentait devant eux, forcèrent l'assemblée de se dissiper, et empêchèrent ainsi la multitude de faire la loi au sénat.

Céson expia la témérité de son entreprise; il fut cité devant le peuple, et accusé par les tribuns. Il fit d'abord paraître beaucoup de courage; mais sa fermeté l'abandonna la veille de son jugement. Il n'eut point la hardiesse de comparaître lui-même; il fallut que son père et ses amis se présentassent pour lui, et s'obligeassent à le représenter, ou à payer une amende.

Céson, quoiqu'innocent, n'osa s'abandonner au jugement du peuple; il sortit de Rome dans la nuit, et se retira en Toscane. Les tribuns ayant appris sa fuite, exigèrent l'amende avec tant de rigueur, que Quintius, père de Cé-

son, après avoir vendu la plus grande partie de son bien, fut contraint de se retirer dans une chaumière; et l'on vit cet illustre consulaire réduit à cultiver, de ses propres mains, le peu de terres qui lui restaient.

Après l'exil de Céson, les tribuns se flattaient de trouver les patriciens plus disposés à céder à leurs désirs; mais la disgrâce du fils de Cincinnatus ne fit que porter la noblesse à s'unir plus étroitement. Lorsqu'on voulait proposer la publication d'un corps de lois, on voyait mille Césons s'élever pour s'y opposer, avec la même intrépidité qu'il avait montrée. Leur union déconcerta les tribuns; ils virent bien qu'ils ne réduiraient point les patriciens, et cessèrent de mettre en justice ceux qui se signalaient davantage par leur opposition.

Quelque temps après, Rome fut à la veille de passer sous une domination étrangère. Un riche sabin, nommé Herdonius, crut qu'il n'était pas impossible de surprendre la ville, à la faveur des divisions qui régnaient entre le peuple et le sénat.

Son projet était, après avoir surpris Rome, de s'en faire reconnaître souverain, ou de livrer la ville à la commu-

nauté des Sabins, s'il ne pouvait pas se maintenir dans son usurpation par ses propres forces.

Ayant mis dans ses intérêts plusieurs amis particuliers, il assembla par leur moyen environ quatre mille hommes, la plupart esclaves fugitifs, bannis, aventuriers, auxquels il donna retraite sur ses terres. Il chargea de ces troupes quelques bateaux plats; et se laissant aller la nuit au courant du Tibre, il aborda avant le jour du côté du Capitole, gravit la montagne; et, favorisé par les ténèbres, se rendit maître du temple de Jupiter et de la forteresse qui y était attachée. De là, se rendant dans les maisons voisines, il fit couper la gorge à tous ceux qui refusèrent de se joindre à lui. Les Romains qui échappèrent à sa fureur, furent porter le trouble et l'épouvante dans la ville.

Dès la pointe du jour les consuls assemblèrent le sénat, et voulurent faire prendre les armes au peuple. Les tribuns profitant de l'occasion, déclarèrent qu'ils n'y consentiraient qu'à condition qu'on s'engagerait par serment à nommer les commissaires pour l'établissement d'un corps de lois.

Quelques sénateurs indignés de leur

voir mettre ainsi à prix le salut de la ville, voulaient qu'on se passât de leurs services, et que plutôt de recourir à ceux du peuple, on armât les esclaves. Mais les sénateurs plus âgés furent d'avis que dans un péril si imminent, on ne devait rien refuser au peuple, pour l'engager à prendre les armes. En conséquence, le consul Valérius se rendit sur la place, et promit solennellement qu'aussitôt qu'on aurait repris le Capitole, il n'empêcherait point les tribuns de proposer la loi. Sur cette assurance, le peuple s'arma, gravit le Capitole, repoussa l'armée d'Herdonius, qui, après avoir perdu la plus grande partie de ses soldats, fut réduit à se faire tuer par ses amis, pour ne point tomber vif entre les mains des Romains. Ce qui restait de ses soldats prit aussi le parti de se passer l'épée au travers du corps : ceux que les Romains purent prendre en vie, furent punis comme des voleurs.

Ainsi se termina la téméraire entreprise d'Herdonius. Le consul Valérius ayant été tué dans l'attaque, son collègue Claudius voulut se faire un prétexte de sa mort, pour éluder le serment qu'il avait prêté ; mais pressé vivement par les tribuns, il déclara qu'il fallait com-

mencer par procéder à l'élection d'un successeur de Valérius. Le sénat résolut de faire choix d'un consulaire qui pût en imposer aux tribuns. Il jeta les yeux sur Quintus Cincinnatus, qu'on fut arracher de sa charrue, pour le remettre à la tête du gouvernement.

Les mesures avaient été si bien prises que les tribuns ne purent mettre obstacle à sa nomination ; mais ils en furent alarmés, et le peuple ne fut pas moins effrayé de voir en place le père de Céson. Ce grand homme, s'étant fait rendre compte de l'état des choses, convoqua une assemblée générale, et montant dans la tribune aux harangues, il réprimanda le sénat de sa trop grande facilité, et le peuple de sa licence effrénée. Il annonça ensuite le projet de porter la guerre chez les Eques et les Volsques, et il déclara qu'il ferait hiverner en campagne.

Le peuple fut consterné de ce dessein de passer l'hiver sous des tentes ; les tribuns n'étaient pas moins inquiets : leur pouvoir ne s'étendant point hors de Rome.

On n'osa cependant résister à ce vénérable consul ; mais on eut recours au sénat pour fléchir Quintius, et obtenir

de revenir à Rome à la fin de la campagne. Après quelques négociations, il promit de ne point armer et de ne point faire hiverner en campagne, s'il n'y était forcé par l'ennemi; de leur côté, les tribuns promirent de ne faire aucune proposition touchant l'établissement des lois nouvelles.

Quintius employa tout le temps de son consulat à rendre justice aux particuliers; et ses jugemens étaient si équitables, que le peuple, charmé de sa douceur, semblait avoir oublié qu'il y eût des tribuns dans la république.

Vous voyez, ma chère Aline, qu'il ne faut quelquefois qu'un homme de tête pour calmer les troubles et imposer à la multitude. La conduite de Quintius était si pleine de modération et d'équité, qu'il ne donnait point matière à une seule plainte; et le sénat voulait absolument le continuer dans le consulat; mais ce grand homme s'y opposa; et, en sortant de charge, il retourna à sa campagne.

Après son départ, les amis de sa maison, et entr'autres A. Cornélius et A. Servilius, questeurs cette année, voulurent obtenir le rappel de Céson, et citèrent en jugement M. Volscius son accusateur. Les tribuns arrêtèrent leurs poursuites,

en soutenant qu'on ne pouvait prendre les voix sur aucune affaire, avant que le peuple n'eût donné ses suffrages sur les lois proposées. Le sénat se servit à son tour du même prétexte : aussitôt que les tribuns parlaient des dix commissaires, on faisait revivre l'affaire de Volscius. Une année entière se passa dans ces oppositions réciproques.

La guerre se ralluma sous le consulat de C. Nantius et de L. Mincius. Les Sabins et les Eques renouvelèrent leurs irruptions. Nantius marcha contre les Sabins et les battit. Minucius, au contraire, fut pris dans un défilé et investi de tous côtés. Quelques cavaliers portèrent cette nouvelle dans la ville; on dépêcha aussitôt vers Nantius pour lui apprendre l'extrémité où son collègue était réduit. Nantius partit secrètement, vint à Rome en diligence, et, de concert avec le sénat, il nomma un dictateur, qui fut L. Quintius-Cincinnatus. Ce grand homme quitta une seconde fois ses champs; et, laissant sa charrue, il arriva à Rome au milieu de ses vingt-quatre licteurs. Il fit prendre les armes à tous ceux qui étaient en état de les porter, se mit en marche dès le lendemain; et ses succès furent si heureux, qu'il

força les ennemis de se rendre aux conditions les plus honteuses. Tous les soldats passèrent sous le joug ; et le général et les principaux officiers furent faits prisonniers de guerre.

Le consul et ses soldats, en reconnaissance du péril dont le dictateur les avait délivrés, lui décernèrent une couronne d'or du poids d'une livre. Cincinnatus rentra ensuite dans Rome en triomphe, et il abdiqua la dictature seize jours après en avoir été revêtu, quoiqu'il eût pu la garder six mois. Une telle modération augmenta encore l'affection de ses concitoyens.

Les amis de sa maison, profitant de cette circonstance, obtinrent qu'avant son abdication on jugeât Volscius, l'accusateur de son fils Céson. Le délateur fut convaincu de calomnie et de faux témoignage, et condamné à un exil perpétuel. Céson fut rappelé ; et Quintius, content de revoir son fils, retourna s'ensevelir dans sa chaumière.

Il n'y fut pas long-temps : de nouveaux troubles, excités par les tribuns, obligèrent de rappeler cet illustre consulaire. Les Sabins et les Eques venaient faire des excursions jusqu'aux portes de Rome. Les tribuns, renouvelant l'ancienne que-

relle, empêchaient le peuple de prendre les armes, jusqu'à ce qu'on eût nommé des commissaires au sujet de la loi Térentilla. Quintius adressa au peuple un discours si touchant ; que le tribun Virginius, s'apercevant de son effet sur la multitude, promit de renoncer à la publication de la loi, si l'on voulait consentir à augmenter le nombre des tribuns. Quelques sénateurs voulaient s'y opposer, mais Quintius engagea le sénat à accorder la demande de Virginius ; en conséquence, on convint qu'il y aurait désormais dix tribuns.

Peu après ces magistrats demandèrent qu'on abandonnât au peuple le mont Aventin, ou du moins la partie de cette montagne qui n'était pas occupée par les patriciens. Ce fut le sujet de beaucoup de débats ; mais enfin le sénat céda encore une fois.

Vous voyez, ma chère Aline, que, dans ces querelles continuelles entre le sénat et les tribuns, ceux-ci gagnaient le terrain pied à pied. Ils n'en demeurèrent pas là ; on vit, l'année suivante, Icilius, le plus hardi des tribuns, former le dessein d'assujétir les consuls à son empire, de forcer ces premiers magistrats de la république de subir le jugement du peuple.

Il fit paraître cette étonnante prétention à l'occasion de T. Romélius et C. Véturius, qui venaient de remporter une victoire complète sur les Volsques. Ils sollicitèrent les honneurs du triomphe. Les tribuns portèrent le peuple à les refuser, sous prétexte qu'ils avaient voulu faire périr huit cents vieillards plébéïens, en leur donnant une commission périlleuse.

Ce soupçon, qui n'était qu'un prétexte, servit de base à une accusation; et le peuple condamna les deux consuls à une amende.

On envoya vers ce temps des ambassadeurs à Athènes pour recueillir les lois de Solon, qu'on savait être les plus populaires de la Grèce.

* L'année suivante une peste affreuse désola Rome et presque toute l'Italie. Le premier consul, quatre tribuns et une partie du peuple périrent. La peste ne cessa que le printemps suivant. Peu après on vit revenir les ambassadeurs qu'on avait envoyés à Athènes. Les tribuns firent aussitôt de grandes instances pour l'élection des décemvirs, qui devaient travailler à un corps de lois. Le

* An 300 de Rome.

sénat retarda, le plus qu'il lui fut possible, sous prétexte qu'il fallait auparavant procéder à la nomination des consuls; cependant l'empressement des tribuns fit avancer le temps des commices. On élut pour premier consul Appius-Claudius; T. Génutius fut nommé son collègue. Les tribuns recommencèrent alors leurs sollicitations pour la nomination des décemvirs. Ils s'adressèrent à Appius, parvinrent à le mettre dans leurs intérêts; et, au grand étonnement du peuple et du sénat, ce fut ce fier patricien qui se rendit l'appui de la proposition des tribuns, et annonça qu'il abdiquerait volontiers le consulat, si son élection était préjudiciable à l'établissement des décemvirs.

Son désintéressement reçut de grandes louanges, que vous verrez bientôt qu'il méritait peu; mais enfin le puissant parti qu'Appius avait dans le sénat, fit passer son avis à la pluralité des voix. On convint que les commissaires seraient tirés du corps du sénat; qu'ils seraient revêtus pour un an de la puissance souveraine; qu'on n'élirait pendant ce temps ni consuls, ni tribuns; que les décemvirs dresseraient un corps de lois tiré de celles de la Grèce et des anciens usages de Rome.

*Appius-Claudius et T. Génutius furent nommés les premiers décemvirs ; les suffrages tombèrent ensuite sur L. Sestius, Véturius, C. Julius, A. Manius, Ser.-Sulpitius, P. Curatius, E. Romilius et Sp. Posthumius, tous personnages consulaires.

Le sénat se flattait d'avoir fait choix des plus zélés défenseurs de ses droits ; mais la plupart, pour parvenir à cette dignité, avaient pris des engagemens secrets avec les tribuns du peuple. Ainsi les deux partis concoururent également à cette élection ; mais par des vues bien différentes. Les décemvirs travaillèrent avec beaucoup d'application à la compilation des lois. Ils en dressèrent dix tables, les unes concernant le droit sacré, les autres le droit public et le plus grand nombre le droit particulier. On afficha ces tables en public, et on les porta ensuite au sénat où elles furent examinées et reçues à la pluralité des voix : on convoqua ensuite une assemblée générale du peuple romain, et les lois contenues dans les dix tables furent reçues du consentement de toutes les centuries. Quelques particuliers récla-

* 451 ans avant Jésus-Christ.

mèrent seulement qu'on ajoutât deux tables aux dix autres, pour former un corps parfait de tout le droit romain. Cette vue fit naître le désir d'élire des décemvirs encore pour une année. Le sénat et le peuple approuvèrent ce dessein, et l'on indiqua le jour où l'on devait procéder à l'élection des nouveaux décemvirs. Appius feignait de ne point prétendre à être réélu ; mais ses liaisons publiques avec les chefs du peuple donnaient beaucoup d'inquiétude à ses rivaux et le rendaient suspect à ses collègues. Ces derniers, pour s'assurer de son exclusion, le nommèrent pour présider l'élection ; ils espéraient qu'il n'oserait pas se mettre au nombre des candidats, étant sans exemple que celui qui présidait se fût proposé lui-même. Mais l'ambitieux Appius passa par-dessus toutes les règles de la bienséance ; il s'offrit lui-même pour premier décemvir ; se fit déférer cette grande dignité, et fit ensuite tomber les suffrages sur six sénateurs peu estimés dans leur campagnie, mais qui lui étaient entièrement dévoués. Ce qui acheva de surprendre et de consterner le sénat, fut de voir Appius proposer trois plébéiens pour décemvirs, Q. Pétilius, C. Duelius et Sp. Oppius,

parvinrent au décemvirat parce qu'ils avaient procuré à Appius tous les suffrages du peuple.

Ces nouveaux magistrats pour inspirer de la crainte et du respect au peuple, parurent en public avec chacun douze licteurs armés de haches et de faisceaux. Le peuple ne vit qu'avec indignation cet appareil de la tyrannie ; il se plaignait tout bas d'avoir dix rois au lieu de deux consuls. Les décemvirs ne tardèrent pas à donner lieu à de plus grands murmures ; ils commencèrent à régner impérieusement et avec une autorité absolue. Outre leurs licteurs, ils s'environnèrent d'une troupe de gens sans nom et sans aveu, et on vit bientôt à leur suite une foule de jeunes patriciens, qui s'attachèrent à satisfaire leurs plaisirs, se rendirent les complaisans et les vils instrumens de leurs passions. Il n'y eut plus d'asiles sûrs pour la beauté et la pudeur. Cette jeunesse effrénée enlevait impunément les filles du sein de leurs mères : envain on portait plainte aux décemvirs ; les malheureux se voyaient rejetés, repoussés avec mépris. Si quelque citoyen était assez hardi pour faire éclater son ressentiment, ces tyrans le faisaient inhumainement battre des verges, d'autres

étaient exilés ; il y en eut même qu'on fit mourir. La confiscation suivait toujours le supplice des victimes de cette odieuse tyrannie.

Le peuple jetait les yeux du côté du sénat, d'où il attendait sa liberté; mais la plupart des sénateurs, redoutant la fureur des décemvirs, s'étaient retirés à la campagne.

Cependant ces nouveaux magistrats ajoutèrent deux tables de lois aux dix qu'on avait promulguées l'année précédente; mais ils ne statuèrent rien sur le partage des terres conquises. On observa une loi qui surprit, c'était celle qui défendait aux patriciens et aux plébéïens de s'unir par des mariages réciproques.

L'année se passa sans que les décemvirs songeassent à se démettre de l'autorité souveraine; ils se maintinrent dans le gouvernement sans autre droit que celui de la force et de la violence. Tout ce qui leur faisait ombrage fut proscrit, et Rome, presque déserte, demeura en proie à ces tyrans.

Les Sabins et les Eques profitant de la consternation du peuple romain, levèrent deux armées, et s'avançant le long du Tibre, ils vinrent camper aux

portes de Rome dont ils semblaient vouloir faire le siége.

Les décemvirs assemblèrent le sénat, et Appius représenta la nécessité de prendre les armes. C. Claudius, son oncle, prit la parole et dit : « Que pour « repousser les Eques et les Sabins il « sufirait d'arborer les étendards des lé- « gions, mais qu'il doutait que le peuple « voulut prendre les armes sous les en- « seignes des décemvirs, qu'il regardait, « avec justice, comme de simples parti- « culiers, usurpateurs de la souveraine « puissance ». Ce sénateur s'adressant directement à Appius, lui reprocha d'être le tyran de sa patrie, le conjura de rendre à la république son ancienne forme de gouvernement, et de quitter le nom de décemvir qu'il avait rendu odieux.

Appius n'eut pas la force de répondre; mais M. Cornélius, l'un de ses collègues, répartit fièrement, que ceux qui gouvernaient l'état n'avaient pas besoin des conseils de Claudius. Sans se laisser intimider, cet oncle d'Appius, se tourna vers le sénat et déclara que son avis était de ne faire aucune levée de troupes, qu'on n'ait élu auparavant des consuls pour les commander.

Quintus-Cincinnatus et quelques autres graves sénateurs opinèrent de la même manière, et conclurent à l'abolition du décemvirat ; mais L. Cornélius, frère d'un décemvir, représenta adroitement, que pendant qu'on changerait la forme du gouvernement, les ennemis s'empareraient du territoire, et qu'il était de l'intérêt de l'état, d'attendre que la guerre soit terminée pour rétablir les consuls.

Après bien des débats cet avis prévalut ; les partisans des décemvirs l'emportèrent, et le commandement des armées leur fut confié.

Les sénateurs qui s'y étaient opposés de toutes leurs forces, se retirèrent dans leurs terres, et Appius, irrité de leur retraite, confisqua les biens qu'ils avaient dans Rome, dont il fit la solde et la récompense de ses satellites.

Le peuple, destitué de ses tribuns, fut forcé de se faire enrôler ; on fit trois corps d'armée ; Q. Fabius marcha contre les Sabins, et M. Cornélius commanda les troupes qu'on opposa aux Eques. Appius demeura à Rome où il retint un corps de troupes qu'il mit en garnison dans le Capitole.

Les légions qui étaient en campagne,

irritées de la perte de leur liberté, ne voulurent point vaincre, de peur d'augmenter la puissance des décemvirs en les rendant victorieux. Les deux armées furent défaites presque sans combattre. Cette nouvelle fut reçue à Rome avec la même joie qu'on aurait eue dans un autre temps d'une victoire complète.

Siccius-Dentatus, ce vieux plébéïen qui s'était trouvé à six-vingts combats, n'entretenait la multitude que des fautes qu'avaient faites les décemvirs dans la conduite de cette guerre.

Appius informé de ses propos, résolut de se délivrer de ce censeur; il envoyait alors à ses collègues des recrues et des vivres; et comme Siccius lui était devenu odieux par ses discours trop libres, il saisit cette occasion de s'en défaire. Quoique vétéran, il l'engagea à se rendre à l'armée opposée aux Sabins, sous prétexte d'assiter le général de ses conseils; il lui donna le titre de légat, et Siccius se rendit au camp en diligence.

Les décemvirs prévenus par Appius, le reçurent avec distinction; parurent le consulter dans les opérations militaires; mais le chargeant bientôt d'une commission périlleuse, ils le firent assassiner

par l'escorte qu'ils lui avaient donnée.

On voulut en vain persuader aux soldats que ce vertueux vieillard avait péri dans une embuscade; ils découvrirent la vérité et détestèrent encore davantage leurs commandans.

Appius mit le comble à cette haine générale par son attentat sur la jeune Virginie. Après avoir mis en usage tous les moyens de séduction près de cette jeune personne, qui sortait à peine de l'enfance, Appius voyant l'inutilité de ses tentatives, chargea M. Claudius, qui lui était tout dévoué, de réclamer cette jeune fille comme étant née d'une de ses esclaves. Icilius, ancien tribun du peuple à qui la main de Virginie était promise, défendit son amante avec chaleur, et fit avertir le père de Virginie, qui était alors employé en qualité de centurion dans l'armée de Fabius-Vibulanus. Appius avait donné des ordres de le retenir à son poste; mais il s'échappa et vint prouver la fausseté de la déclaration de Claudius. Malgré l'évidence de la naissance de Virginie, Appius, contre toute règle de justice, décida que la jeune personne serait remise entre les mains de Claudius.

Virginius, outré d'un arrêt si injuste,

fit connaître à toute l'assemblée que le décemvir était le seul auteur de l'imposture de Claudius. La multitude indignée s'intéresse vivement au sort de cette jeune personne qui, dit-on, était réellement intéressante par ses grâces et sa beauté : ses larmes touchent tous les cœurs ; et son malheureux père voyant avec désespoir qu'on va employer la force pour lui enlever sa fille, demande à l'entretenir un instant en particulier. Appius y consent, pour ne point achever de soulever le peuple. On s'écarte, et Virginius, pénétré de douleur, prend sa fille dans ses bras, il l'embrasse ; et se saisissant du couteau d'un boucher qu'il voit près de lui, il s'adresse à Virginie, demi-morte de frayeur : « Ma chère enfant, lui dit-il, « voilà le seul moyen de sauver ton « honneur et ta liberté ». Il lui enfonce en même temps le couteau dans le cœur ; et le retirant tout fumant du sang de sa fille, il crie à Appius : « C'est par « ce sang innocent que je dévoue ta tête « aux dieux infernaux ». Le peuple s'émeut à ce funeste spectacle ; il maudit la tyrannie du décemvir, qui a réduit un père à une si cruelle nécessité. Appius furieux, ordonne d'arrêter Vir-

ginius; mais il s'ouvre un passage avec le couteau qu'il tient à la main; et, favorisé par la multitude, il s'évade, retourne au camp, et soulève les soldats par le récit de son malheur. Tous se révoltent, abandonnent le camp, et se rendent au mont Aventin sous la conduite de leurs centurions, annonçant qu'ils ne se sépareront point qu'ils n'aient obtenu la destitution des décemvirs et le rétablissement du tribunat.

L'armée opposée aux Sabins suivit l'exemple de la première et vint se réunir à elle, et la clameur générale força les décemvirs à se démettre de leur autorité. On rétablit le tribunat et les consuls, et le décemvirat fut proscrit à jamais.

Dans cette révolution comme dans celle occasionée par Lucrèce, on honora les victimes de la tyrannie : Virginius, l'infortuné père de Virginie, et Icilius, à qui elle avait été promise, furent nommés les premiers des tribuns : on leur facilita ainsi les moyens de se venger; faible ressource pour un malheur sans remède!

LETTRE XLI.

Continuation de l'histoire de la république romaine, depuis l'abolition du décemvirat jusqu'à la première guerre Punique.

La république ayant repris son ancienne forme de gouvernement, et le calme étant rétabli, Virginius crut qu'il était temps de poursuivre les décemvirs; et en qualité de tribun du peuple, il intenta action contre Appius et se rendit son accusateur. L'ex-décemvir entendit les reproches qu'il méritait, les reçut avec confusion, fut ensuite arrêté et conduit en prison.

C. Claudius son oncle, que vous avez vu, ma chère Aline, le plus ardent des sénateurs pour s'opposer à son neveu, accourut à son secours lorsqu'il le vit accusé. Autant ce vertueux sénateur avait fait d'efforts pour abattre l'orgueil et l'insolence de son neveu, autant on le vit empressé de le secourir dans sa disgrâce. Secondé de ses parens et de

ses amis, il serait peut-être parvenu à sauver Appius; mais peu avant le jour indiqué pour produire ses défenses, il fut trouvé mort dans sa prison. Les uns disent que les tribuns le firent étrangler; les autres, qu'il se tua lui-même.

Quoi qu'il en soit, Sp. Opius son collègue eut le même sort. Les huit autres décemvirs cherchèrent leur salut dans la fuite; leurs biens furent confisqués et vendus au profit du trésor public. M. Claudius, qui avait si bien servi Appius pour se rendre maître de Virginie, fut condamné à mort; mais ses amis obtinrent que la peine fût commuée en celle de l'exil.

Toute juste que paraissait la punition des décemvirs, le sénat ne laissait pas d'être consterné de la mort ou de l'exil des principaux de son corps. On ne savait quelle borne les tribuns mettraient à leur vengeance, lorsque Duillius dissipa les craintes du sénat en déclarant : « Qu'on en avait assez fait pour la satis-« faction de Virginius et le rétablisse-« ment de la liberté; qu'il *empêchait* « que pendant le reste de l'année on ap-« pelât quelqu'un en jugement pour « cette affaire, ni qu'on le mît en « prison ».

Peu après cette déclaration faite en pleine assemblée, les consuls se disposèrent à entrer en campagne ; mais avant de sortir de Rome, ils exposèrent publiquement les dernières lois des décemvirs. Cette action et la sanction qu'ils donnèrent à la confirmation de deux lois très-favorables au peuple, indisposa le sénat contr'eux.

Le consulat d'Horatius et de Valérius fut véritablement tout populaire : aussi lorsque ces consuls ayant remporté une victoire complète sur les ennemis, firent demander les honneurs du triomphe, le sénat, irrité de leur attachement pour les intérêts du peuple, les déclara indignes de l'honneur qu'ils sollicitaient. Valérius et Horatius, outrés d'un refus qui les déshonorait, portèrent leurs plaintes devant l'assemblée du peuple. Le tribun Icilius plaida leur cause, et le fit avec tant de chaleur que, malgré les brigues du sénat, les honneurs du triomphe furent décernés aux consuls.

On vit, l'année suivante, avec beaucoup d'étonnement, deux patriciens, deux anciens consulaires, nommés tribuns du peuple.

L. Trébonius, un des tribuns plébéiens, s'attacha, pendant toute l'année,

à traverser dans leurs fonctions les tribuns patriciens, d'où il acquit le surnom d'*Asper* (1).

Sous le consulat suivant on vit renaître les divisions entre les deux ordres. Le peuple se plaignit de nouveau que la noblesse le traitait avec mépris, et les tribuns citèrent quelques jeunes patriciens devant l'assemblée du peuple. Pour conserver son autorité, le sénat s'opposa aux poursuites des tribuns. Cette dispute fit renaître les anciennes contestations, qui furent poussées fort loin sous le consulat de T. Quintius et d'Agrippa-Furius. Chaque ordre ne pouvait souffrir ni magistrats ni autorité dans le parti contraire.

Ces dissentions domestiques portèrent les Eques et les Volsques à reprendre les armes. Le peuple, séduit de nouveau par les tribuns, refusait de s'enrôler; mais vivement excité par Quintius, qui lui fit sentir quelle suite pourrait avoir son refus, il marcha aux ennemis, et remporta une victoire des plus complètes.

La promptitude avec laquelle il vainquit, la grande quantité de butin qu'il

(1) Acariâtre.

rapporta, fit sentir ses forces au peuple romain et le besoin que le sénat avait de lui; son ambition et ses prétentions en augmentèrent : neuf des tribuns proposèrent, en pleine assemblée, qu'il fût fait une loi qui admît les plébéïens au consulat. C. Canuleius demanda en même temps que par un décret du peuple, on révoquât la loi des douze tables qui défendait aux patriciens de s'allier aux familles plébéïennes.

Ces nouvelles prétentions furent le sujet de beaucoup de débats : une guerre qu'on était prêt à soutenir fit passer l'article concernant les mariages, condition sans laquelle Canuleius avait déclaré qu'il ne laisserait point faire d'enrôlemens.

Après plusieurs conférences secrètes entre les consuls et les principaux du sénat, la crainte d'avilir le consulat porta le sénat à proposer la création de six tribuns militaires auxquels on attribuerait l'autorité consulaire; on convint que les trois premiers seraient choisis parmi les patriciens, et les trois autres parmi les plébéïens.

La création des tribuns militaires passa à la grande pluralité des voix. Le peuple était au comble de la joie de

pouvoir prétendre au gouvernement de la république ; le sénat, de son côté, se flattait de faire revivre le consulat dans des temps plus heureux.

* On tint, peu de jours après, une assemblée pour l'élection de ces nouveaux magistrats. D'anciens tribuns et les principaux plébéïens se flattaient d'obtenir ces dignités ; mais le peuple, satisfait de pouvoir y concourir, donna tous les suffrages aux patriciens. On n'élut même que trois tribuns militaires, qui furent Sempronius-Attratinus, L. Attilius et T. Cécilius.

Ces trois magistrats ne restèrent que trois mois en charge ; au bout de ce temps ils se déposèrent eux-mêmes, sous prétexte que les cérémonies des augures n'avaient pas été bien observées. C'était un artifice du sénat pour remettre les choses sur l'ancien pied. On nomma un entre-roi qui, du consentement des deux ordres, rétablit le consulat.

Il ne se passa rien d'important dans le cours de cette année ; mais dans la suivante on érigea la censure, nouvelle charge qui fut d'abord peu considéra-

* 444 ans avant Jésus-Christ.

ble, mais qui devint dans la suite la magistrature la plus redoutable de la république.

Les consuls de l'année précédente furent élevés à cette dignité : leurs fonctions ne consistaient d'abord que dans le dénombrement de tous les citoyens; mais ils s'érigèrent bientôt en censeurs des mœurs. Ils prirent connaissance de la conduite de tous les citoyens; les sénateurs et les chevaliers furent soumis à leur censure comme le simple peuple; ils pouvaient chasser de ces compagnies ceux qu'ils en jugeaient indignes. A l'égard des plébéïens, ils les reléguaient dans une classe inférieure et les privaient même du droit de suffrage, selon que leur conduite était plus ou moins mauvaise. Il n'y avait pas de citoyen qui ne tremblât à l'aspect de leur tribunal, et cette crainte salutaire était le soutien des bonnes mœurs.

A la faveur de ce nouvel établissement, Rome jouit pendant deux ans d'une grande tranquillité. L'autorité du sénat se soutenait d'autant plus, que ce premier ordre de l'état n'ayant point de guerre à soutenir, pouvait se passer du secours du peuple.

Tout était calme et tranquille, lorsque

pendant l'année du consulat de Proculus-Géganius et de L. Ménénius, il survint une famine affreuse qui causa des séditions. Un chevalier romain nommé Spurius-Mælius, tenta de profiter de ces malheureuses circonstances pour s'emparer de l'autorité souveraine.

Les consuls s'occupant de remédier à la disette, envoyèrent chercher du blé de tous côtés ; ils envoyèrent d'abord en Toscane, et ne purent s'en procurer qu'une très-petite quantité, parce que Sp. Mælius avait fait enlever la plus grande partie des blés de cette province.

Ce chevalier faisait distribuer tous les jours du blé au petit peuple et aux pauvres, aux uns gratuitement, aux autres à vil prix ; par cette libéralité il se fit des créatures, et bientôt il espéra parvenir à changer la forme du gouvernement et se faire déclarer souverain.

On apprit qu'il y avait une conspiration de formée à ce sujet ; on sut même que Mælius faisait de nuit des rassemblemens dans sa maison et qu'on y portait des armes.

Dans cette occasion majeure le sénat nomma un dictateur, et ce fut Quintius-Cincinnatus qui, malgré son extrême

vieillesse, fut élu une troisième fois à cette dignité.

Dès le lendemain il fit mettre des corps-de-garde dans tous les quartiers de la ville, établit son tribunal sur la place, et fit sommer Mælius de comparaître devant lui. Mælius refusa de le faire et tâcha d'exciter une sédition; mais Servilius, général de la cavalerie, que le dictateur avait envoyé chercher, prévint les suites de la rebellion en lui passant son épée au travers du corps.

Le dictateur approuva cette action, et fit ensuite raser la maison de ce chevalier romain. La grande quantité de blé qu'on y trouva fut vendue à un vil prix; et le chef de la conspiration étant mort, on ne rechercha point ses complices, dans la crainte de trouver un trop grand nombre de coupables.

Mais les tribuns du peuple se déchaînèrent contre le général de la cavalerie qui, sans aucune forme de justice, avait tué un citoyen dans le sein de sa patrie. Dans leur colère ils s'opposèrent à l'élection des consuls; il fallut se résoudre à nommer des tribuns militaires.

Ils n'eurent pas lieu de s'en féliciter beaucoup; malgré toutes leurs brigues pour être élus, le peuple donna toute

les voix à des patriciens d'une valeur renommée.

Le bruit qui se répandit cette année que les peuples voisins formaient contre Rome une ligue formidable, donna lieu à l'élection d'un dictateur : ce fut Mamercus-Emilius. La nouvelle d'une ligue redoutable s'étant trouvée fausse, ce magistrat se vit privé de l'espoir de signaler sa dictature par une victoire éclatante, et il voulut du moins laisser un monument de son zèle pour la liberté publique. En conséquence, il proposa une loi qui réduisait à un an et demi le temps de la censure ; jusque-là cette dignité avait toujours duré cinq ans. Cette proposition fut agrée avec de grands applaudissemens ; et on ajouta à la loi qu'aucun sénateur ne pourrait être deux fois censeur.

C. Furius et M. Géganius, censeurs cette année, se vengèrent du dictateur en le reléguant dans la dernière tribu, et en le privant du droit de suffrage aussitôt qu'il eut abdiqué sa dignité.

Ce fut, pour les tribuns du peuple, une nouvelle occasion d'exciter l'animosité de la multitude contre le sénat, et ils marquèrent leur ressentiment en s'opposant encore à l'élection des con-

suls. On en revint encore aux tribuns militaires; mais jugez du dépit des magistrats du peuple, en voyant les plébéiens donner encore une fois leur suffrage aux patriciens.

C'était l'effet de la persuasion où ils étaient que la noblesse méritait la préférence en fait de gouvernement; mais ce défaut de confiance en leur ordre irrita tellement les tribuns du peuple contre la multitude, qu'ils menacèrent publiquement d'abandonner ses intérêts. Par vengeance, ils réveillèrent l'ancienne animosité entre les deux ordres, et recommencèrent à parler du partage des terres.

Une guerre contre les Volsques et les Eques vint heureusement suspendre les orages qui s'élevaient et favorisa le rétablissement du consulat; mais la division et la jalousie s'étant mise entre les deux consuls, ils furent battus près d'Algide. On nomma un dictateur qui ramena la victoire sous les étendards romains.

La république jouit quelque temps d'une paix profonde, qui ne fut troublée que par une peste affreuse qui se fit sentir à Rome et dans une partie de l'Italie.

Peu après que cette calamité eut ces-

sé, on procéda à l'élection de nouveaux magistrats, qui furent quatre tribuns militaires. Leur gouvernement ne fut pas heureux dans une guerre qui survint contre les Véïens : les tribuns, peu unis entr'eux, furent défaits ; ce qui donna lieu à l'élection d'un dictateur, qui fut Mamercus-Emilius, que les censeurs avaient en vain voulu dégrader. Il tailla en pièces l'armée ennemie ; et, après un triomphe solennel, il se démit de la dictature, sans se venger de ceux qui l'avaient condamné ; ce qui prouve que sa modération égalait sa valeur.

Ces victoires continuelles augmentèrent l'ambition des principaux du peuple ; ils ne voulurent plus entendre parler d'élection de consuls, et il fallut encore nommer des tribuns militaires ; mais à la grande confusion des tribuns du peuple, ce fut encore des patriciens. La colère et l'indignation des anciens magistrats plébéïens fut extrême ; ils mirent tout en usage pour se venger de la noblesse ; et leurs menées furent telles, que les patriciens qui étaient en charge prirent secrètement des mesures avec le sénat pour tirer de Rome les principaux du peuple, sous prétexte d'une guerre avec les Volsques ; pen-

dant leur absence, les magistrats qui étaient restés pour gouverner la ville s'occupèrent de rétablir le consulat. Ce fut Appius-Claudius, fils du décemvir, qui fit procéder à l'élection des consuls aussitôt que les tribuns et la plupart des plébéïens furent en campagne.

A leur retour ils trouvèrent l'autorité des consuls établie ; les tribuns s'en vengèrent en tournant leur ressentiment contre les consuls mêmes. Ils firent un crime à Sempronius des mauvais succès qu'il eut à la guerre ; et il eût été traduit en justice si l'un des tribuns, Sp. Tempanius, ancien capitaine de cavalerie, n'eût eu la générosité de prendre sa défense, et de conjurer ses collègues de ne point persécuter un général plein de valeur à qui la fortune avait été cruelle.

Vous voyez, mon Aline, qu'on rencontre quelques exemples de bonté et de grandeur d'ame parmi les tribuns du peuple ; mais ils sont assez rares, et les divisions entre les deux ordres roulent toujours sur le même pivot.

Sous le consulat de T. Quintius-Capitolinus et de Fabius-Vibulanus, on vit naître de grandes dissentions au sujet de la questure. Les consuls ayant pro-

posé d'augmenter le nombre des questeurs, les tribuns voulurent que la moitié de ces magistrats fût toujours choisie parmi les plébéïens. Le sénat rejeta cette condition, et l'opiniâtreté des deux partis fut cause que la république tomba dans une espèce d'anarchie. On fut obligé d'avoir plusieurs fois recours à un entre-roi; (vous vous rappelez que cette dignité ne durait que cinq jours). Les tribuns mettant toujours obstacle aux élections des consuls, L. Papirius-Mugillanus étant entre-roi, ménagea si bien les esprits, qu'il obtint des deux partis qu'on élirait des tribuns militaires, et que dans l'élection des quatre questeurs, comme dans celle des tribuns militaires, il serait libre au peuple de nommer indifféremment des patriciens ou des plébéïens.

Imaginez la rage des meneurs de ceux-ci, lorsqu'en dépit de leurs brigues et de leurs cabales, on n'élut encore que des patriciens dans l'une et l'autre dignité. Furieux de cette préférence, ils s'écrièrent qu'il y avait de la supercherie dans le scrutin, et voulurent en faire rendre compte à A. Sempronius-Attratinus, qui avait recueilli les suffrages. Mais il venait d'être élu

tribun militaire; ils ne purent l'atteindre, et tournèrent leur indignation contre C. Sempronius son parent; ils firent revivre son affaire, et il fut condamné à une amende de quinze mille sols.

Peu après Mécilius et Métilius, tribuns du peuple, renouvelèrent la proposition du partage des terres conquises.

Le sénat s'assembla; et, par le conseil d'Appius-Claudius, on gagna six des tribuns, qui s'opposèrent à la publication de la loi.

Leurs collègues, outrés de leur opposition, les traitèrent de traîtres à la patrie et d'esclaves du sénat; mais malgré leurs déclamations, ils furent obligés de se désister de leur entreprise.

Le sénat demeura encore maître des suffrages l'année suivante; mais les successeurs des tribuns favorables à la noblesse, reprirent peu après la poursuite du partage des terres avec plus de fureur encore que n'en avait montré Mecilius et son collègue.

Un général venait alors d'indisposer ses soldats. Les Eques ayant surpris Voles, on donna la conduite de cette guerre à M. Posthumius - Régilensis. Avant de faire marcher ses troupes, ce général voulant les encourager, leur pro-

mit de leur abandonner le pillage de la place s'ils s'en rendaient maîtres. La ville fut prise; mais Posthumius manquant de parole à son armée, ne lui permit point de piller et fit tout vendre au profit du trésor public.

Sextius, tribun du peuple, proposa que pour dédommagement du manque de parole du tribun militaire, on établît dans cette place une colonie de ceux mêmes qui par leur valeur avaient contribué à la reprendre, et qu'on leur abandonnât tout le territoire de Voles. Il renouvela en même temps l'ancienne prétention du partage des terres.

Tout le peuple applaudit à cette proposition. Posthumius, qui était dans l'assemblée, apercevant quelques-uns de ses soldats dans la foule, dit tout haut : « Il « en arrivera mal à mes gens, s'ils ne « demeurent en repos ». Une parole si hautaine n'offensa pas moins le sénat que la multitude.

Quelque temps après Posthumius ayant voulu dans une émeute sévir contre les mutins, fut tué par ses propres soldats.

Quoiqu'il se fût rendu odieux, le peuple comme le sénat détesta une action aussi horrible, et l'on sévit contre ses

assassins ; néanmoins les consuls usèrent d'une grande modération : ils ne firent tomber le châtiment que sur un petit nombre de soldats qui se tuèrent eux-mêmes pour éviter la honte du supplice.

Des guerres presque continuelles contre les Eques et les Volsques, et la peste qui succéda à ce premier fléau et amena la famine, occupèrent le peuple les années suivantes ; mais la paix et l'abondance ramenèrent les dissentions.

Trois tribuns du nom d'Icilius parvinrent à faire nommer questeurs trois plébéïens. Ils se flattaient que la questure allait leur ouvrir le chemin du tribunat militaire, des consulats et des triomphes. En conséquence, dans l'élection suivante on ne voulut plus entendre parler du consulat. Mais le sénat déjoua les Iciliens, en attachant deux conditions à la nomination des tribuns militaires ; la première qu'on ne pourrait élire à cette dignité celui qui, dans la même année, aurait été tribun du peuple ; l'autre, qu'aucun tribun du peuple ne pourrait être continué deux ans dans le même emploi.

Ces conditions excluant les Iciliens, ils cessèrent d'y prétendre, et le peuple

tourna ses suffrages du côté de la noblesse.

Mais l'année suivante on vit les principaux plébéïens recommencer leurs brigues pour être élus ; ils échouèrent encore, et la colère des tribuns du peuple fut si grande, qu'ils s'opposèrent à une nouvelle guerre que le sénat voulait faire aux Véïens.

Trouvant un grand éloignement dans l'esprit du peuple, le sénat attendit une occasion plus favorable, et pour regagner la confiance de la multitude, il fit un sénatus-consulte, qui ordonnait qu'à l'avenir les soldats seraient payés des deniers publics, et que pour fournir à cette dépense, on ferait une nouvelle imposition dont aucun citoyen ne serait exempt.

Cette nouvelle fut reçue du peuple avec de grands transports de joie ; il témoigna la plus vive reconnaissance aux sénateurs ; et jura de prodiguer désormais tout son sang pour la défense de la patrie.

Le sénat se voyant en état d'entretenir en tout temps un corps de troupes réglées, forma le dessein d'assiéger Véïes, l'une des plus fortes places de l'Italie. Cette ville avait depuis peu élu un roi,

ce qui rendrait les autres états de Toscane moins affectionnés à ses intérêts.

On nomma pour cette guerre huit tribuns militaires, et Appius-Claudius, qui était l'un d'eux, resta à Rome pour réprimer les mutineries du peuple.

Ses collègues marchèrent vers Veïes; on peut juger quelle était la force de cette place, et la valeur de ses habitans, par la longueur de ce siége qui dura dix ans entiers avec différens succès. Pendant ce temps les tribuns du peuple voulurent exciter plusieurs révoltes; Appius eut la gloire de les réprimer, et de contenir la multitude que la longueur de ce siége désespérait.

La jalousie s'étant mise entre les tribuns militaires, ils s'accusèrent mutuellement des mauvais succès de la campagne. Instruit de leurs divisions, le sénat les força d'abdiquer.

Les tribuns du peuple se donnèrent tant de mouvemens, qu'ils parvinrent à faire nommer des plébéïens pour tribuns militaires dans les deux années suivantes; mais les ennemis ayant eu des avantages, le peuple ne voulut plus être commandé que par des patriciens, et la guerre ne se terminant point, on finit par recourir à un dictateur. M. Furius-

Camillus fut élevé à cette suprême dignité. Ce grand capitaine gouverna avec tant de douceur et de modération, que les officiers soumis à ses ordres croyaient partager son autorité.

Ce général, que la victoire n'avait jamais abandonné, finit heureusement le siège de Véïes; il prit la place et la livra au pillage.

Cette nouvelle fit une grande sensation à Rome; le peuple marqua une très-grande satisfaction. On ordonna des prières publiques, ce qui ne s'était point encore pratiqué dans les plus heureux succès de la république.

Camille rentra dans Rome sur un char magnifique tiré par quatre chevaux blancs. Cette pompe ne laissa pas que d'indisposer le peuple; il fut indigné de voir le premier magistrat de la république étaler le faste de ses anciens rois. L'estime et l'affection qu'on portait à Camille, commença dès-lors à diminuer: la résistance qu'il apporta aux nouvelles propositions d'un tribun, acheva de le rendre odieux à la multitude.

T. Siccinius - Dentatus, tribun du peuple, proposa de faire une seconde Rome de la ville de Veïes, d'y envoyer la moitié du sénat, des chevaliers et du

peuple. Ces propositions furent très-accueillies de la multitude ; l'affaire fut portée au sénat. Camille, qui ne faisait que sortir de la dictature, s'opposa hautement à ce transport ; il en représenta tous les inconvéniens et en pénétra les principaux sénateurs, qui déclarèrent qu'ils mourraient plutôt aux yeux du peuple romain que de quitter leur patrie. Ils se rendirent dans la place publique, et conjurèrent le peuple, les larmes aux yeux, de ne point abandonner cette ville auguste, qui devait un jour commander à toute la terre. Ces sages sénateurs ayant su prendre la multitude par des motifs de gloire et de religion, lui firent rejeter la proposition de Siccinius. Satisfait de la docilité du peuple, le sénat le récompensa en faisant distribuer sept arpens de terre des Veïens à chaque père de famille.

Cette libéralité fit renaître la concorde entre les deux ordres ; on rétablit même le consulat. Sous ces magistrats patriciens, les Eques furent vaincus et les Falisques se donnèrent à la république. Tous ces avantages qui étaient dus à la sagesse et à la valeur de Camille, lui attirèrent la haine des tribuns : ils ne pouvaient lui pardonner l'union du peu-

ple et du sénat, qu'ils regardaient comme l'extinction de leur autorité.

Ces magistrats séditieux parvinrent à perdre Camille dans l'esprit du peuple : ils lui supposèrent l'intention d'asservir sa patrie ; et quand ils l'eurent rendu suspect à la multitude, ils le firent accuser d'avoir détourné du pillage de Veïes, certaines portes de bronze qu'on voyait chez lui.

Étonné d'une telle accusation, Camille assembla chez lui ses amis et les principaux de sa tribu ; il les conjura de ne pas souffrir que, sur un si faible prétexte, on condamnât leur général. Ces plébéiens, gagnés par les tribuns, lui répondirent qu'il n'était pas en leur pouvoir de le faire absoudre. Camille indigné de leur faiblesse, se bannit lui-même de Rome ; il se retira à Ardée, où il apprit bientôt qu'il avait été condamné à une amende de quinze mille arzes.

Quelque temps après une armée de Gaulois, commandés par Brennus, vint fondre sur l'Italie. Elle pénétra dans la Toscane et vint assiéger Clusium. Les Toscans demandèrent du secours aux Romains, qui envoyèrent à Brennus trois ambassadeurs pour négocier la paix. Ces envoyés étaient malheureusement

trois jeunes patriciens, trop fiers du nom romain; leur imprudente hauteur attira le fléau sur leur patrie. Brennus déclara la guerre à Rome et marcha vers cette ville. Les tribuns militaires rassemblèrent une armée de quarante mille hommes avec laquelle ils furent au devant des Gaulois. Ils les rencontrèrent près de la rivière d'Allia, où se donna une fameuse bataille. Elle fut toute à l'avantage des Gaulois; ils mirent en déroute l'armée romaine. Une partie se jeta dans Veïes; une autre tomba sous le fer des vainqueurs, et ce fut le plus grand nombre; quelques soldats, échappés à leur fureur, vinrent porter la terreur et la désolation dans Rome.

Le sénat pensant que toute l'armée avait péri, ne se crut point des forces suffisantes pour défendre la ville, et se réfugia dans le Capitole, avec tous les hommes capables de porter les armes. On y transporta une grande quantité de vivres; et résolus de se défendre aussi long-temps qu'ils pourraient, on refusa de recevoir dans cette forteresse les bouches inutiles; les femmes, les enfans, les vieillards furent réduits à chercher un asile dans les villes voisines; mais les anciens sénateurs et quelques prêtres

vénérables, plutôt que de porter leur vieillesse chez l'étranger, préfèrent s'ensevelir sous les ruines de leur patrie.

Ils eurent le temps de réfléchir leur dessein, car les Gaulois mirent trois jours à partager le butin; ce temps fut employé à fortifier le Capitole; et lorsque Brennus entra dans Rome, il trouva les portes et les rues désertes. Il parvint jusqu'à la place publique sans éprouver de résistance. Le premier spectacle qui frappa sa vue, fut ces hommes vénérables qui s'étaient dévoués à la mort. Revêtus des marques de leur dignité, assis sur des chaises curules et portant dans leur maintien la gravité consulaire, ces vieillards inspirèrent d'abord un certain respect aux Gaulois; ils les considéraient sans oser s'en approcher: mais un soldat plus hardi ayant touché la barbe d'un vénérable sénateur, c'était Papirius, ce fier Romain lui déchargea sur la tête un coup de son bâton d'ivoire. Ce fut le signal de sa mort et de celle de ses collègues: le soldat le tua aussitôt, et dans le même instant tous les vieillards furent massacrés.

Brennus investit ensuite le Capitole et fit sommer ses défenseurs de se rendre. Les ayant trouvés inébranlables, il

tenta d'emporter le fort par escalade. Les Romains repoussèrent ses troupes et ils en tuèrent un grand nombre. Brennus, après plusieurs essais, fut convaincu qu'il ne prendrait la place que par famine, et il se vengea de la résistance qu'on lui opposait en faisant mettre le feu aux maisons; et, après avoir livré la ville aux flammes, il en fit raser les murailles. Ce fut environ 363 ans après la fondation de Rome, qu'elle fut ainsi brûlée par les Gaulois.

Pendant qu'une partie de l'armée de Brennus campait autour du Capitole, et que le reste de ses troupes fourageait dans la campagne, Camille, plus affligé des calamités de sa patrie qu'irrité de son exil, prit la généreuse résolution de délivrer Rome des barbares. Il rassemble la jeunesse d'Ardée, se met à leur tête, et commence par surprendre les Gaulois dispersés dans la campagne; il en fait une horrible boucherie, et la nouvelle de ce premier succès se répand bientôt dans toute l'Italie. Les Romains réfugiés à Véies et dans les villages voisins, s'assemblent et viennent se ranger sous les drapeaux de Camille. On lui envoie des députés qui le conjurent de prendre sous sa protec-

tion les débris de la bataille d'Allia, et de les conduire au secours de Rome. Camille refuse d'abord le commandement sous prétexte qu'il est banni; mais pressé par les députés, il convint avec eux qu'on enverrait reconnaître si le Capitole tenait encore; et que si cela était, on prendrait les ordres du sénat. La commission était difficile : cependant un jeune Romain, appelé Pontius-Cominius, s'en acquitta heureusement, et il rapporta le décret qui nommait Camille dictateur.

Pendant qu'il armait et qu'une foule de soldats romains ou alliés accouraient dans son camp, le Capitole manqua être pris par surprise.

Les Gaulois ayant aperçu dans la montagne sur laquelle le fort était situé, des traces du passage de Pontius, tentèrent de s'introduire dans la place par la même route : favorisés par la nuit, ils gravirent le rocher sans être aperçus, et ils commençaient à escalader les murailles, lorsque des oies consacrées à Junon, s'éveillèrent au bruit que firent les Gaulois, et sonnèrent l'alarme par leurs cris et le battement de leurs ailes. M. Manlius s'éveille à ce bruit; il accourt et se présente le premier pour

défendre la muraille; lui seul fait face aux ennemis; il repousse les premiers qui paraissent sur la brèche. Toute la garnison se porta bientôt au même endroit, et les Gaulois furent repoussés.

Mais la disette de vivres se faisant sentir, on entra en accommodement avec les assiégeans. Le sénat, qui n'avait aucune nouvelle de Camille depuis qu'il l'avait nommé dictateur, et qui se trouvait vivement pressé par la faim, convint avec Brennus de lui donner mille livres pesant d'or, à condition qu'il lèverait le siége et sortirait des états de la république. On apporta l'or; mais quand il fut question de le peser, les Gaulois se servirent de faux poids. Les Romains se récrièrent contre cette supercherie: Brennus, au lieu de s'y opposer, mit encore son épée dans la balance en disant: *Malheur aux vaincus!*

Mais heureusement, pendant la contestation, Camille survint. Il s'était approché de Rome avec son armée: apprenant qu'on était en conférence, il se fit accompagner d'une forte escorte, et se rendit au lieu même de la conférence, qu'il changea bientôt en champ de bataille. Brennus fut vaincu et pour-

suivi jusques hors des terres de la république.

Camille, après avoir reconquis Rome par sa valeur, la sauva encore une fois en contribuant à son rétablissement. Les tribuns du peuple voulaient qu'on allât s'établir à Veïes ; mais Camille sut si bien représenter que cette translation leur ferait perdre le nom de Romains, que chacun s'empressa de bâtir. Tous les Romains dispersés dans les provinces revinrent à Rome, et on travailla avec tant d'ardeur, qu'en moins d'un an la ville fut entièrement rétablie.

La république donna à M. Manlius une maison située sur le Capitole, comme un monument de sa valeur et de la reconnaissance de ses concitoyens. Il reçut encore le surnom de *Capitolin*. Mais ce consulaire se déshonora par la basse jalousie qu'il conçut contre Camille : il ne pouvait souffrir qu'on le lui préférât dans la conduite des armées ; et pour abaisser sa gloire, il disait : « Si « je n'avais conservé le Capitole, Ca- « mille eût-il pu recouvrer Rome » ?

Cependant ce grand capitaine s'acquit tous les droits possibles à la reconnaissance des Romains : à peine Rome commençait à se relever, que ses habi-

tans se virent assaillis par les Toscans, les Eques et les Volsques, qui formèrent une ligue formidable. Les tribuns militaires se mirent à la tête des légions; mais au lieu de repousser les ennemis, ils eurent la maladresse de se laisser enfermer dans des détroits. Camille, élu dictateur pour la troisième fois, les vengea et défit les ennemis qu'il vainquit dans leurs retranchemens. Le même bonheur l'accompagna contre tous les ennemis de Rome; il leur fit la guerre pendant quatre ans et toujours avec le même succès. Ses citoyens lui déférèrent, en reconnaissance, le titre bien mérité de *restaurateur de la patrie* et *de second fondateur de Rome*.

Manlius qui, seul entre les Romains, lui refusait son estime, ne tarda pas à laisser paraître toute son ambition, qui le porta à aspirer à la royauté. Il commença par se rendre l'appui du peuple; non-seulement il soutenait et animait les plébéïens contre les nobles, mais il vendit ses terres pour acquitter les dettes des pauvres; et il déclara que tant qu'il lui resterait quelque chose, il ne souffrirait pas qu'on mît en prison aucun de ses concitoyens. Par cette conduite il se fit bientôt un parti: une escorte de ses

partisans le suivait partout ; ils excitaient des tumultes continuels dans la place. Manlius tenait les propos les plus hardis contre les praticiens; il prétendait que plusieurs sénateurs s'étaient enrichis du butin trouvé dans le camp de Brennus.

A force de répéter cette assertion et quelques autres, il souleva enfin la multitude, qui ne s'occupait que des moyens de tirer des mains des patriciens ces richesses dont Manlius leur parlait sans cesse. La sédition prenait chaque jour de nouvelles forces; son auteur travaillait à la rendre formidable. Dans ce désordre, le sénat résolut de nommer un dictateur : on se servit du prétexte d'une guerre contre les Volsques pour élever à cette dignité A. Cornélius-Cossus. Il termina promptement la guerre; et de retour à Rome, il fit sommer Manlius de comparaître devant lui, et il lui ordonna de nommer ceux qu'il soupçonnait d'avoir détourné quelque chose du trésor public; lui déclarant que, sur son refus, il serait conduit en prison comme un séditieux et un calomniateur. Manlius ne pouvant prouver la vérité de ses accusations, voulut battre la campagne. Le dictateur le ramena au fait; et

n'ayant pu répondre, il fut conduit en prison. Ses partisans ne s'y opposèrent point ; ils se contentèrent de prendre des habits de deuil et de faire entendre leurs murmures. Au bout de quelques jours le sénat, craignant que le peuple ne brisât les portes de la prison, relâcha Manlius.

Il ne fut pas plutôt en liberté, qu'il osa proposer l'abolition de la dictature et du consulat, et la création d'un chef qui fût supérieur au sénat. Il poussa la hardiesse jusqu'à se proposer lui-même, promettant de rendre le peuple riche et heureux. Il tenait des assemblées secrètes dans sa maison du Capitole, et la conspiration s'y formait.

Effrayé de ses cabales, le sénat conféra avec les tribuns du peuple, qui firent assigner Manlius comme conspirateur contre la liberté publique. Les tribuns parvinrent à détacher le peuple des intérêts de cet ambitieux, qui fut précipité du haut du Capitole, sa maison rasée, et il fut défendu de demeurer désormais auprès du Capitole.

Une peste qui survint peu après, fut attribuée par le petit peuple au supplice de Manlius; il regrettait d'avoir consenti à la mort de ce consulaire.

De nouvelles guerres qui eurent lieu successivement contre les Volsques, les Circéïens et les Prénestins, occupèrent près de six années et servirent à étouffer les bruits populaires. Un grand nombre de plébéïens s'étaient distingués dans ces guerres; ils y avaient acquis des richesses; elles devinrent pour eux un motif d'ambition : ils osèrent prétendre au consulat et au commandement des armées. Pour y parvenir, ils insinuaient dans toutes les assemblées, qu'on ne verrait jamais une entière concorde dans la république tant que les dignités seraient réservées aux seuls patriciens.

Le petit peuple parut peu sensible à ces prétentions : le sénat et les patriciens s'y opposaient toujours; la dispute durait depuis plusieurs années, lorsque les larmes d'une femme emportèrent enfin ce que les brigues et les cabales des tribuns n'avaient pu obtenir.

Qu'on dise, après cela, que les femmes n'étaient rien à Rome; elles ont occasioné la plupart des grandes révolutions dans le gouvernement de la république. Pour vivre renfermées dans leurs maisons, elles n'en étaient pas pour cela moins puissantes; il paraît qu'elles

avaient un grand empire sur leurs pères et leurs époux.

Un patricien nommé Fabius Ambustus avait deux filles : il avait marié l'aînée à un patricien qui était alors tribun militaire ; la cadette avait épousé un riche plébéïen appelé Licinius-Stolon. Un jour que la femme du plébéïen se trouvait chez sa sœur, le licteur qui précédait le tribun militaire frappa à la porte avec le bâton de faisceaux pour annoncer l'arrivée du magistrat. Ce bruit fit peur à l'épouse de Licinius ; sa sœur la rassura par un souris fin qui lui fit sentir la différence de leurs conditions. Sa vanité en fut vivement blessée ; elle tomba dans une mélancolie qui alarma son père et son époux. Ils la pressèrent de leur déclarer ce qui l'affligeait ; elle se fit prier long-temps, et leur avoua enfin qu'elle mourrait de douleur si son mari ne pouvait prétendre aux mêmes dignités que son beau-frère.

Fabius et Licinius lui jurèrent de mettre tout en usage pour la satisfaire. En effet, Fabius - Ambustus abandonnant, par amour pour sa fille, les intérêts de son ordre, s'unit aux tribuns du peuple ; et il fit si bien, qu'après de

longs démêlés, qui amenèrent un moment d'anarchie, il parvint à faire nommer Licinius consul. Ce ne fut pas sans de grands efforts qu'il parvint à ce triomphe : il lui en eût moins coûté pour faire son gendre tribun militaire; mais Licinius ne s'amusa pas à briguer cette dignité; il visa tout de suite à la première, qu'il n'obtint cependant qu'après Sextius, tribun du peuple, qui l'avait puissamment secondé, et qui eut l'honneur d'être le premier consul plébéïen. Ce fut encore Camille qui, dans sa cinquième dictature, eut le bonheur de mettre fin aux débats qui divisaient les deux ordres. Leurs dissentions étaient alors poussées si loin, que le peuple menaçait d'abandonner Rome. Camille fit vœu de bâtir un temple à la concorde s'il pouvait rétablir l'union entre ses concitoyens.

Il y parvint, et posa la première pierre de cet édifice mémorable. Les patriciens obtinrent, en dédommagement du consulat qu'ils partagèrent avec les plébéïens, deux dignités qui leur furent spécialement réservées : l'une fut la préture, et l'autre l'édilité majeure.

Une suite de victoires en Italie, et notamment deux très-importantes rem-

portées sur les Gaulois cisalpins, qui s'approchèrent du territoire de la république, achevèrent de porter au loin la gloire du nom Romain. Après avoir triomphé de tous les petits peuples voisins de Rome, les Romains tournèrent leurs armes contre les Samnites, qui habitaient le pays qu'on appelle aujourd'hui l'*Abruze*.

Les Gaulois cisalpins, les Toscans, les Tarentins, les Latins, même des Grecs et des Africains, prirent part à cette guerre et vinrent se liguer contre les Romains. Ce fut alors que Pyrrhus, roi d'Epire, le plus grand capitaine de son siècle, passa la mer en faveur des Tarentins. Les Carthaginois, qui commençaient à s'établir dans la Sicile, leur envoyèrent différens secours pour traverser les conquêtes des Romains. Il se donna plusieurs batailles qui eurent divers succès. Les Romains, d'abord vainqueurs et ensuite vaincus, mais jamais rebutés de combattre, reprenaient les armes avec un nouveau courage. Enfin, après une guerre presque continuelle pendant plus de soixante-dix ans, la valeur héroïque des Romains les fit triompher de leurs ennemis. La nation des Samnites fut soumise à la domination de

Rome; Pyrrhus fut chassé de l'Italie et Tarente fut détruite.

Les Romains n'eurent pas plutôt établi leur domination dans la terre-ferme de l'Italie, qu'ils songèrent à passer la mer. Le secours que les Carthaginois avaient donné aux Tarentins fut le prétexte de la guerre qu'ils leur déclarèrent, et la conquête de la Sicile le véritable sujet qui les attirait.

C'est assez, ma chère Aline, de vous avoir conduite jusqu'à cette époque importante; je termine cette lettre, qui est d'une longueur effrayante, et je vous entretiendrai, dans ma première, des fameuses guerres Puniques.

LETTRE XLII.

Histoire des Carthaginois, depuis leur origine et la fondation de Carthage, jusqu'à l'époque de la première guerre Punique; histoire de cette guerre entre les deux républiques.

AVANT de vous parler aujourd'hui de la première Punique, je veux vous dire quelque chose de l'histoire des Carthaginois, et vous faire connaître les mœurs, les usages et les institutions politiques de ce peuple rival des Romains; et qui, célèbre à ce seul titre, est encore recommandable par ses lois, son gouvernement et son commerce.

* Vous vous rappelez, ma chère Aline, que Carthage fut fondée par Didon. Cette fille de Margenus, roi de Tyr, jeta les premiers fondemens de cette ville lorsqu'elle fut forcée de quitter Tyr pour se soustraire à l'avarice de

* Carthage en Afrique, entre la rivière de Tusca, la Méditerranée, les Caramates et la Lybie intérieure.

Pygmalion son frère. Il paraît qu'elle trouva sur cette côte des habitans que l'avantage de la position y avait fixés; mais ils étaient en petit nombre.

On raconte que lorsque Didon aborda, avec ses Phéniciens, sur la côte d'Afrique, elle fit demander à ceux qui l'habitaient de lui céder autant de terrain qu'une peau de bœuf en pouvait renfermer. L'accord fut fait, et les habitans ne crurent point céder une grande portion de terre; mais Didon ayant fait couper la peau de bœuf en lanières très-étroites, se procura un emplacement spacieux sur lequel elle fit bâtir une citadelle. Les Carthaginois ont long-temps payé une redevance ou tribut pour ce que les propriétaires leur avaient cédé. Ils augmentèrent leur état, si l'on en croit les auteurs, par un moyen qui trouvera peu d'imitateurs: les Cyrénéens se plaignaient que les Carthaginois avaient empiété sur eux; on convint que de Cyrène et de Carthage partiraient, à heure fixe, deux commissaires, et que l'endroit où ils se rencontreraient servirait de limites aux deux peuples. Les députés de Carthage, qui étaient deux frères nommés Philani, firent une extrême diligence, et trouvèrent les dé-

putés de Cyrène encore assez près de leur ville. Les Cyrénéens prétendirent qu'il y avait surprise et que les Carthaginois étaient partis trop tôt. Ils demandèrent que l'accord fût rompu : « Pro-
« posez, dirent les Philani, quelque autre
« expédient, et nous nous y soumet-
« trons. — Hé bien, répondirent les
« Cyrénéens, consentez à reculer; ou,
« si vous ne voulez rien céder, à vous
« laisser enterrer vifs ici; votre tom-
« beau servira de bornes ». Ils ne s'attendaient point à être pris au mot; mais les deux frères n'hésitèrent pas à sacrifier leur vie pour acquérir à leur patrie une plus grande étendue de pays. Ce dévouement peut être mis en parallèle avec celui de Curtius, qui se précipita tout armé dans le goufre qui s'était ouvert à Rome.

Carthage s'éleva rapidement et se peupla de même. Quelques auteurs disent qu'elle fut fondée trente ans avant Rome; d'autres la font plus ancienne de cent ans et plus. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'elle se peupla de femmes à peu près de la même manière que Rome, c'est-à-dire, par le moyen de celles que les Tyriens enlevèrent en passant dans l'île de Chypre.

Le premier gouvernement de Carthage paraît avoir été monarchique, puisque Didon en fut reine. On ne sait point précisément à quelle époque il devint républicain; mais il eut alors un sénat très-nombreux, et deux sufètes ou magistrats qui le présidaient; leur autorité était à peu près la même que celle des consuls à Rome. Ils étaient toujours choisis parmi les plus riches, afin qu'ils soutinssent l'éclat de leur rang. On parvenait à la dignité de sénateur par l'élection du peuple ou par celle du collége des sénateurs, qui pouvaient eux-mêmes élire leurs collègues. Quand les suffrages du sénat étaient unanimes, ils avaient force de loi; on ne pouvait en appeler. Lorsque les avis étaient partagés ou que les sufètes étaient d'une opinion particulière, l'affaire était portée devant le peuple, qui alors prononçait en dernier ressort. De là, dit le célèbre Polybe, vinrent les malheurs de Carthrge, parce que dans la première guerre Punique la populace, entraînée par ses orateurs, rejeta les avis du sénat et l'emporta sur lui.

Il y avait encore à Carthage deux espèces de tribunaux différens: les centumvirs ou conseil des cent, tiré du

corps des sénateurs, et les quinquévirs ou conseil des cinq, tiré du centumvirat. Il est probable que le centumvirat discutait les affaires et les proposait au sénat, et que les quinquévirs surveillaient tous les autres corps et même les suffètes. Les cinq étaient des espèces d'inquisiteurs d'état.

La religion des Carthaginois présente une coutume affreuse, celle d'offrir des enfans à un dieu Molock, qu'on croit être Saturne, et de les brûler en son honneur; cette coutume fut long-temps en vigueur à Carthage. Ces malheureuses victimes devaient être choisies parmi les premières familles; les mères étaient tenues d'assister à cet horrible sacrifice, et n'étaient estimées qu'autant qu'elles ne donnaient aucune marque de sensibilité. Dans une occasion de détresse, les superstitieux Carthaginois brûlèrent jusqu'à deux cents enfans à la fois. Il est peu de dieux égyptiens, grecs, romains, phéniciens, que les Carthaginois n'aient adoré, en joignant à leur culte les superstitions les plus absurdes.

Les sciences furent peu cultivées à Carthage; le commerce et l'art de la guerre occupaient essentiellement les habitans. Ils commerçaient avec tous les

peuples, mais sur-tout avec les Egyptiens et les Tyriens, à qui ils apportaient les marchandises des côtes orientales.

Les généraux carthaginois se sont souvent distingués, sur-tout par un enthousiasme patriotique, qui inspirait à leurs armées une énergie qui les rendait redoutables ; mais composées en grande partie de troupes auxiliaires, les armées carthaginoises étant trop mélangées, n'ont pu atteindre à la discipline des Romains; c'est ce qui les fit succomber sous ce peuple vainqueur. Le territoire de Carthage était trop resserré pour lui permettre de trouver dans son sein assez de soldats de terre et de mer; et l'obligation de chercher au loin des mercenaires nuisit souvent aux succès de cette république, et finit par être cause de sa ruine.

Les Carthaginois étaient sévères; ils punissaient rigoureusement et sans acception de personne. Quand quelque grande calamité menaçait la ville, on tendait tous les murs de noir. Tant que les soldats étaient en campagne, il leur était défendu de boire du vin, et aux magistrats tant qu'ils étaient en charge. Chaque officier et même chaque soldat portait autant de bagues qu'il avait fait

de campagnes. Au retour d'une expédition malheureuse le général était mis à mort, même lorsqu'on n'avait à lui reprocher que son malheur. Le caractère des Carthaginois passait pour dur et féroce ; on leur reprochait encore de n'être occupés que d'amasser des richesses, et de recourir pour cela à des moyens honteux. Mais ce sont les Romains qui leur ont fait cette réputation, de même que celle de mauvaise foi. Ils ne pouvaient souffrir la raillerie, et leurs grands passaient pour être d'une arrogance insupportable. Il s'est cependant trouvé parmi eux des ames héroïques et généreuses.

Dès le temps de Didon, Carthage commença à acquérir par son commerce une réputation qui la rendit l'objet de l'envie d'un prince voisin. Jarbas, roi de Gétulie, sensible à la beauté de la reine de Carthage, autant qu'à la puissance de la ville qu'elle avait élevée, demanda Didon en mariage. Elle le refusa, les uns disent par répugnance pour le peu de délicatesse qu'elle apercevait en lui ; il l'avait menacée de lui faire la guerre si elle n'agréeait point sa demande : d'autres font honneur de sa résistance à la fidélité qu'elle voulait conserver à son

premier époux. Assiégée par Jarbas, et craignant d'être forcée de l'épouser, Didon se donna la mort sur un bûcher. Virgile a déshonoré le caractère de sagesse et de prudence que les historiens donnent à cette reine ; il a supposé qu'elle se tua par dépit d'être refusée par Enée, qui ne fut même point son contemporain. Didon ne fonda Carthage que plus de trois cents ans après la guerre de Troie.

Après la mort de cette reine on trouve, dans l'histoire de Carthage, un vide de plusieurs siècles. On ignore ce qui se passa pendant ce temps dans cette ville et dans ses colonies. On sait seulement que celles-ci se formèrent promptement par le commerce, et que la ville acquit un degré d'opulence et de population qui dût la rendre le théâtre de beaucoup d'événemens ; mais l'histoire ne les a pas conservés. Parmi les villes qui furent soumises à la domination de Carthage, on comptait Utique, qui était la première après la capitale. Hypone était ensuite la plus célèbre, puis Tunes qui fut depuis appelée Tunis. Des petites villes qui bordaient la côte, ou s'élevaient dans l'enfoncement des terres, étaient encore sous la domination des Carthaginois.

Dans le temps de leur plus grande puissance, ils ont possédé la plus grande partie de l'Espagne, de la Sicile et des îles de la Méditerranée, sans compter les établissemens qu'ils eurent dans d'autres contrées et qu'ils acquirent successivement; mais leurs états, proprement dits, situés autour d'eux, contenaient à peu près ce qui compose aujourd'hui le royaume de Tunis.

Après quelques expéditions maritimes qui rendirent les Carthaginois redoutables même aux Phocéens, qu'ils défirent plusieurs fois sur mer; après des succès en Sicile dont les avantages furent suspendus par des troubles domestiques, ils tournèrent leurs armes contre la Sardaigne. Cette entreprise ne fut pas heureuse quoiqu'elle fut dirigée par Machée, très-habile général. Les Carthaginois perdirent la moitié de leur armée. Irrités de cette défaite, ils bannirent l'autre moitié avec leur chef. Machée, qui leur avait conquis une partie de la Sicile et reculé leurs frontières en Afrique, indigné de leur ingratitude, s'approcha de Carthage avec ce qui lui restait de soldats, et il assiégea cette ville. Il paraît qu'il y régnait alors des divisions qui empêchèrent que Machée

ne fut écouté, lorsqu'il demanda, avec les plus vives instances, d'être réintégré, ainsi que ses soldats dans les droits de citoyens.

Poussé au désespoir, il pressa vivement le siège; et les assiégés assez embarrassés de se défendre, députèrent à Machée Cartalon, son propre fils, chargé de propositions de paix.

On vit en cette occasion un cruel exemple des excès où peut porter l'esprit de parti, entre les pères et les enfans. Cartalon, qu'on doit présumer avoir été de la faction opposée à celle de son père, avait reçu de ses compatriotes la commission de porter à l'Hercule tyrien la dîme des dépouilles rapportées de Sicile. Cartalon en revenant, passa près du camp de son père, qui l'invita à s'arrêter pour conférer avec lui. Le jeune homme était alors revêtu des habits sacerdotaux, signe de la fonction qu'il venait de remplir; il répondit à son père qu'avant de lui obéir, il devait accomplir ce qu'il devait aux dieux; et rentra dans la ville sans vouloir l'écouter. Machée fut outré de la conduite de son fils; et lorsqu'il le vit revenir en qualité de député de la ville, et encore décoré de la pompe d'un sacrificateur, il l'accabla de repro-

ches amers ; l'accusa de vouloir insulter à sa disgrâce par son faste et ses vêtemens magnifiques : « Puisque tu m'as « considéré comme un banni, lui dit-il, « et non comme ton père, je t'envisa« gerai à mon tour, non d'un œil pater« nel, mais de celui d'un général ». En disant ces mots il fit dresser une croix sur laquelle il fit attacher son fils.

Peu après cette terrible exécution la ville se rendit; Machée condamna à mort les sénateurs les plus coupables de son exil et de celui de son armée. Il réforma le gouvernement républicain, et songeait à envahir la souveraine puissance; mais il fut tué avant d'être parvenu à son but.

Bomilcar, général très-distingué par ses exploits contre les peuples d'Afrique, introduisit dans la ville les troupes étrangères qui faisaient la principale force de son armée, et tâcha d'asservir la république. Les habitans, du haut de leurs toits, assommèrent les oppresseurs et leur chef. On ne sait si c'est avant cette tentative que les Carthaginois, devenus soupçonneux, bannirent Hannon, un de leurs principaux citoyens, parce qu'il avait eu le premier l'art d'apprivoiser un lion. « Celui qui a le talent

« d'apprivoiser les bêtes féroces, di-
« saient-ils, pourrait être assez habile
« pour prendre un ascendant excessif
« sur l'esprit de ses concitoyens et les
« dépouiller de leur liberté ».

Ce qui nous reste des annales de Carthage ne nous présente point ces terribles séditions qui ont ensanglanté Rome et fait chanceler la république; il y avait dans cette ville sept ou huit familles puissantes : les Amilcar, Asdrubal, Hannon, Bomilcar, Magon, Annibal, Imilcon, dont la rivalité était la sauve-garde de la liberté. Ces familles s'observaient et se balançaient mutuellement; l'une ne pouvait prétendre à la domination que les autres ne s'y opposassent. Pendant les combats qu'elles se livraient, les autorités, suffetes, sénat, centumvirs, quinquévirs, restaient toujours existantes, soutenaient l'équilibre, et s'il était dérangé, ramenaient l'ordre facilement, parce qu'il n'y avait rien de changé dans le gouvernement, et que les particuliers seuls s'agitaient. Au lieu que chez les Romains, comme nous venons de le voir, c'étaient les pouvoirs eux-mêmes qui se combattaient : le peuple voulait l'emporter sur le sénat, les tribuns sur les consuls, de sorte que la

paix qui se faisait, laissait toujours, dans les prétentions des corps, les germes d'une autre guerre.

Chez les Carthaginois, au contraire, il ne s'agissait que de réprimer ceux que leur ascendant rendaient dangereux ; et c'est ce qu'ils faisaient rigoureusement. Ils bannissaient des familles entières : à l'aide d'une faction puissante, ils expulsaient la faction opposée, qui revenue dans sa patrie après quelque temps de disgrâce, y rapportait la haine contre ses rivaux, et quelquefois parvenait à son tour à les bannir. Ainsi tel général qui avait été mis à la tête d'une armée par le crédit de ses partisans, s'il essuyait quelque échec, n'osait revenir à Carthage, où n'y rentrait que pour être victime d'une cabale contraire : delà dans les histoires de ce peuple les exemples fréquens de généraux qui se sont tués eux-mêmes, où qui, rentrés dans la ville, ont été punis de leur malheur par une mort cruelle.

Les guerres des Carthaginois et des Romains ont aussi un caractère différent. Ceux-ci, dans les beaux jours de la république, ne combattaient que pour sa gloire et son agrandissement ; sitôt que les peuples se soumettaient aux

faisceaux consulaires, ils étaient assurés d'être protégés et maintenus dans leurs possessions. Les Carthaginois, au contraire, négocians avides, n'envisageaient que le gain, le poursuivaient partout où ils pouvaient le trouver, et s'emparaient de tout ce qui leur convenait sans égard pour les possesseurs.

Dès que les républiques romaine et carthaginoise se connurent, elles se marquèrent de la défiance. Le premier traité entr'elles bornait réciproquement leur navigation à des promontoires et des côtes, au delà desquels elles ne se permettaient ni d'aborder, ni de s'établir. Deux autres traités, qui ont précédé les guerres Puniques, ne sont que des additions au premier.

Ces considérations sur Rome et Carthage me paraissent, ma chère Aline, très-essentielles à vous présenter; il ne peut qu'être très-utile de comparer ces deux républiques; ce n'est même qu'en les mettant en parallèle qu'on peut bien juger leur conduite respective.

On remarque, à l'honneur des Carthaginois, qu'ils prévinrent les Romains d'offres de service, lorsque Pyrrhus descendit en Italie. La république italienne remercia l'africaine de sa bonne volonté

avec la froide politesse d'une fierté jalouse. Ces deux nations, malgré la contrariété de leurs intérêts, se montrèrent long-temps des égards. Elles ne commencèrent à s'acharner l'une contre l'autre, qu'après que les Carthaginois eurent fait en Sicile des conquêtes dont les Romains prirent ombrage.

Avant de porter les armes dans cette grande île, les Carthaginois s'essayèrent sur de plus petites. Ils soumirent, sur les côtes d'Espagne, celle d'Ivica, s'établirent dans celles de Gorze, de Malte, de Corse et de Sardaigne. Une guerre entre les tyrans d'Agrigente et d'Himère les attira en Sicile; l'immense armement qu'ils y conduisirent était en grande partie soudoyé par Darius, roi de Perse. Ils se trouvèrent en tête Gélon, tyran de Syracuse, général aussi rusé que brave. Il ne négligeait aucun des moyens d'inspirer de la confiance à ses soldats. Ayant fait beaucoup de prisonniers, il fit choisir les plus mal faits, qu'on exposa nuds à la vue de l'armée, afin de lui donner du mépris pour ceux qu'elle avait à combattre. Gélon, vainqueur des Carthaginois, dont le général avait été tué au commencement de la bataille, ce qui contribua beaucoup à leur défaite, se

montra généreux envers les vaincus qui lui demandèrent la paix. Il les traita humainement, et l'on remarque parmi les conditions qu'il leur imposa, la défense d'offrir à l'avenir des sacrifices humains. Le sénat de Carthage imputa la défaite de son armée à Amilcar qui la commandait; ne pouvant le punir, puisque, comme je viens de le dire, il avait été tué, on bannit Giscon, son fils; il fut privé de tous ses biens et périt de misère.

Sa postérité se releva de cette humiliation. Carthage fournit même à Annibal, fils de Giscon, l'occasion de venger la mort de son grand-père. La république lui confia une autre expédition contre la Sicile. Il flétrit ses lauriers par les cruautés affreuses qu'il permit et encouragea en prenant Sélinonte et ensuite Himère d'assaut. Il fit raser cette dernière ville; et fit égorger trois cents prisonniers à l'endroit même où son grand-père avait été tué. Les riches dépouilles qu'il rapporta à Carthage déterminèrent la république à une nouvelle entreprise; Amilcar, à qui on la proposa, s'excusa d'abord sur son grand âge; mais il finit par s'en charger, parce qu'on lui donna pour lieutenant Imilcon son parent. Le nom seul d'Amilcar jeta la terreur sur

toute la côte et lui facilita les approches d'Agrigente, qu'il assiégea. Il mourut de la peste sous les murs de cette ville. Imilcon termina cette expédition, prit Agrigente qu'il livra au pillage et ensuite aux flammes. Il s'empara ensuite de Géla et de Camarine, villes très-fortes, qui eurent le même sort qu'Agrigente, et il alla mettre le siége devant Syracuse. Il y eut plusieurs combats au pied de ses murailles et dans son port; mais une peste plus affreuse que celle d'Agrigente, força Imilcon de renoncer à l'espoir de soumettre Syracuse. La peste fut suivie d'une défaite, après laquelle il s'estima trop heureux de pouvoir repasser en Afrique avec les débris de la plus florissante armée que Carthage eut encore levée.

Imilcon déclara, à son retour dans sa patrie, qu'il n'avait conservé sa vie que pour ramener ses soldats. Il les combla d'éloges; leur dit qu'ils n'avaient pas été vaincus par les Syracusains, mais par la contagion. En effet, il paraît que Denis, tyran de Syracuse, ne remporta quelque avantage sur les Carthaginois, que lorsque la maladie contagieuse eut fait de grands ravages dans l'armée d'Imilcon. Il profita de ce moment pour l'at-

taquer, prit une partie de sa flotte, brûla l'autre, et battit si complètement le général Carthaginois, qu'il acheta trois cents talent la permission de se retirer et d'emmener les troupes qui lui restaient. Il ne put obtenir cette grâce que pour les seuls Carthaginois, et fut obligé de laisser les autres soldats à la discrétion de l'ennemi.

On rapporte qu'Imilcon, après avoir rendu justice à la valeur de ses soldats, fut s'enfermer dans sa maison, et sans vouloir parler à aucun de ses concitoyens, ni même à ses enfans; il se donna la mort, ne pouvant survivre à la honte de sa défaite.

Peu après les parens des africains auxiliaires, qui avaient été abandonnés à l'ennemi, se liguèrent contre les Carthaginois; irrités jusqu'à la fureur, ils vinrent assiéger Carthage. Ce siège fut poussé avec vigueur, et on vit alors les Carthaginois, qui était superstitieux jusqu'à l'excès dans les calamités publiques, invoquer tous les dieux, et surtout ceux des Grecs, même Proserpine et Cérès, dont ils avaient prophané les temples à Syracuse.

Une flotte qu'ils équipèrent, des troupes qu'ils levèrent en Espagne, et dans

les parties de l'Afrique restées fidèles, les servirent mieux que les dieux étrangers, et que leurs divinités à qui ils immolèrent des victimes humaines.

Débarrassés de cette guerre intestine, ils recommencèrent celle de Sicile, où ils avaient laissé des villes affectionnées à leurs intérêts. Ils contractèrent même une alliance avec Denis, qui réclama leur secours contre les Syracusains révoltés contre lui. Leur secours servit peu ce tyran, puisqu'il fut forcé d'abdiquer et qu'il mourut à Corinthe, exilé de Syracuse où sa tyrannie avait soulevé tous les esprits.

Timoléon chassa les Carthaginois de Syracuse où ils avaient été reçus; ce grand général envoyé par la république de Corinthe, défit l'armée carthaginoise et lui fit éprouver le revers le plus désastreux qu'elle eût encore subi. Dans une seule bataille la cohorte sacrée, composée de deux mille cinq cents citoyens, fut détruite; dix mille hommes restèrent sur le champ de bataille; il périt enfin plus de trois mille Carthaginois appartenant aux meilleures familles. Carthage, qui se laissait facilement abattre par les revers, demanda la paix et l'obtint. Sa politique, à cet égard,

était encore bien différente de celle de Rome, qui ne traitait jamais avec les vainqueurs.

Vers l'époque de ce malheur, Hannon, l'un des plus riches citoyens de Carthage, croyant la république affaiblie par ces pertes, conçut le projet de renverser sa constitution.

Pour réussir dans ce dessein, il projeta d'empoisonner tous les sénateurs qu'il invita à un grand festin à l'occasion des noces de sa fille. Trahi par ses domestiques, il vit échouer son affreux projet. Cependant son crédit était si grand qu'on n'osa le punir; on se contenta de prévenir un semblable attentat par un décret qui défendait la trop grande magnificence des noces. Hannon n'ayant pu réussir par l'artifice, eut recours à la force : il arma tous les esclaves; il fut encore découvert et déjoué dans ses desseins; forcé de quitter la ville, il fut pris dans sa fuite et ramené à Carthage. Après avoir été battu de verges on lui arracha les yeux; on lui brisa les os des bras et des cuisses ; et ainsi mutilé, il fut attaché à un poteau pour y attendre la mort. Ses enfans et même ses parens, quoiqu'ils n'eussent point trempé dans la conspi-

ration, eurent part à son supplice. Affreuse précaution! plutôt l'effet d'une rage populaire que de la prudence du gouvernement.

Dans leurs plus grands désastres les Carthaginois n'avaient jamais été totalement expulsés de la Sicile; ils s'étaient toujours réservés un territoire et des ports à l'aide desquels ils rentraient dans l'île et renouvelaient la guerre quand l'occasion leur paraissait favorable. La guerre civile excitée par Agathocle fut un des moyens que les Carthaginois crurent ne pas devoir négliger. Ils s'allièrent tantôt avec le tyran, tantôt avec les nobles qu'il avait chassés de la ville pour y établir la pure démocratie dont il étayait sa puissance. La protection des Carthaginois donna l'avantage aux nobles: Agathocle se trouva resserré dans les murs de Syracuse. Les Carthaginois croyaient le retenir; mais il parvint à leur échapper et à pourvoir à la sûreté de la ville; et chargeant sa flotte de troupes de débarquement, il trompa habilement l'amiral ennemi, qui était Amilcar, et porta la guerre en Afrique.

Jugez ce dessein hardi d'Agathocle: inférieur en forces, abandonné par ses alliés, il forme le projet d'aller assié-

ger Carthage. Il remporte d'abord une grande victoire sur les troupes levées à la hâte que les Carthaginois lui opposent; mais remis de la première surprise de son apparition inattendue, ils furent moins faciles à vaincre, et Agathocle finit par périr misérablement.

Disons cependant un mot de l'extrême étonnement des Carthaginois, qui croyaient Agathocle toujours enfermé dans Syracuse, ses forces détruites, et qui ne concevant point comment il avait pu, malgré la puissante flotte qui le bloquait, débarquer en Afrique, et avec un petit nombre de troupes battre une armée bien plus forte que la sienne. Ils crurent qu'un pareil malheur ne pouvait être que l'effet de la colère des dieux. Pleins de cette idée, leur premier soin fut d'appaiser Hercule et Saturne, les dieux tutélaires de leur pays, qu'ils supposaient irrités de ce qu'au lieu de leur offrir, comme dans les temps anciens, le sacrifice des enfans de qualité, on achetait depuis quelque temps des enfans de familles pauvres. Pour expier ce que ces superstitieux regardaient comme une impiété, on immola, en cette occasion, deux cents enfans des plus nobles de la ville; et plus de

trois cents personnes qui se reprochaient d'avoir manqué à ce devoir, s'offrirent elles-mêmes en sacrifice pour éteindre, par leur sang, la colère de Saturne. Autre trait d'affreuse superstition : après une victoire qu'ils remportèrent à leur tour sur Agathocle, ils immolèrent, pour rendre grâce aux dieux, tous leurs prisonniers de distinction. Cette guerre se termina comme toutes les autres : après des ravages en Sicile et en Afrique, on fit la paix à des conditions qui changèrent peu la position des Carthaginois en Sicile, et qui les laissèrent en état de s'y soutenir contre les nouveaux adversaires qui se présentèrent.

Ces adversaires furent les Romains. Ils n'avaient encore aucune expérience dans la marine. Appius-Claudius, fils du dictateur dont je vous ai déjà parlé, fut le premier qui, à la faveur de quelques radeaux, fit passer des troupes en Sicile ; ce qui lui fit donner le surnom de *Caudex.* Ces radeaux furent bientôt convertis en galères et en vaisseaux par une nation appliquée et ingénieuse.

Une galère carthaginoise, poussée par une tempête sur les côtes de l'Italie, servit de modèle aux Romains pour en fabriquer de semblables. On travailla

avec tant d'ardeur, qu'en deux mois de temps Duillius mit une flotte en mer.

Je vous ai déjà indiqué les causes de la première guerre Punique, qu'on trouve dans l'ambition réciproque des deux républiques rivales. Elle commença (1) par un secours que le sénat de Rome accorda aux Mamertins, attaqués par Hiéron, protégés et soutenus par les Carthaginois. Appius-Claudius, comme je viens de le dire, traversa sur une simple barque le détroit de Messine, gardé par une flotte carthaginoise, et vint, sous les yeux même de la garnison carthaginoise, solliciter les habitans de se livrer aux Romains. Hannon, général des Carthaginois, dit à Claudius : « Jamais les Carthaginois ne souffriront « que les Romains soient maîtres du « détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, « ni même qu'ils s'y lavent les mains ». Cette fière déclaration fut suivie d'hostilités, dans lesquelles les Carthaginois l'emportèrent sur mer; mais ils ne purent empêcher les Romains de descendre en Sicile, où ils se procurèrent de grands avantages par l'alliance qu'ils firent avec Hiéron, tyran de Syracuse, après qu'ils

(1) 264 ans avant Jésus-Christ.

se furent rendus maîtres de Messine. Ce succès, donnant aux Romains de nouvelles espérances, ils étendirent leurs vues, et sentant la nécessité d'une marine, ils entreprirent d'en créer une. La flotte de cent galères, commandée par Duillius; cette flotte, si promptement équipée, vint battre celle des Carthaginois; ils eurent sept mille hommes de tués et autant de faits prisonniers. Jamais victoire ne fut plus agréable aux Romains. C'était leur premier triomphe naval. Aussi Duillius jouit toute sa vie d'une grande considération. Il dut son succès à l'invention d'une machine appelée *corbeau*, qui, tombant sur un vaisseau ennemi, devait l'accrocher et former une espèce de pont pour l'abordage. D'autres disent qu'elle enlevait les vaisseaux carthaginois, pour les laisser retomber ensuite, ou les écraser par son poids. Il paraît, au total, que l'invention de cette machine destructive fut très-fatale aux Carthaginois; que, plus d'une fois, elle procura la victoire aux Romains, bien moins exercés qu'eux, et par conséquent bien moins habiles dans les manœuvres. Les Romains conquirent plusieurs villes, et notamment Agrigente et les petites îles environ-

nantes. Ils prirent successivement Aléric, alors capitale de l'île de Corse, et Albie dans la Sardaigne. Encouragés par ces succès, ils portèrent la guerre en Afrique, et jusque sous les murs de Carthage. Régulus les commandait; Régulus, ce guerrier si célèbre par son courage, et par le supplice affreux que, selon quelques auteurs, les Carthaginois lui firent subir.

L. Manlius et Q. Céditius, alors consuls, avaient été chargés de cette expédition. Mais Céditius étant mort pendant son consulat, on lui substitua Attius-Régulus, qui éclipsa tellement son collègue, qu'on ne parle presque point de lui dans l'histoire de cette guerre.

Ces deux généraux mirent à la voile avec une flotte de trois cent quarante vaisseaux. Les Carthaginois leur en opposèrent une aussi nombreuse. Le combat fut long et opiniâtre, et la fortune passa plus d'une fois de l'un et de l'autre côté; mais les Romains l'emportèrent enfin; la flotte carthaginoise fut dispersée; et le passage étant libre, les Romains abordèrent la côte d'Afrique; ils prirent d'emblée la ville de Clupéa, ravagèrent ses environs et firent vingt mille captifs.

Lorsqu'on apprit à Rome cette victoire, le sénat donna ordre à Manlius de revenir en Italie avec une partie de la flotte pour conserver les conquêtes de la Sicile, et Régulus resta seul chargé de la guerre d'Afrique. Le temps de son consulat étant expiré, on lui continua le même emploi, avec le titre de proconsul. Sous ce nouveau grade, il battit encore les Carthaginois, et soumit aux Romains plus de quatre-vingts places.

Carthage manquait alors de généraux. N'en trouvant point d'assez habiles pour vaincre Régulus, elle envoya, à Lacédémone, offrir à Xantippe, célèbre capitaine, le commandement de leurs armées. On dépêchait en même temps vers Régulus pour lui demander la paix; il ne refusa pas d'entrer en négociation; mais il voulut imposer des conditions si dures, que les Carthaginois refusèrent de s'y soumettre; ils préférèrent faire un armement général; et Xantippe ayant accepté le commandement de leurs troupes, vint se mettre à leur tête, et vainquit les Romains. Ils perdirent trente mille hommes dans cette fatale bataille; et leur général ayant été fait prisonnier, fut traité avec une extrême dureté: il fut chargé de chaînes et enseveli dans un

cachot où il resta près de quatre ans. Ce traitement odieux ne fut, dit-on, qu'une représaille de la dureté avec laquelle il avait lui-même traité les prisonniers carthaginois. Il dit à ceux qui osèrent se plaindre : « Il faut savoir vaincre, ou sa-« voir se soumettre au vainqueur ». On lui fit cruellement expier ce propos arrogant; et ce qui prouve que la conduite des Carthaginois envers lui ne fut qu'une vengeance, c'est qu'ils se montrèrent humains et généreux envers les autres prisonniers.

Régulus eût péri dans le cachot où il languissait, si les Carthaginois, après avoir perdu plusieurs batailles, ne se fussent décidés à l'envoyer à Rome négocier la paix, ou du moins l'échange des prisonniers. Ils lui firent promettre de venir reprendre ses fers, s'il n'obtenait rien des Romains. Il paraît qu'on lui fit même entendre que sa vie dépendait du succès de sa négociation. Mais ce grand homme prouva qu'il préférait à lui-même la gloire de sa patrie. Le sénat romain était disposé à faire la paix; il pensait ne pouvoir trop acheter la liberté d'un citoyen tel que Régulus. Mais ce général mit le plus grand obstacle à la conclusion du traité : il fit connaître au sénat, qu'avec

un peu de constance on achèverait de soumettre les Carthaginois; et qu'à l'égard de l'échange des prisonniers, tout l'avantage serait du côté des ennemis, qui avaient à Rome leurs principaux officiers et leurs meilleurs soldats, pendant que les prisonniers romains étaient en petit nombre, et tous avancés en âge. Ce généreux Romain parla avec tant de force contre ses propres intérêts, qu'il fit résoudre la continuation de la guerre; et, fidèle à sa parole, il retourna à Carthage pour y périr dans le plus cruel supplice.

On reprit les armes, de part et d'autre, avec une nouvelle animosité. La défaite de l'armée de Régulus éloigna seulement la guerre de l'Afrique; et la Sicile fut le champ où s'exercèrent les deux nations. Après deux batailles gagnées par les Romains sur Hannon et Amilcar-Barcas, père du grand Annibal, les Carthaginois furent réduits à demander la paix; et Rome, en l'accordant, en dicta impérieusement les conditions. Elles furent des plus onéreuses; les Carthaginois cédèrent presque toute la Sicile, qui, à l'exception du royaume de Syracuse, fut réduite en province romaine; ils rendirent les prisonniers

sans rançon, et payèrent, pour les frais de la guerre, mille talens comptant, et deux mille deux cents en dix ans, par forme de tribut.

C'est ainsi que se termina la première guerre Punique, où, comme vous voyez, les battus payèrent l'amende.

LETTRE XLIII.

Suite de l'histoire des Carthaginois. — Evénemens de la seconde guerre Punique, et coup-d'œil respectif sur Rome et Carthage, jusqu'au bannissement d'Annibal.

La paix ne fut pas longue entre les Romains et les Carthaginois. Ceux-ci ne se virent pas plutôt en état de soutenir une nouvelle guerre, qu'ils songèrent à reprendre les armes pour venger la honte de la dure loi qu'ils avaient subie.

Amilcar n'avait signé qu'à regret les conditions que la détresse de la république le forçait d'accorder. Il en conçut un vif dépit contre les Romains, qu'il accusait d'abuser de leur avantage; mais sa haine fut au comble lorsqu'il vit le sénat ne ratifier le traité qu'après y avoir ajouté des clauses encore plus onéreuses pour Carthage.

Amilcar y acquiesça en frémissant; et le ressentiment qu'il en eut doit être considéré comme une des principales

causes de la seconde guerre Punique. Elle fut précédée de celle de Lybie, qu'accompagnèrent les excès de la plus affreuse cruauté.

Carthage se voyait, par la paix qu'elle venait de faire avec Rome, dans le cas de licencier les mercenaires qui faisaient la principale force de ses armées; mais il fallait les payer, et le trésor était épuisé. Le sénat crut qu'en exposant sa détresse aux troupes, il se ferait remettre une partie de ce qui leur était dû. Mais ces soldats, qui étaient au nombre de soixante-douze mille hommes aguerris, prétendirent ne devoir rien abandonner à une ville si riche. Elle fit des offres médiocres, qu'elle envoya proposer par Giscon, leur ancien général. Sans égard pour le titre qu'il avait porté, ils le mirent aux fers; et, tenant Carthage bloquée, ils allèrent assiéger Utique et Hippacia, deux villes dont le pillage pouvait contribuer à leur faire supporter l'attente de leur solde.

Ils se choisirent deux chefs, Spendius et Mathias. Le premier avait été esclave; le second, qui était un Africain né libre, avait puissamment contribué à soutenir la rebellion. Ces deux chefs prirent de cruelles précautions pour rendre leurs

complices irréconciliables avec les Carthaginois. Tous ceux qui tombaient entre leurs mains étaient massacrés sans pitié. Giscon même, leur ancien général, ne fut point épargné. On agita seulement si sa mort serait accompagnée de tourmens ou non. L'avis de Spendius l'emporta; il fut exécuté avec sept cents de ses compatriotes, qu'on traita comme les plus infâmes malfaiteurs. On leur coupa les mains, on les déchira de coups; on poussa même la barbarie jusqu'à les enfouir tout vivans dans une fosse. Les habitans d'Utique, las d'être assiégés, traitèrent avec Spendius, tuèrent cinq cents Carthaginois qui leur servaient de garnison, et jetèrent leurs cadavres par dessus les murs.

Après de tels excès, vous sentez, ma chère Aline, que la paix était bien difficile à faire; cependant quelques revers forcèrent les rebelles à en venir à un accommodement. Ils contraignirent Spendius, leur chef, à aller trouver dans leur camp Amilcar et Annibal qu'on leur avait opposés. Ces généraux exigèrent, entr'autres conditions, que dix des rebelles seraient livrés à leur discrétion. Aussitôt que la convention fut signée, ils firent saisir les négociateurs eux-

mêmes, et investirent Tunis, où Mathias s'était retiré. A peine les troupes furent-elles campées, qu'Amilcar fit mettre Spendius en croix à la vue des assiégés. Mathias fit une sortie sur Annibal, qui commandait un quartier séparé; il le fit prisonnier, et ayant ordonné qu'on détachât Spendius de la croix, il y fit clouer Annibal. Mathias ayant été forcé à une action décisive, fut à son tour chargé de fers, et expia ses forfaits dans Carthage par un supplice cruel. Son armée se dissipa, et Amilcar finit par s'attacher une partie de ces soldats dénués de chefs, qu'il mena en Espagne, autant pour en décharger l'Afrique, que pour s'en servir contre les Romains.

Pendant la guerre de Lybie, ceux-ci avaient affecté de plaindre les Carthaginois; et, sous prétexte de leur conserver la Sardaigne, où les mercenaires révoltés avaient pénétré, ils s'y introduisirent eux-mêmes, et gardèrent en nantissement les villes dont ils avaient chassé les rebelles, annonçant qu'ils les rendraient quand ils seraient remboursés des frais de la guerre. Cette conduite réveilla tout le ressentiment d'Amilcar. Réfléchissant sur les moyens employés par les Romains, pour étendre et assurer leur puis-

sance, il remarqua qu'ils y étaient parvenus en se faisant des soldats des peuples soumis autour d'eux. Comme les Carthaginois, resserrés par des sables inhabités, n'avaient pas les mêmes moyens, Amilcar imagina d'aller les chercher en Espagne, pays fécond en hommes faciles à soumettre, et dont on pouvait faire de bons guerriers. L'entreprise retint Amilcar plus long-temps qu'il ne l'avait cru. Après neuf ans de guerre, il fut tué dans une bataille, au moment qu'il se voyait entouré de soldats fidèles, et qu'il en avait rassemblé un assez grand nombre pour se disposer à attaquer les Romains. Son fils, Annibal, n'était point alors auprès de lui; mais, quoiqu'il fût bien jeune encore, son père lui avait inspiré toute la haine que lui-même portait aux Romains.

Asdrubal, gendre d'Amilcar, le remplaça dans le commandement. Il laissa borner par les Romains ses conquêtes militaires; mais il en prépara de plus grandes en gagnant l'affection des petits rois du pays. Il finit par appeler près de lui son beau-frère Annibal, qui était alors âgé de vingt-deux ans. Sa jeunesse, ses grâces, ses talens et la mémoire de son père le firent bientôt chérir des sol-

dats ; et ils le mirent à leur tête, après la mort d'Asdrubal, qui fut tué par un esclave dont il avait fait mourir le maître.

Le jeune général ne tarda pas à réaliser les espérances que l'armée avait conçues de lui. Il s'aguerrit en la menant contre des nations qui n'avaient point encore été attaquées. De ces contrées, il tira des hommes et des richesses dont il envoyait une partie à Carthage, pour s'attacher le peuple et diminuer le crédit de la faction opposée à sa famille.

* Les succès d'Annibal lui méritèrent la liberté d'exécuter ses projets contre les Romains. Il commença les hostilités ; et Sagonte fut le prétexte d'une rupture à laquelle Carthage était suffisamment autorisée. Il avait été convenu que les Carthaginois ne passeraient point l'Ebre, et que Sagonte, ville alliée des Romains, demeurerait libre et indépendante. Le pacifique Asdrubal observa exactement la loi du traité ; mais son successeur ne voulut pas laisser Sagonte, qui était une ville très forte, située au milieu des possessions carthaginoises, rester un point d'appui pour les Romains. Il assiégea

* Seconde guerre Punique, 218 ans avant Jésus-Christ.

Sagonte. Cette ville implora le secours des Romains. Ceux-ci, dit-on, envoyèrent des ambassadeurs à Carthage pour demander qu'on leur livrât Annibal, comme infracteur du traité. Les Carthaginois refusèrent. Pendant ce temps Annibal pressait vivement le siége de Sagonte, qui fut long et meurtrier. Il se vengea de la résistance des habitans en s'accageant leur ville, et les faisant tous passer au fil de l'épée. Sagonte fut ensuite rasée et renversée de fond en comble.

Rome envoya une nouvelle ambassade demander raison d'une entreprise contraire au droit des gens. Les Carthaginois cherchèrent d'abord à se disculper : mais, pressés de s'expliquer par Fabius, qui leur dit fièrement : *Je porte la paix ou la guerre, choisissez*, le chef du sénat carthaginois répondit, d'un ton aussi fier, qu'il pouvait choisir lui-même. — *Prenez donc la guerre*, répliqua Fabius. On l'accepta volontiers, et les deux nations s'y préparèrent.

Annibal prit les plus sages précautions pour assurer le succès de sa grande expédition. Il voulait porter la guerre en Italie. Au mélange adroitement combiné des troupes africaines et espagnoles, il

unit le soin de se lier par des traités avec les princes de ce pays : il incorpora dans son armée beaucoup de soldats et de chefs, qui devenaient autant d'ôtages, et se fit précéder par des négociateurs auprès des princes dont il devait traverser les états.

Si l'on admire cette prudence, combien sur-tout elle doit être louée dans un général de vingt-six ans, qui l'unit à la plus grande valeur et à tous les talens militaires ! L'olivier d'une main, l'épée de l'autre, Annibal s'avança en combattant tous ceux qui refusaient de lui livrer passage. Il s'ouvrit ainsi un chemin à travers les Pyrénées, et du rivage de l'Ebre aux bords du Rhône. Là commencèrent les grandes difficultés. La rapidité de ce fleuve et les Gaulois qui en défendaient le passage ne l'arrêtèrent point ; mais il eut beaucoup de peine à faire passer ses éléphans, qu'il fallut transporter sur des radeaux au delà du fleuve : cependant il n'en périt point dans ce passage, au lieu qu'il s'en sauva peu des précipices des Alpes. Il comptait beaucoup sur ces animaux qui déjà, deux fois, avaient presque seuls vaincu les Romains. Pyrrhus dut ses premiers triomphes sur eux à ses éléphans. Ces animaux

n'étaient point encore connus en Italie, et les chevaux, incommodés de leur odeur, épouvantés de leurs ronflemens et de leurs cris perçans, emportèrent leurs cavaliers et laissèrent les légions à découvert. Il en fut de même lorsque Xantippe vainquit Régulus : le choix que fit le général des Carthaginois d'une plaine propre à faire combattre ses éléphans, contribua beaucoup à sa victoire. Mais, dans la suite, les Romains s'accoutumèrent aux éléphans ; et, loin de continuer de les craindre, ils surent en tirer avantage contre les ennemis.

Annibal prouva qu'il n'avait pas besoin de ces moyens secondaires pour vaincre les Romains. Mais les glaces et les précipices des Alpes lui coûtèrent un grand nombre de soldats. Les passages étaient gardés par des montagnards féroces, qui essayèrent d'écraser ses troupes en faisant rouler sur elles des rochers énormes, pendant qu'elles gravissaient les sentiers étroits des roches glissantes, et marchaient à travers les glaces dont elles étaient hérissées. Néanmoins Annibal les franchit en quinze jours, mais ce fut avec des peines infinies ! et près de la moitié de son armée périt en traversant les Alpes.

Ce passage, si difficile alors, cette marche d'environ quatre cents lieues, à travers des obstacles sans nombre, sont célèbres parmi les exploits des plus fameux conquérans.

Dès qu'Annibal eut donné quelque repos à ses troupes, il voulut combattre les Romains. Il les rencontra près du Tésin : le combat s'engagea ; les Romains furent vaincus et obligés de repasser le Pô.

Une victoire si prompte vous étonne peut-être, après la grande perte de soldats que je vous ai dit qu'il avait faite dans le passage des Alpes ; mais la victoire nourrit la victoire ; la grande réputation d'Annibal lui donnait le moyen de remplacer facilement ses pertes d'hommes, par les nombreux soldats que ses succès attiraient sous ses enseignes. C'est ainsi qu'après la journée de Trébie, si avantageuse pour lui, il se trouva en état de combattre encore plus glorieusement à Trasimène.

Dans la journée du Tésin, Cornélius-Scipion, qui commandait les Romains, manqua être pris par les ennemis ; il serait tombé entre les mains des Carthaginois qui l'avaient enveloppé, si Publius-Scipion, son fils, n'eût accouru à son

secours. Ce jeune homme, qui n'avait pas encore dix-sept ans, voyant le danger où était son père, se jeta seul au milieu des ennemis, écarta à coups d'épée tout ce qui l'environnait, et parvint à le dégager à l'instant où, étant grièvement blessé, il allait succomber. La valeur du jeune Scipion préserva au moins Cornélius de la honte d'être fait prisonnier; mais la blessure qu'il reçut dans ce premier combat, l'empêcha de commander lors de celui de Trébie; et le consul Sempronius, moins prudent que son collègue, emporté par le désir de combattre seul l'armée ennemie, fut complétement battu.

Annibal prit ensuite le chemin de la Toscane; il fut assailli d'une horrible tempête, perdit beaucoup de monde au passage de l'Apennin; et se hâtant de joindre Servilius et Flaminius, qui s'avançaient pour le combattre, il traversa des marais où son armée souffrit des fatigues incroyables; lui-même perdit un œil. Cet accident ne l'empêcha point d'être vainqueur à Trasimène. Dans la fameuse bataille livrée près du lac de ce nom, les Romains furent entièrement défaits; et Flaminius lui-même fut tué sur le champ de bataille.

Cette défaite jeta la consternation dans Rome. Dans ce danger pressant, on nomma pour dictateur Quintus-Fabius, qui tint une conduite bien différente de celle des autres généraux jusqu'alors opposés à Annibal. Les consuls s'étaient livrés à leur bouillante ardeur. Fabius n'opposa à Annibal qu'une prudente lenteur, et résolut de laisser l'ennemi se consumer faute de vivres; il se contenta de suivre tous les mouvemens de l'armée carthaginoise, en conduisant toujours ses troupes sur les hauteurs. Il harcela Annibal et le déconcerta par ce nouveau genre de guerre; il parvint même à l'enfermer dans un défilé, pendant qu'il ravageait la Campanie. Le général carthaginois se tira, par une ruse, du pas difficile où il se trouvait engagé; il fit assembler jusqu'à deux mille bœufs; on attacha à leurs cornes de petits faisceaux de sarmens; et, au milieu de la nuit, on y mit le feu, et on poussa cet escadron d'un nouveau genre vers le sommet des montagnes, où les Romains étaient campés. Ces animaux, que la douleur rendait furieux, portèrent partout l'épouvante, et frayèrent un chemin à l'armée carthaginoise, en dispersant les gardes posées par Fabius.

On se plaignait cependant à Rome de la trop grande prudence de Fabius ; on lui reprochait d'être trop timide, on l'accusait même de lâcheté, et on partagea l'autorité entre lui et Minucius, son général de cavalerie. Il donna la moitié de ses troupes à cet homme téméraire, qui bientôt se fit envelopper par Annibal ; il eût été entièrement défait, si Fabius n'était venu à son secours.

Des hauteurs où ce prudent général continuait d'observer, il vit le danger de Minucius, et se précipita comme un torrent sur l'ennemi pour sauver l'armée de son collègue. Annibal, jugeant à qui il avait à faire, fit sonner la retraite, et, rentrant dans son camp, il dit : « J'avais « bien prévu que ce nuage, qui parais- « sait sur les montagnes, creverait enfin « sur ma tête avec fracas ».

Minucius, confus de sa faute, et pénétré de reconnaissance pour son libérateur, lui remit ses troupes et son autorité, content d'apprendre sous lui à commander et à vaincre. Toute l'Italie retentit alors des louanges de Fabius ; on admira la sagesse de sa conduite. Mais les consuls qui rentrèrent en exercice, après l'expiration de sa dictature, ne profitèrent pas de cette expérience.

Le mauvais succès de la bataille de Cannes en fut la suite. Cette fameuse bataille, qui mit Rome à deux doigts de sa perte, ce jour si beau pour Annibal, où la défaite fut si complète, qu'il dut arrêter ses soldats, si animés au carnage, qu'il leur cria plusieurs fois : *Arrête, soldat! épargne le vaincu*. Les Romains perdirent en cette occasion plus de 70 mille hommes, qui restèrent sur le champ de bataille. Le consul Emilius, et plusieurs citoyens de grande distinction furent tués. Annibal envoya à Carthage deux boisseaux de bagues d'or, pour faire connaître le nombre des chevaliers romains qui avaient péri dans cette mémorable journée.

Le consul Varon se retira à Vénouse, avec les débris de l'armée romaine. Ce consul plébéïen, ce fils d'un boucher, qui s'était élevé par ses intrigues et ses déclamations contre la noblesse, et qui, vain et présomptueux, avait précipité les Romains dans le péril, ne se sauva, dit-on, qu'avec soixante dix cavaliers : cependant il fut félicité, remercié solennellement de n'avoir pas désespéré de la fortune de la république.

C'est au milieu de la constèrnation inexprimable, causée par cet affreux

désastre, qu'on vit paraître toute la magnanimité romaine. On en crut les conseils de Fabius; on ne s'abandonna point au désespoir; et pendant que les sénateurs portaient leur argent au trésor (exemple qui fut suivi par les chevaliers et par toutes les tribus), on enrôla la jeunesse depuis l'âge de dix-sept ans; on arma huit mille esclaves; on leva dans la ville vingt-quatre légions, et les alliés fournirent celles qu'on leur demanda: tout se prépara ainsi à venger la honte des défaites précédentes.

On a toujours dit que si Annibal eût profité du premier moment de consternation pour marcher droit à Rome, il s'en serait emparé facilement, et eût porté le dernier coup aux Romains. Mais ce général était épuisé de fatigues; il commençait à s'apercevoir d'un vide effrayant dans sa caisse militaire; le zèle des recrues s'était ralenti: il crut devoir faire demander des secours à Carthage. En députant son frère Magon, pour porter la nouvelle de ses victoires, il fit demander des hommes et de l'argent. La faction d'Hannon, qui jalousait Annibal, lui fit refuser l'un et l'autre.

Réduit à ses propres forces, sans autres ressources que ses talens et son génie,

Annibal se soutint pendant seize ans dans un pays où tout était contre lui. Mais pour avoir manqué le moment, pour avoir laissé ses soldats s'amollir dans les délices de Capoue, il vit les Romains se relever et repousser ses efforts.

Le jeune Scipion, dont je vous ai déjà parlé, rendit de grands services à la république ; il rallia les fuyards, et releva leur courage abattu. Ayant appris que quelques troupes projetaient d'abandonner l'Italie, quoiqu'il ne fût alors que simple tribun d'une légion, il fut trouver les chefs du complot, et sut leur faire tant de honte de leur lâcheté, que tous jurèrent de ne jamais abandonner la république. Ils rappelèrent leur ancienne valeur, et ne s'occupèrent plus que des moyens de s'opposer aux entreprises des ennemis.

Les Romains ayant repris courage, au lieu de songer à demander la paix, songèrent bientôt à attaquer eux-mêmes Annibal. Ce général avait besoin de continuels succès pour pouvoir se soutenir dans un pays si éloigné du sien; et pendant qu'il attendait inutilement des secours de Carthage, Sempronius assembla les esclaves et les nouvelles levées, se mit en état de remporter un premier

succès sur l'armée carthaginoise. Le consul Marcellus ne tarda pas à en remporter un second, et força Annibal de se retirer devant lui. Ce grand capitaine éprouva bientôt qu'il est, à la guerre, des momens favorables qu'il faut saisir, et qui ne reviennent jamais, lorsqu'on les a laissé échapper. Le jeune Scipion, devenu général, lui apprit qu'il pouvait être vaincu.

Cornélius-Scipion son père, et Cnéus son oncle, venaient de périr en Espagne, où ils commandaient les armées de la république. Par la mort des deux frères, l'Espagne eût été perdue pour les Romains, si un simple chevalier, appelé Lunatius, ne se fût mis à la tête de l'armée, et n'eût défait l'un des Asdrubal, général des Carthaginois dans ces provinces. Cependant personne, à Rome, n'osait demander la conduite de cette guerre, dans un pays où les ennemis étaient très-supérieurs en force. Le jeune Scipion se présente; et quoiqu'il eût à peine vingt-quatre ans, il donna une si grande opinion de sa valeur, qu'il fut envoyé en Espagne en qualité de proconsul. Il ne démentit pas l'espoir qu'il avait donné; il défit en plusieurs rencontres les armées carthaginoises, et les bat-

tit si bien, que, cinq ans après son arrivée, il ne restait pas un seul Carthaginois en Espagne. De là il passa en Afrique, presque malgré le sénat. Son entreprise paraissait si téméraire, que, dans les commencemens, la république ne voulut lui fournir ni troupes, ni argent. Sa réputation, sa valeur et son affabilité lui donnèrent des soldats; en peu de temps il sut se procurer une armée considérable.

Mais avant de le suivre dans ses rapides conquêtes, et de le voir se mesurer avec Annibal lui-même, revenons un moment à ce grand général, qui combattait constamment malgré les revers de fortune qu'il essuyait. Les Romains se signalèrent également en Italie et en Espagne. Après quelques petits avantages remportés sur Annibal, ils vinrent assiéger Capoue. Le général carthaginois essaya vainement de faire lever le siége; et, pour faire diversion, il marcha brusquement vers Rome. Il n'était plus temps; il échoua dans son projet. Pendant que d'un côté l'armée romaine reprenait Capoue, et qu'Annibal était avec ses troupes à l'une des portes de Rome, les Romains firent sortir par l'autre des recrues pour l'armée d'Espagne; et, chose

bien extraordinaire ! le champ sur lequel les Carthaginois étaient campés fut mis à l'encan, et vendu toute sa valeur. Quelle preuve de la fierté romaine, que les disgrâces ne pouvaient abattre!

La chance tournait dès-lors. Peu après Fabius enleva Tarente aux Carthaginois. Ils venaient de perdre Sagonte en Espagne; et le jeune Scipion ne tarda pas à se rendre maître de Carthagène, où il trouva des richesses immenses. La prise de cette place importante fut un coup mortel à la puissance de Carthage.

Asdrubal, frère d'Annibal, venait enfin d'obtenir des secours qu'il conduisait à son frère. Il passait les Alpes avec une armée de renfort, lorsque le général romain qui commandait dans ce pays, ayant appris son arrivée, par des lettres interceptées, fut l'attendre dans les défilés et, empêchant sa jonction avec Annibal, il l'attaqua et tailla son armée en pièces. Asdrubal mourut les armes à la main: six jours après sa tête fut jetée au milieu de l'armée de son frère. A cette vue Annibal perdit sa dernière espérance; il voyait l'Espagne, la Sicile, la Sardaigne successivement arrachées à sa patrie, et cependant il tenait encore ferme. Fécond en expédiens, ne désespérant jamais,

jusqu'au moment où il vit rouler à ses pieds la tête de son frère, il déconcerta souvent les projets les mieux combinés de ses ennemis. Il fut aussi admirable dans sa mauvaise fortune, qu'il l'avait été dans toute sa gloire. Accablé de revers, il se soutenait encore, retiré à l'extrémité du pays des Brutiens; malgré la peine qu'il avait à faire subsister son armée, il ne songeait point à quitter l'Italie; et il fallut les ordres réitérés de Carthage pour l'arracher de ce pays, qu'il avait été au moment de soumettre entièrement.

Les exploits du jeune Scipion, en Afrique, étaient si grands, qu'il faisait trembler Carthage. Après s'être rendu maître d'Utique, il avait défait les armées de Siphax et d'Asdrubal : Siphax avait même été fait prisonnier. Ce roi de Numidie, rival de Massinissa, qui d'abord s'était déclaré pour les Romains, et qui abandonna les intérêts de Scipion pour obtenir la main de la belle Sophronisbe; ce roi qu'on vit s'allier aux Carthaginois, après avoir combattu contre eux, expia dans les fers de Scipion la perfidie de sa conduite; et la belle Sophronisbe, victime de la politique, le fut encore de la jalousie d'un époux qui craignit de la

voir passer dans les bras de son rival. Une coupe empoisonnée fut le triste présent de noces que lui fit offrir Massinissa. Après l'avoir enlevée au vieux Siphax, ce prince, se voyant à l'instant de succomber de nouveau, et de perdre une seconde fois son amante, préféra l'immoler à la voir retomber au pouvoir de Siphax.

Massinissa, barbare par excès d'amour, eut le temps de déplorer son inhumain sacrifice; il survécut assez long-temps à Sophronisbe, pour regretter amèrement d'en avoir cru un moment de désespoir. Il eut lieu de s'en affliger d'autant plus vivement, que l'arrivée du général romain fit bientôt tourner la chance en sa faveur. Mais revenons aux événemens plus importans de cette guerre.

Une seconde victoire importante que Scipion remporta sur les Carthaginois, leur fit voir leur république en danger; ils s'empressèrent de rappeler Annibal, que leurs pressantes sollicitations purent seules décider à quitter une terre qui avait été le théâtre de ses triomphes. On dit qu'il versa des larmes de douleur en s'arrachant de l'Italie, où, depuis seize ans, il se soutenait avec gloire au milieu de ses revers.

A son arrivée en Afrique, il eut une entrevue avec Scipion. On espéra un moment que la paix pourrait s'en suivre; mais ces deux généraux, également hauts et fiers, ne voulant rien rabattre de leurs prétentions respectives, ne purent convenir ensemble des conditions de la paix. On en vint aux mains, et la fortune de Scipion l'emporta sur celle d'Annibal dans les champs de Zama. Le Carthaginois fut vaincu; vingt mille de ses soldats restèrent sur le champ de bataille, autant furent faits prisonniers. Cette mémorable journée décida du sort de Carthage; elle reçut la loi du vainqueur. Elle acheta la paix à de dures conditions, se laissa désarmer, livra tous ses vaisseaux, à l'exception de dix qu'on lui permit de conserver; livra de même ses éléphans; s'engagea à ne faire aucune guerre, aucun armement sans la permission expresse du sénat de Rome. L'épuisement de Carthage put seul la forcer à accepter ces conditions, qui furent consenties par Annibal lui-même. On y joignit encore de très-fortes contributions en argent; et l'on rapporte que, lorsqu'il fallut procéder au premier paiement, la plus grande tristesse se répandit dans le sénat de Carthage. Plu-

sieurs sénateurs ne purent retenir leurs larmes. Annibal s'en indigna; et, souriant amèrement, il leur dit : « C'était le « moment de pleurer lorsqu'on enleva « à Carthage ses armes et ses vaisseaux; « lorsqu'on brûla ces derniers, lors- « qu'on interdit à la république toute « guerre contre les étrangers, tout « moyen de défense; c'était l'instant de « s'abandonner aux larmes, et non pour « un vil intérêt! Par ce qu'il faut contri- « buer, à tant par tête, à la taxe publi- « que, vous vous désolez maintenant, « dit-il, comme si tout était perdu; mais « je crains bien que ce qui vous afflige « tant aujourd'hui, ne vous paraisse « bientôt le moindre de vos malheurs ». La suite prouva qu'il avait bien jugé.

Scipion, après avoir fait brûler plus de cinq cents vaisseaux à la vue de Carthage, revint jouir à Rome des honneurs du triomphe, et reçut le surnom d'Africain, qu'il porta toujours depuis.

Ainsi se termina la seconde guerre Punique, qui dura dix-sept ans : la première en avait duré vingt-quatre.

Annibal, vaincu par Scipion, n'en jouissait pas moins de l'estime de ses concitoyens; il se montrait, au sein de la paix, aussi bon citoyen qu'il avait été

bon général. Malgré la faction qui
jalousait, il fut mis, en qualité de *sz*
fette, à la tête de la république; et
développa dans cet emploi tous les tale
propres au gouvernement. Ce grand g
néral, qui ne se refusait à rien de ce c
pouvait être utile à sa patrie, après s'êt
occupé de rétablir l'ordre dans l'a
ministration et les finances, ne déd
gna pas de se mettre à la tête de qu
ques bataillons, pour repousser c
petits princes africains qui faisaient c
courses sur le territoire de la rép
blique.

Les Romains ne lui virent pas plu
les armes à la main, que leurs inqu
tudes se réveillèrent; ils craignirent l'
cendant que son mérite lui faisait pre
dre dans la république, et travailler
à le faire bannir. Il le fut injustemen
les uns disent que Rome s'appliqua
fortifier la faction qui lui était oppos
et qu'elle fit prononcer son bannisseme
d'autres prétendent, au contraire, c
ce furent les ennemis qu'Annibal s'é
faits, par son intégrité dans l'exercice
la justice, qui écrivirent à Rome q
ménageait des intelligences avec An
chus, et que le sénat envoya des co
missaires à Carthage, qui exigèrent qu

leur livrât Annibal comme perturbateur. Celui-ci se sauva ; et, réduit à chercher un asile, on le vit en diverses cours susciter des ennemis aux Romains, et se rendre encore redoutable à ces fiers conquérans qui, depuis la conquête de l'Afrique, ne mettaient plus de bornes à leur ambition.

C'est une sorte de problème à résoudre, que de savoir s'ils ont persécuté Annibal, parce qu'il cherchait toujours à les attaquer, ou s'il ne les attaquait que parce qu'ils le persécutaient et le poursuivaient en tous lieux. Mais quel que soit le jugement qu'on en porte, on ne peut s'empêcher d'admirer les efforts de ce grand homme, pour délivrer sa patrie du joug où elle gémissait. Les Romains lui en firent un crime ; et, poursuivi de contrée en contrée, d'asile en asile, il finit par s'empoisonner, à l'âge de soixante-dix ans, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis acharnés, qui épouvantaient par leurs menaces tous ceux qui osaient l'accueillir ; ce qui prouve qu'ils le craignirent toujours.

Nous reviendrons sur ce grand homme, en parlant des guerres des Romains avec Antiochus-le-Grand, et avec Pru-

sias, roi de Bythinie; vous verrez, ma chère Aline, un dernier reflet de sa gloire; et la conduite de Rome à son égard vous paraîtra sans doute bien blâmable.

LETTRE XLIV.

Orgueil et ambition de Rome après les victoires de Scipion l'Africain. — Coup-d'œil général sur l'Egypte, la Syrie et la Macédoine à cette même époque. — Guerres des Romains contre Antiochus-le-Grand ; défaite et mort de ce prince. — Conquêtes des Romains en Asie. — Troisième guerre Punique, et destruction de Carthage.

Rome, enorgueillie des triomphes de l'illustre Scipion, qui fut reçu avec enthousiasme à son retour d'Afrique, va nous offrir, ma chère Aline, un aspect différent de celui sous lequel nous l'avons jusqu'alors contemplé. Ce grand homme, qui rapporta au trésor cent vingt mille livres pesant d'argent, et qui venait de faire trembler Carthage, comme Rome elle-même avait tremblé après la bataille de Cannes ; ce héros enfin, l'honneur de son pays, donna un libre essor à l'ambition romaine. Mille obstacles l'avaient contenue en Italie : mais, comme un torrent qui a rompu ses digues et va tout inonder autour de lui, on vit dès-

lors le génie ambitieux des Romains se développer librement et tout soumettre à son empire.

Il y avait peu d'années que Philippe, roi de Macédoine, avait conclu une paix générale, dans laquelle Rome avait fait comprendre ses alliés. Ce prince avait secouru depuis les Carthaginois, et il inquiétait les Grecs par de nouvelles entreprises. Ce fut pour Rome un motif suffisant pour lui déclarer la guerre. Dès la première campagne, les Romains remportèrent sur lui de grands avantages. Une victoire décisive, près de Cynoscéphale en Thessalie, porta Philippe à demander la paix ; il se soumit à un tribut, et donna en ôtage son fils Démétrius.

Antiochus, roi de Syrie, qui fut surnommé le Grand, et qui le fut également par ses belles qualités, ses fautes et ses malheurs, qu'on attribue en grande partie à sa trop grande confiance en son ministre Hermias; Antiochus se vit un moment à deux doigts de sa perte, pour avoir, à l'instigation de ce ministre jaloux et perfide, injustement persécuté Achéus, son ancien tuteur. Cet Achéus fut porté à la révolte, et en quelque sorte forcé de se déclarer roi de l'Asie mineure, qu'il gouvernait paisiblement,

et que jamais, peut-être, il n'eût songé à usurper, si les calomnies d'Hermias n'eussent mis sa vie en danger. Achéus, uni à Ptolomée-Philopator, attaqua Antiochus. La bataille de Raphia devait entraîner la perte de la Syrie entière, si le monarque égyptien eût été moins indolent, moins ami de ses plaisirs; celui de Syrie eût été perdu : mais la lenteur de Ptolomée à profiter de ses avantages; son empressement de retourner dans ses palais goûter les charmes de la mollesse, lui firent accorder à Antiochus une paix avantageuse. Cette paix fut un coup mortel pour Achéus. Abandonné de son protecteur, il fut vivement poursuivi par son ancien pupille, lui fut livré par trahison, et vendu pour une somme promise. Cet infortuné fut amené à Antiochus, qui laissa couler quelques larmes, et lui fit trancher la tête. Le roi de Syrie s'occupa ensuite de rétablir l'empire dans son ancienne splendeur; il chassa les Parthes de la Médie, força leur roi Arsace de fuir en Hircanie, dont il prit la ville capitale, et lui donna la paix.

Antiochus montra dans les guerres qu'il soutint autant d'intelligence que de valeur, et mérita d'être mis au nombre

des guerriers célèbres. Il acquit le surnom de Grand, qu'il eût porté avec gloire jusqu'à la fin de sa vie, s'il n'eût pas fait la guerre aux Romains.

Dans le principe, cette guerre paraît avoir été juste de la part de la république. Les Romains n'y furent que protecteurs, d'abord du fils de Ptolomée-Philopator, enfant en bas âge, dont Antiochus, allié, pour cette injustice, avec Philippe, roi de Macédoine, voulait envahir les états. Peut-être Antiochus fut-il égaré par un ancien ressentiment, qui le porta à se venger sur le fils de ce que le père s'était uni à Achéus. Quoi qu'il en soit, Philippe avait depuis long-temps fait sa paix, qu'Antiochus combattait encore contre Rome; il combattit long-temps, et le fit d'abord avec quelque succès. Protecteurs de l'Egypte, les Romains se montrèrent encore ceux des villes de l'Asie mineure, et sur-tout du royaume de Pergame, qui tentait l'avidité du roi de Syrie.

La première conquête qu'il se proposa, pour parvenir aux autres, fut celle de la Thrace. Les Romains prétendaient qu'elle leur appartenait comme dépendante de la Macédoine, et comme dédommagement de la guerre qu'ils avaient

soutenue contre Philippe. Antiochus faisait remonter son droit à la conquête de cette province par Séleucus, son arrière-grand-père, qui l'avait enlevée à Lysimaque. Au fait, il avait besoin de la Thrace pour arriver en Grèce et assurer son empire sur les états à sa bienséance. Les Romains, craignant de le voir de là s'avancer en Italie, ne voulaient point souffrir qu'il mît le pied en Europe. Tels furent, de part et d'autre, les vrais motifs de cette guerre, qui procura aux Romains l'entrée de l'Asie, et les porta dans cette vaste contrée, où ils devinrent si puissans.

La guerre d'Egypte se termina par une promesse de mariage entre deux enfans de quatre à cinq ans, le petit Ptolomée et une fille d'Antiochus. La minorité du jeune prince fut troublée par la révolte de Scopas, étolien, simple chef des troupes auxiliaires, qui eut la témérité d'aspirer au trône; mais il fut prévenu et puni.

Antiochus ayant suspendu la guerre d'Egypte, eût peut-être aussi différé celle qu'il méditait contre les Romains, si Annibal n'eût fixé son incertitude. Ce grand général, chassé par la haine de Rome des débris de Carthage, vint se

réfugier à la cour de Syrie. Il fit connaître au roi les ruses du sénat ; il lui fit voir que Rome ne cherchait qu'à l'amuser par des ambassades ; que toutes ses propositions étaient captieuses ; que la république ne tendait qu'à s'opposer à ses armes et à lui faire subir la loi. Antiochus en fut persuadé ; et il faisait de grands préparatifs, lorsqu'Annibal lui-même se laissa prendre un moment aux astuces de Rome.

Il se laissa jouer à Ephèse par leurs ambassadeurs ; il en crut leurs discours mensongers et l'admiration qu'ils manifestaient pour ses exploits. Dupe un instant de leurs flatteries, il eut plusieurs conférences avec eux ; Antiochus en prit de l'ombrage, crut les Carthaginois réconciliés avec les Romains, et retira sa confiance à Annibal.

Celui-ci sentit sa faute, et travailla à la réparer. Il rappela au roi de Syrie tous les motifs qui mettaient une barrière éternelle entre lui et les Romains ; il développa le plan d'attaque qu'il fallait combiner, prouva la possibilité d'une invasion générale, qui eût fort embarrassé les Romains, si elle eût été effectuée, et sur-tout si les opérations eussent été suivies avec célérité.

Mais Antiochus se laissa prévenir. A l'âge de cinquante ans, il devint amoureux d'une belle Calcidienne; il l'épousa, et célébra ses noces avec pompe. Pendant qu'il s'oubliait dans les plaisirs et les festins, le consul Acilius força le passage des Thermopyles, et gagna contre lui une bataille qui l'obligea de retourner en Asie. Peu de temps après sa flotte fut défaite; alors la terre et la mer offrirent également un chemin libre aux Romains. Le roi de Syrie crut retarder leur marche par des excursions chez leurs alliés, entr'autres chez le roi de Pergame, dont il pilla le royaume; mais ils ne prirent point le change, et continuèrent leur route vers lui. Antiochus s'agita pour leur trouver des ennemis qui se joignissent à lui. Il disait à Prusias, roi de Bythinie: « Ces orgueilleux répu-
« blicains sont les plus implacables en-
« nemis des monarques; ils veulent ren-
« verser tous les trônes. Après avoir
« asservi la Thrace et la Macédoine;
« ils viennent m'attaquer; et, si je ne
« suis pas assez fort pour leur résister,
« attendez-vous à les voir entrer dans la
« Bythinie ». Il raisonnait juste; mais il reculait, et les Romains avançaient toujours. Prusias leur donna la

préférence, et accepta leur alliance.

Antiochus, désespéré de ses défaites, qui se multipliaient, ne savait plus quel parti prendre. Il avait contre lui les deux Scipion. Il n'avait plus qu'une demi-confiance dans Annibal, et ce fut son malheur : ce grand général l'eût peut-être sauvé, si tous ses conseils eussent été suivis. Une bataille hasardée contre Scipion cadet, pendant que l'Africain était malade, fit la perte d'Antiochus. Il avait rendu un service essentiel au fils de l'Africain; et celui-ci, par reconnaissance, eût pu lui ménager une paix avantageuse, s'il eût eu la patience d'attendre son retour au camp. Sa précipitation causa son entière défaite. Avec quatre-vingt mille hommes et cinquante éléphans, contre trente mille hommes, il fut complétement battu près de Magnésie; il s'enfuit jusqu'à Antioche, et envoya demander la paix.

Il ne l'obtint qu'en évacuant toute l'Asie en deçà du mont Taurus, en payant les frais de la guerre, livrant ses éléphans, ses galères, ses vaisseaux, et jusqu'à ses chiourmes. Il s'engagea, en outre, à livrer dix proscrits, entre lesquels devait être Annibal. Antiochus n'eut pas plutôt signé ce traité, qu'il en

fut honteux; il ne fit plus qu'errer de ville en ville, ne pouvant se fixer nulle part; et, pour s'étourdir, il s'abandonna aux débauches, qui terminèrent sa vieillesse malheureuse.

Séleucus-Philopator, fils et successeur d'Antiochus-le-Grand, embarrassé de fournir le tribut promis par son père, passa sa vie à chercher de l'argent pour l'acquitter; aussi est-il appelé dans l'Ecriture *le collecteur.*

C'est sous lui qu'arriva l'aventure d'Héliodore, battu de verges dans le temple de Jérusalem, pour en avoir voulu enlever le trésor par l'ordre du roi de Syrie. Ce même Héliodore empoisonna Séleucus, dans l'intention d'usurper la couronne. Mais Antiochus, frère du roi défunt, mit obstacle à ses desseins.

Ce prince avait été donné en otage aux Romains par Antiochus-le Grand, son père. Redemandé par son frère, qui envoya, en échange, Démétrius son fils, Antiochus arriva pour venger Séleucus dont il apprit le meurtre en chemin. Il apprit aussi qu'il avait un concurrent dans Ptolomée, roi d'Egypte, neveu du feu roi. Mais Eumène, roi de Pergame, lui fournit une armée; il le mena lui-

même en Asie, et le plaça sur le trône, quoique, selon la loi de la succession, il eût dû être réservé à Démétrius.

Les historiens font de cet Antiochus un portrait bizarre. Il eut, à la vérité, des fantaisies ridicules, qui l'eussent fait regarder comme un insensé, si quatre expéditions qu'il fit en Egypte, n'eussent été conduites avec une habileté qui prouve que les grandes et les petites choses s'alliaient dans sa tête.

L'hommage qu'il fit à la république, avec une basse adulation, empêcha le sénat d'éclater contre lui. Partout où il rencontrait des Romains, il les traitait en souverains, et leur cédait même ses palais.

Mais pendant qu'il les encensait et les amusait par des fêtes, il faisait des armemens qui excitèrent l'inquiétude de ces jaloux républicains. Tibérius-Gracchus fut envoyé pour le surveiller et examiner de près sa conduite. Le sévère Gracchus ne put être amusé, comme les autres ambassadeurs, par les spectacles brillans de la cour d'Antioche. Antiochus prenait lui-même un rôle dans les bouffonneries par lesquelles il charmait son peuple et se plaisait à le faire rire. L'ambassadeur romain paraissait, dans

tous les momens, l'objet de son culte, de son adoration. Ne sachant comment lui prouver son entier dévouement, il fut jusqu'à lui offrir son diadème, qui fut refusé avec dédain.

Gracchus trouva tant de petitesse dans la conduite du roi de Syrie, que quand il fut de retour à Rome, il assura qu'on n'avait rien à craindre d'un tel souverain.

Les dépouilles des Juifs étaient la principale source des profusions d'Antiochus, qui se fit surnommer Epiphanes; non-seulement il s'était emparé des ricehsses du temple, mais il vendait au plus offrant la dignité de grand prêtre, à laquelle la souveraine puissance était jointe. Il fomentait les schismes, les dissentions qui amenèrent des guerres où Antiochus prit part pour soutenir ceux qui achetaient sa protection. Il s'enflamma du zèle destructeur des chismatiques; prit Jérusalem; fit passer au fil de l'épée quarante mille Juifs, en vendit autant comme esclaves. Introduit dans le temple par le faux grand prêtre Ménélas, il pénétra dans le sanctuaire, fit immoler une truie sur l'autel des holocaustes, commit enfin tant d'horreurs, que ses impiétés attirèrent sur lui

la vengeance céleste. Les Machabées remportèrent une grande victoire sur Lysias son général. Antiochus furieux, voulait venger sa défaite ; mais atteint d'une affreuse maladie, il ne put suivre son dessein. Reconnaissant qu'il était frappé par la main de Dieu, dont il avait voulu détruire le culte, il promit, si la santé lui était rendue, de réparer les désastres qu'il avait causés aux Juifs, de faire reporter les vases dans le temple, et d'embrasser lui-même la loi des circoncis. Repentir inutile ! il ne put fléchir la colère céleste, et mourut dans les douleurs les plus aiguës, après onze ans de règne.

Antiochus-Epiphanes laissa un fils en bas âge, nommé Antiochus-Eupator ; mais son neveu Démétrius avait des droits antérieurs au trône. Ce prince dont je vous ai parlé tout à l'heure, était toujours en otage à Rome ; il demanda la permission d'aller recueillir la succession de son père Séleucus, dont Antiochus son oncle s'était injustement emparé. La demande de Démétrius était juste ; mais la politique romaine préféra protéger un enfant sous le nom duquel on pouvait régner. Le sénat déclara qu'il prenait Eupator sous sa protection,

et il en prit la tutelle. Trois hommes d'expérience furent nommés pour remplir cet emploi. Il fut recommandé aux tuteurs d'affaiblir le royaume, de brûler les vaisseaux, de faire couper les jarrets aux éléphans; en un mot, de priver la Syrie de tous ses moyens de défense.

C'est ainsi que Rome préparait son entière domination sur les pays qu'elle disait protéger; mais je m'aperçois, ma chère Aline, que le désir de vous tracer de suite les progrès de la puissance romaine en Asie, m'a fait rester un peu en arrière sur l'Afrique.

Revenons à Carthage, qui bientôt ne sera plus qu'un vain nom. L'étroite dépendance où cette république était réduite ne suffisait pas encore à l'ambition des Romains. Carthage leur rappelait le souvenir des journées de Trasimène et de Cannes; son entière destruction pouvait seule satisfaire leur entière vengeance.

Une des principales conditions de la paix accordée aux Carthaginois, était qu'ils rendraient à Massinissa, roi de Numidie, les terres et les villes qui leur avaient été enlevées, et que ce prince serait également mis en possession du royaume de Siphax. Massinissa préten-

dit, en conséquence, avoir des droits sur un territoire situé sur le bord de la mer, pays très-fertile dont déjà il s'était en partie rendu maître. Les Carthaginois se plaignirent qu'ils usurpaient sur eux; on envoya de part et d'autre des députés à Rome. Le sénat nomma des commissaires qui ne décidèrent rien ; mais Caton, qui était l'un de ces commissaires, ayant visité tout le pays, fut étonné de l'opulence et de l'état de grandeur où cette république était encore malgré les guerres et les disgrâces qu'elle venait d'éprouver. Il en fit son rapport à Rome, et dès-lors on médita la destruction d'une rivale qui pouvait redevenir formidable. Cependant la division se mit dans Carthage : la faction populaire, devenue supérieure à celle des grands et des sénateurs, exila quarante citoyens ; ces malheureux fugitifs se retirèrent chez Massinissa, qui envoya à Carthage ses deux fils, Gulussa et Micipsa, pour solliciter leur rétablissement. On leur ferma les portes de la ville; Gulussa fut même arrêté et détenu quelque temps prisonnier. Nouveau sujet de guerre. La bataille se donna entre les Carthaginois et les Numides; ceux-ci eurent l'avantage.

Carthage craignant le ressentiment des Romains, députa aussitôt à Rome pour justifier sa conduite; mais on déclara la guerre aux Carthaginois, jugés très-coupables pour avoir conduit une armée hors de leur territoire contre un prince allié de Rome, et maltraité son fils dans le temps qu'il avait avec lui un ambassadeur romain.

Tel fut le sujet de la troisième guerre Punique, qui ne doit pas être regardée comme une véritable guerre, mais comme la dernière convulsion d'une victime qui s'est long-temps débattue sous le couteau, dont le sang coule lentement, et qui expire enfin.

Déterminé à détruire Carthage entièrement, le sénat de Rome donna à ce funeste projet toutes les perfides gradations que peut suggérer une politique astucieuse. Il fit d'abord montre de deux armées immenses de terre et de mer. Les Carthaginois effrayés, sentent la nécessité d'une négociation: les généraux romains demandent en otage trois cents jeunes gens choisis dans les premières familles de la république. Ces infortunés sont livrés; ils s'arrachent de leur patrie, des bras de leurs parens, qui essaient en vain de s'opposer à leur

départ. Plusieurs mères, convaincues qu'elles ne reverront jamais leurs enfans, se jetèrent à la nage pour suivre les vaisseaux qui les emmenaient et leur dire un dernier adieu. Arrivés à Lilibée, le général romain félicite le conducteur des otages de sa confiance dans l'indulgence de la république; il engage les Carthaginois à faire, pour l'obtenir, tout ce qu'ordonneront les consuls.

Forcés de se soumettre, les Carthaginois burent jusqu'à la lie le calice de l'amertume. On leur fit des demandes successives et à plusieurs jours d'intervalle, de peur que l'attrocité des ordres portât ces infortunés à se révolter alors que leur désespoir pouvait encore être dangereux. Les consuls exigèrent d'abord une quantité de blé suffisante pour la subsistance de leurs troupes. Ce premier point accordé, ils demandent que les Carthaginois remettent toutes leurs galères à trois rangs de rames, puis qu'ils livrent toutes leurs machines de guerre, et apportent au camp des Romains généralement toutes leurs armes. Ainsi dépouillés, ces malheureux étant hors d'état de se défendre, le consul Censorinus dit aux députés : « Le sénat m'or-
« donne de vous déclarer que sa der-

« nière volonté est que les Carthaginois
« sortent de Carthage, qu'il a résolu de
« détruire, et qu'ils transportent leur de-
« meure dans tel endroit qui leur plaira
« de leur domaine, pourvu que ce soit à
« quatre-vingts stades de la mer, et qu'ils
« n'aient ni murailles ni fortifications ».

En recevant cet arrêt foudroyant, les Carthaginois désespérés s'abandonnent à une telle rage que, dans le premier mouvement, le peuple massacre tout ce qu'il rencontre de sénateurs et de gens en place, par ressentiment de ce qu'ils ont tant accordé aux Romains et privé la ville de tous ses moyens de défense. Cependant le courage renaît de l'excès même du malheur : tous jurent de mourir plutôt que de se soumettre à ces iniques conditions. De cette résolution naît une guerre qui dura encore deux ans. Les Carthaginois firent tout ce qui était possible dans leur état de détresse : on fabriqua des armes avec une promptitude incroyable. Les temples, les palais, les places publiques, toute la ville fut convertie en ateliers où tous les habitans travaillaient à l'envi. On rapporte que les cordes ayant manqué, les femmes coupèrent leurs cheveux pour y suppléer. On vit un semblable exem-

ple dans des temps plus modernes : au siége d'Aquilée les femmes sacrifièrent également leur chevelure. Les Carthaginois poussèrent l'industrie jusqu'à construire de leurs vieux bois et des ferremens abandonnés à la rouille, une flotte qui étonna et effraya un moment les Romains. Lorsque, malgré tous leurs efforts pour repousser l'ennemi, Carthage fut serrée de près, ils défendirent leur ville de rue en rue jusqu'à la citadelle, que les défenseurs finirent par livrer eux-mêmes aux flammes pour s'ensevelir sous les ruines de leur patrie.

Ainsi finit la première Carthage, environ sept cent cinquante ans après sa fondation. Ce fut Scipion l'Emilien, fils de Paul-Emile, qui avait été adopté par le fils de Scipion l'Africain, qui eut la gloire, on ne peut pas dire de détruire cette ville, car ce fut plutôt un sujet de honte, mais il eut la gloire d'asservir tout son territoire, et de ramener à Rome en triomphe tout ce que Carthage avait amassé de rare et de précieux pendant les longues années de sa puissance.

Carthage fut détruite l'an de Rome 607 (1); quelques années après, les Ro-

(1) 416 ans avant Jésus-Christ.

mains parurent regretter de l'avoir entièrement anéantie ; ils rebâtirent une nouvelle Carthage sur l'emplacement de l'ancienne. Cette ville ne commença à acquérir quelque célébrité que sous Auguste ; alors elle fut considérée comme la seconde ville de l'empire romain. Maxence la réduisit en cendres. Elle redevint ensuite assez importante pour tenir un rang considérable parmi les villes d'Afrique. Sous Genséric, roi des Vandales, Bélisaire l'attacha de nouveau à l'empire romain ; enfin, vers la fin du septième siècle, les Sarrasins l'ont détruite au point qu'il n'en reste plus la moindre trace. C'est ainsi, ma chère Aline, qu'a disparu cette seconde Carthage dont il ne reste que le souvenir ; mais dans toute son importance, même comme ville du premier ordre, elle n'eut jamais la célébrité de la première Carthage, et son histoire ne présente, sous aucun rapport, le même degré d'intérêt. Il est bon cependant de savoir qu'elle a existé ; c'est pourquoi je vous en fais mention.

LETTRE XLV.

Suite des conquêtes des Romains en Asie; réduction de la Macédoine en province romaine, et coup-d'œil sur la Grèce. — Destruction de la ligue Achéenne. — Continuation de l'histoire romaine, jusqu'à la mort des Gracques.

Nous allons encore aujourd'hui, ma chère Aline, considérer la grandeur et la puissance toujours croissante des Romains: nous les avons vu tourner leurs armes vers l'occident, soumettre Antiochus-le-Grand, qui régnait sur la plus grande partie de l'Asie. Les Insubriens et les Liguriens furent aussi vaincus; la Macédoine, après plusieurs guerres, fut réduite en province romaine aussi bien que l'Illyrie.

Ce fut Paul-Emile qui fut le vainqueur de la Macédoine, où il acquit une gloire presque égale à celle de Scipion l'Africain. On remarque que ce grand capitaine mourut la même année qu'Annibal, dont il avait abaissé la fortune; qu'Annibal, errant d'asile en asile, et

réduit à s'empoisonner pour n'être pas livré aux Romains par Prusias, roi de Bythinie, dont il avait fait triompher les armes sur Eumène, roi de Pergame. Rome s'entremit; elle prit les intérêts de son allié, et le faible Prusias abandonna ceux d'Annibal en faisant un nouveau traité avec l'orgueilleuse république, qui lui dicta impérieusement ses lois.

Mais revenons à la Macédoine : Persée ayant succédé à Philippe son père, se livra imprudemment à sa haine contre les Romains Il faisait des préparatifs; il remuait en Grèce; Eumène en avertit Rome, et la guerre fut résolue contre le roi de Macédoine. A cette nouvelle, Persée envoya des ambassadeurs pour offrir toutes les satisfactions que les Romains exigeraient; ils ne voulurent traiter avec lui que les armes à la main. Le consul Licinius arriva bientôt, et il déclara fièrement que Persée n'obtiendrait la paix qu'en se remettant, lui et son royaume, à la discrétion des Romains.

Il préféra combattre; et la quatrième année de la guerre, Persée fut défait par Paul-Emile; la phalange macédonienne fut enfoncée; le roi prit la fuite. Aban-

donné par ses sujets, il finit par se livrer lui-même au vainqueur. Paul-Emile entra en triomphe à Rome, précédé de Démétrius son fils, d'Armenès, fils du tyran de Lacédémone, de plusieurs milliers de captifs, et de cent quatorze couronnes d'or, reçues d'autant de villes grecques en reconnaissance de la liberté qu'il leur avait rendue, et d'une quantité prodigieuse de tableaux, de statues et d'autres ouvrages de l'art.

Cette suite nombreuse rendit le triomphe de Paul-Emile très-brillant, et il paraît être le premier qui amena en Italie les chefs-d'œuvres des arts sortis de la main des Grecs. Mais quelle était, me direz-vous, cette liberté que Paul-Emile venait de rendre à la Grèce? c'était une liberté idéale. Je crois vous avoir déjà parlé de la république des Achéens, dont le gouvernement était démocratique, et qui, ayant perdu sa liberté du temps d'Alexandre, fut soumise aux Macédoniens, qui s'en rendirent maîtres comme de toutes les autres villes de la Grèce. La ligue achéenne était composée de douze villes, au milieu desquelles la discorde régnait. Elles furent alternativement sous la puissance

de Démétrius, sous celle de Cassandre ou d'Antigone.

Du temps de Pyrrhus ces villes vinrent à bout de chasser les tyrans qu'Antigone y avait mis, et elles ne firent qu'un seul corps de république, gouvernée par un conseil général pour toute la confédération. Dans ce même temps Sycione gémissait sous la tyrannie de Nicoclès; mais Aratus, fils de Nicias, un des premiers citoyens de Sycione, conçut le dessein de délivrer sa patrie. Il prit si bien ses mesures, qu'il entra dans la ville par escalade, et appela ses concitoyens à la liberté. Le peuple mit le feu au palais du tyran, et rappela ceux qu'il avait bannis; de ce nombre était Aratus qui, n'ayant encore que vingt ans, rentra en triomphe, et délivra sa patrie d'un joug oppresseur. Pour rendre plus stable la liberté qu'il avait procurée à ses concitoyens, il unit Sycione à la ligue des Achéens, et ces petites républiques se maintinrent en liberté par leur étroite union et la sagesse de leur conseil.

Je ne suivrai point Aratus dans ses succès contre Antigone, à qui il enleva la citadelle de Corinthe, ce serait trop revenir sur mes pas; je me contenterai

de vous dire qu'en toute occasion Aratus montrait non-seulement la plus grande valeur, mais encore un dévouement si entier, qu'il exposait sa vie et ses biens pour le plus grand avantage de sa patrie. Plusieurs fois général des Achéens, il mit leur ligue en si grande réputation, qu'il y fit entrer les Corinthiens, les Mégariens, plusieurs villes importantes, et le roi Ptolomée lui-même ne dédaigna pas d'y entrer.

Aratus fut toujours continué dans le commandement, et ses soins tendirent constamment à abolir la tyrannie et à rétablir toutes les villes dans leur ancienne liberté.

Ce fut en ce temps-là que les Romains firent respecter leur puissance dans la Grèce, en envoyant des ambassadeurs aux Achéens et aux Etoliens, pour les engager à soutenir le traité de paix qu'ils avaient fait avec Teuta, veuve d'un roi d'Illyrie. Les princes de ce pays, car il y en avait plusieurs, avaient exercé quelques pirateries; Rome les en avait punis en soumettant toute l'Illyrie. Les Corinthiens, qui avaient eu à se plaindre de ces petits souverains, témoignèrent aux Romains leur satisfaction d'en être délivrés; et par reconnaissance ils les

admirent, par un décret public, à la célébration des jeux isthmiques, et les Athéniens leur donnèrent droit de bourgeoisie.

Ce fut le premier pas des Romains en Grèce; les Etoliens ne tardèrent pas long-temps à leur donner lieu d'en faire un second et de s'immiscer tout-à-fait dans les affaires de la Grèce.

Les Etoliens, qu'on peint comme inquiets, turbulens, rarement d'accord entr'eux, et toujours en guerre avec leurs voisins, étaient, comme les Achéens, une confédération de petits peuples unis pour la défense commune. Il serait difficile de décider laquelle de ces deux ligues rivales a, la première, cherché à attaquer l'autre. On ignore quel fut l'agresseur dans les querelles interminables de ces deux peuples. Les conditions de la ligue étolienne étaient les mêmes que celles de la ligue achéenne, excepté que ceux de la première ne s'engageaient pas à forcer par les armes ceux d'entr'eux qui refusaient de concourir à une guerre résolue par le plus grand nombre. Les Etoliens n'eurent pas comme les Achéens le bonheur d'avoir à leur tête un Aratus et ensuite un Philopémen. Ils n'ont point cependant

manqué de généraux habiles et d'hommes de probité pour le conseil. Ils ont eu d'ailleurs de bons soldats, intrépides et opiniâtres, aussi patiens dans une ville assiégée qu'ardens en campagne ; ils eurent de plus d'excellens marins.

Malgré ces avantages, ils eurent souvent le dessous sur les Achéens, et par cette raison ils furent les premiers des Grecs qui se laissèrent prendre aux insinuations perfides des Romains. Ils firent d'abord alliance avec eux pour repousser Philippe, roi de Macédoine, par qui ils étaient menacés. Lorsqu'ils espéraient que les Romains les aideraient à terminer cette guerre de manière à n'avoir plus rien à craindre des Macédoniens, ils se virent trompés par ces alliés infidèles, qui conclurent la paix avec Philippe, sans s'embarrasser du danger où ils laissaient les Etoliens.

Ceux-ci acceptèrent alors le secours d'Antiochus, roi de Syrie. Ce prince que vous avez vu déterminé par Annibal à faire la guerre aux Romains, voulait se faire un rempart de la Grèce, et, comptant beaucoup sur les Etoliens pour contenir les premiers efforts, il rechercha leur alliance.

Il réussit à les décider par la grande

énumération qu'il leur fit faire par son ambassadeur des peuples qu'il amènerait au secours de la Grèce. L'éloquence de Flaminius, ambassadeur romain, combattit celle de l'envoyé d'Antiochus, et pendant que celui-ci déterminait les Etoliens à s'allier avec son maître, Flaminius sut entraîner les Achéens à se joindre aux Romains.

Antiochus ne répondit pas aux espérances de ses alliés; une jeune et charmante épouse lui fit oublier Rome, la Grèce et la Syrie; il passa plusieurs mois dans les fêtes et les plaisirs, et comme je vous l'ai dit, les Romains profitèrent de ce temps précieux. Il fut tiré de sa léthargie par le bruit de leurs succès, poursuivi de poste en poste, et après un échec considérable, il fut obligé de s'embarquer. Les Etoliens abandonnés se défendirent cependant avec vigueur. Naupacte, une de leurs villes principales, vit échouer devant ses murs la valeur des légions. Mais convaincu qu'il faudrait finir par céder, ce peuple profita d'une lueur d'espérance pour entrer en accommodement. Le sénat reçut leurs députés avec hauteur, et proposa l'alternative de payer une somme énorme, ou de se soumettre à

tout ce qu'on exigerait d'eux. Hors d'état de payer la somme demandée, les Etoliens voulurent connaître qu'elles seraient les bornes de la soumission dont on leur faisait une loi. Les réponses qu'ils reçurent leur firent voir que le dessein des Romains était de les avoir à leur discrétion. De rage, ils tombèrent en furieux sur les alliés de la république, parcoururent la Macédoine en désespérés, y mirent tout à feu et à sang. Les Romains pendant ce temps avançaient insensiblement, faisaient une guerre sage et modérée, toujours accompagnée de succès. Ils prirent Samia, capitale d'Etolie, et enfin se trouvèrent devant Ambracie, dernière ressource de la république Etolienne.

Le siège fut poussé avec vigueur, et la défense ne fut pas moins valeureuse ; mais après avoir mis en usage tous les moyens pour repousser les assiégeans, il fallut en venir à capituler. Les Etoliens furent réduits à accepter de dures conditions, donnèrent quarante otages au choix des Romains, et furent soumis à toutes les obligations qui pouvaient enchaîner un peuple subjugué et conquis.

Lors de la guerre contre Persée, roi

de Macédoine, les Romains trouvèrent mauvais que quelques Etoliens eussent paru incliner pour ce prince. Tous ceux qui se trouvèrent entachés de ce soupçon, furent obligés de s'aller justifier à Rome, où on les retint prisonniers, et ils n'en revinrent jamais.

Les Etoliens restèrent donc dans une entière servitude, jusqu'à la destruction de la ligue achéenne; alors ils participèrent à l'espèce de liberté rendue à la Grèce.

La destruction de cette ligue eut lieu peu après la mort de Philopémen qui, ayant voulu réduire les Messéniens, qui s'étaient détachés de la ligue des Achéens, s'avança vers Messène à la tête de ses troupes. Ce grand homme, après avoir fait des actions d'un grand courage, vit mettre son armée en déroute, et lui-même étant grièvement blessé, fut fait prisonnier et conduit à Messène. On eut l'inhumanité de le charger de chaînes, et l'on prétend qu'il périt par le poison. Les Achéens vengèrent sa mort par de si terribles ravages, que les Messéniens eurent recours aux supplications pour avoir la paix. Ils ne l'obtinrent qu'en livrant les auteurs de la mort de Philopémen. Les Achéens firent à ce grand ca-

pitaine des obsèques magnifiques. Son convoi eut l'air d'une pompe triomphale; mais les regrets, les honneurs rendus à sa mémoire, ne purent réparer la perte de ce grand capitaine, qui mourut à l'âge de soixante-dix ans. La gloire de la ligue achéenne expira avec lui.

Le sénat de Rome qui commençait à prendre ombrage du crédit et de la puissance des Achéens, résolut de détruire cette ligue. Pour y parvenir, Rome commença par appuyer tous les ennemis des Achéens, et travailla à les abaisser en mettant la division entr'eux, en se faisant des créatures qu'ils élevaient à toutes les charges, et par qui ils dominaient dans toutes les assemblées. Après la défaite de Persée, lorsqu'il n'y avait plus de puissance qui osât résister aux Romains, ils envoyèrent des commissaires dans l'Asie pour faire des informations contre ceux qui avaient favorisé Persée. Callicrate, achéen, qui leur était vendu, déféra tous ceux qu'il croyait avoir été portés pour ce prince. Plus de mille citoyens furent arrêtés; les Achéens eurent ordre de les envoyer à Rome, d'où ils furent relégués dans diverses contrées de l'Italie, sans même avoir été entendus.

C'est par cette tyrannie qu'on anéantit la ligue achéenne, et l'on proclama la liberté des villes grecques, comme si elles eussent été sous la dépendance des Achéens. Elles ne tardèrent point à sentir celle bien plus dure des Romains, et perdirent même jusqu'à l'espèce de liberté dont on leur avait d'abord laissé l'apparence.

C'est vers le même temps que Paul-Emile rentrait en triomphe dans Rome, traînant à sa suite Persée et ses deux fils, ainsi que les dépouilles de la Grèce; c'est aussi à cette même époque, que Judas-Machabée, ranimant le courage des Juifs, marchait contre Apollonius, général d'Antiochus-Epiphanes, qu'il défit et tua. Il prit son épée, qu'il porta jusqu'à la fin de sa vie, et ne tarda pas à en faire usage contre Lysias, autre général d'Antiochus, que Judas-Machabée défit également. Vous avez vu qu'elle rage cette dernière défaite causa au roi de Syrie; mais revenons aux Romains.

Le luxe de l'Orient passa à Rome avec les dépouilles des peuples assujétis; on commença par suite à briguer les charges de la république, dont les profits augmentaient avec l'empire; on les recherchait pour pouvoir entretenir ce

faste que les Romains ne tardèrent pas à estimer. Leurs mœurs changèrent avec la fortune ; la simplicité ancienne fut dédaignée et devint bientôt un objet de ridicule. La douceur de vaincre, la gloire de dominer, corrompirent chez les Romains cette exacte probité, si admirée par leurs ennemis mêmes, dans les premiers temps de la république.

Rome était tranquille, la paix et la concorde régnaient entre les deux ordres, lorsque Tibérius-Gracchus, allié des premières maisons de la république, parvint au tribunat, et renouvela l'ancienne proposition du partage des terres. On prétend que ce dessein lui fut inspiré par Cornélie sa mère, femme avide de gloire, qui voulait absolument que ses enfans se distinguassent d'une manière quelconque. Quel que fut le véritable motif qui déterminât Tibérius, il résolut de se faire un nom par son attachement aux intérêts du peuple, et en réformant les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement. Il fit revivre la loi Licinia, qui défendait de posséder plus de cinq cents journaux ou arpens de terre.

Les grands et les riches, pour éluder

cette proposition, gagnèrent un des collègues de Tibérius, qui s'opposa à la publication de la loi, ou pour mieux dire au renouvellement de la loi Licinia. Mais plus Tibérius rencontra d'obstacles, plus il fut ardent à poursuivre son projet. L'opposition de son collègue, qu'il ne put faire changer de résolution, le porta à prendre le parti de suspendre, par un nouvel édit, tous les magistrats de leurs fonctions, jusqu'à ce que la loi eut été approuvée ou rejetée par les suffrages du peuple. Il convoqua dans cette intention une assemblée générale, et ordonna à un greffier de lire son projet de loi. Octavius, son collègue, ne manqua pas de s'y opposer. Cette concurrence fit naître de très-vives contestations entre les deux tribuns. Tibérius finit par monter à la tribune et haranguant le peuple il lui dit : « Que comme « le tribunat n'avait été établi que dans « la vue de soulager les plébéïens opprimés, les tribuns qui s'écartaient de cet « objet devaient être déposés ; et il invita « le peuple à décider qui d'Octavius ou « de lui trahissait ses intérêts et méritait « la déposition ».

Cette proposition donna lieu à une nouvelle assemblée qui eut lieu le len-

demain; on convint de décider lequel des deux tribuns serait déposé.

Tous les citoyens généralement se firent un devoir de se trouver à cette assemblée. Tibérius exhorta de nouveau son collègue à se désister de son opposition; sur son refus il engagea à recueillir les suffrages. De trente-cinq tribus, dix-sept avaient déjà donné leur voix contre Octavius, lorsque Tibérius fit surseoir la délibération et conjura son collègue, dans les termes les plus pressans, de ne point s'attirer, par son opiniâtreté, un si grand affront, et à lui-même le chagrin d'avoir été réduit à déshonorer son collègue et son ami.

Octavius fut attendri; mais cependant il répondit avec fermeté, que Tibérius pouvait achever son ouvrage. Les suffrages se réunirent pour le déposer, et le peuple l'eût encore insulté, si les grands n'avaient facilité sa retraite.

L'opposition étant ainsi levée, la loi fut rétablie tout d'une voix, et on élut trois commissaires ou triumvirs pour en presser l'exécution. Tibérius fut nommé le premier des trois, et il eut le crédit de se faire donner pour collègue Appius-Claudius, son beau-frère, et Caïus-Gracchus, son frère. Pour remplacer Octa-

vius, il fit choisir un homme qui lui était tout dévoué, et se trouva ainsi maître absolu du tribunat, et supérieur au sénat par son pouvoir sur l'esprit du peuple.

Cet empire absolu qu'il exerçait dans la république, était odieux au sénat et même à quelques plébéïens; plusieurs disaient hautement que Cassius et Mélius qu'on avait fait mourir, ne s'étaient jamais rendus aussi suspects, et qu'assurément Tibérius aspirait à la royauté. Ces propos diminuèrent son crédit, et presqu'en même temps la mort lui enleva un de ses partisans les plus zélés. Comme cet ami mourut subitement, on soupçonna que sa mort n'était pas naturelle.

Tibérius adopta cet idée; il prit des habits de deuil, et faisant apporter ses enfans dans la place, il les recommanda au peuple en lui faisant entendre qu'il désespérait de son propre salut. On ne lui répondit que par des cris et des menaces contre les riches; le peuple s'émeut tellement, qu'on ne l'avait jamais vu aussi acharné contre le sénat. Tibérius profita ainsi de la circonstance pour s'attacher plus étroitement toute la populace.

La mort d'Attalus-Philopator, roi de Pergame, lui fournit une nouvelle occa-

sion de redoubler encore l'affection de la multitude. Le roi de Pergame avait légué au peuple romain son royaume et ses richesses. Tibérius proposa un nouvel édit pour ordonner le partage de l'argent entre les plus pauvres citoyens; à l'égard des villes et de leurs territoires, il dit qu'il en ferait son rapport quand il serait mieux instruit de leur valeur.

Tout le corps du sénat fut offensé de ce projet; l'ambition et l'intérêt firent éclater le ressentiment des grands. On reprocha publiquement à Tibérius de ne vouloir attribuer au peuple la disposition du royaume d'Attalus, que pour s'en faire mettre la couronne sur la tête. Ces propos injurieux étaient de véritables calomnies, personne n'était meilleur républicain que Tibérius; mais il poussa trop loin le désir de rétablir une espèce d'égalité entre les citoyens. Tous les jours il proposait de nouvelles lois qui sappaient le pouvoir des grands. De tous les coups qu'il porta à l'autorité du sénat, il n'y en eut point qui lui portât une si vive atteinte, que la proposition qu'il fit de mettre autant de chevaliers que de sénateurs dans les différens tribunaux de Rome.

Tibérius ne mettait en avant des lois si flatteuses pour le peuple, que dans la vue de se faire continuer dans le tribunat, et les faire recevoir ensuite. Le sénat, au contraire, irrité de ses nouvelles entreprises, forma une puissante cabale pour l'en exclure. Les magistrats, les grands, les plus riches de Rome, et jusqu'à des tribuns du peuple, s'unirent à cet effet, et le jour destiné à l'élection se passa en disputes entre Tibérius et ses collègues.

L'élection fut remise au lendemain, et Tibérius passa toute la nuit à se concerter avec les chefs du peuple qui lui étaient dévoués. Ils se rendirent dans la place avant le jour; et sachant qu'ils prenaient leurs mesures pour se rendre maîtres des suffrages, les grands et les riches résolurent de les chasser de la place à force ouverte, plutôt que de souffrir qu'on continuât Tibérius dans le tribunat. Ils se firent escorter par leurs cliens, leurs domestiques et mêmes leurs esclaves armés de bâtons.

Tibérius, ignorant leurs desseins, se mit en devoir de se rendre sur la place; il en fut, dit-on, détourné par plusieurs présages et hésitait à se mettre en marche; mais un de ses amis lui fit honte de

sa pusillanimité, et il se rendit au lieu de l'assemblée.

Peu après son arrivée, les grands de Rome, ayant à leur tête Scipion-Nasica, parent de Tibérius, excitèrent une sédition dans laquelle Tibérius périt avec plus de trois cents de ses partisans.

On prétend que Tibérius, averti du danger qui le menaçait, porta la main à sa tête pour demander du secours à ses amis : ils étaient convenus de ce signal. Les sénateurs s'écrièrent qu'il demandait un diadème pour se faire couronner : Scipion-Nasica accourut, suivi d'une foule de sénateurs, auxquels se joignirent leurs cliens armés de bâtons, et Tibérius fut assommé. Le sénat justifia cette action ; et pour soustraire Nasica à la vengeance du peuple, on l'envoya en ambassade en Asie où il mourut.

On fit sagement de l'éloigner, car le peuple qui avait abandonné Tibérius à la fureur de ses ennemis, ne le vit pas plutôt mort, que se reprochant sa lâcheté, il tourna son indignation contre Scipion-Nasica, qu'il n'appelait plus que l'assassin, le sacrilége ; si on ne l'eût fait partir promptement, il eût été immolé, et la commission apparente

dont on l'honora cachait un véritable exil.

Pour achever de calmer le peuple, le sénat consentit à l'exécution de la loi Licinia, et permit qu'on substituât à Tibérius un autre commissaire pour le partage des terres. On fit choix de Publius-Crassus, dont Caïus-Gracchus, frère de Tibérius, avait épousé la fille. Mais on ne cherchait qu'à amuser le peuple : les lois remises en vigueur par Tibérius étaient toujours également odieuses aux grands; la mort d'Appius-Claudius, l'un des triumvirs, leur fournit un prétexte pour en surseoir l'exécution.

Le peuple n'attendait du secours que de Caïus-Gracchus : il était son seul espoir; mais il fut quelque temps à le remplir. Caïus s'était signalé à la guerre de Numance, sous les ordres du jeune Scipion son général et son beau-frère; la mort de Tibérius l'ayant obligé de disparaître quelque temps, il employa tout le temps de sa retraite à l'étude de l'éloquence.

Caïus retiré des affaires, enseveli dans son cabinet, fut bientôt oublié du sénat; il ne tarda pas cependant à lui faire connaître qu'il ne s'était éloigné du monde

que pour se rendre plus digne d'entrer dans la carrière des honneurs. Après quelques années de retraite, il reparut pour défendre un des amis de son frère que le parti opposé voulait perdre. Il défendit son client avec tant d'éloquence, qu'il fut renvoyé absous par les suffrages de toute l'assemblée. Caïus voulut encore acquérir la réputation que donne la valeur et les armes : il se fit nommer questeur de l'armée qui était en Sardaigne, sous les ordres du consul Oresta. Personne ne montra plus de valeur que Caïus, ni plus d'attachement pour la discipline militaire. On admirait surtout sa tempérance et l'austérité de ses mœurs. L'officier et le soldat se louaient également de sa douceur, de sa probité et de son désintéressement. Sa réputation passa bientôt les mers, et Micipsa, roi de Numidie, fils et successeur de Massinissa, ayant envoyé gratuitement du blé pour l'armée de Sardaigne, les ambassadeurs de ce prince déclarèrent au sénat, que le roi leur maître n'avait fait cette libéralité, qu'en considération de Caïus-Gracchus, dont il révérait la vertu. Cette déclaration réveilla la jalousie et la haine des grands; ils chassèrent du sénat ces ambassadeurs, pré-

tendant qu'ils manquaient à la compagnie en annonçant une si grande préférence pour Caïus.

Celui-ci apprit avec un vif ressentiment cette action du sénat, qui prouvait la haine qu'on lui portait. Il partit brusquement et arriva à Rome lorsqu'on le croyait encore en Sardaigne. Ses ennemis voulurent lui faire un crime d'avoir ainsi quitté son général. On le cita devant les censeurs, il comparut et dissipa facilement cette accusation. Caïus pensa ne pouvoir mieux se venger qu'en demandant la place de tribun du peuple. Il se fit une espèce de conjuration pour empêcher sa nomination; mais elle fut sans effet; il parvint au tribunat par les suffrages unanimes du peuple. Revêtu de cette dignité, il marcha sur le même plan que son frère, et forma des desseins encore plus hardis : après avoir jeté dans l'esprit du peuple des semences de haine contre les grands; il proposa de nouveaux édits. L'un déclarait infâme tout magistrat qui aurait été déposé par le jugement du peuple. Par la seconde, il était ordonné que tout magistrat qui aurait exilé un citoyen romain, sans observer les formalités prescrites par les lois, serait tenu de rendre compte de sa

conduite devant l'assemblée du peuple.

Cet édit n'avait été proposé que pour faire périr Popilius qui, pendant sa préture, avait banni les amis et les partisans de Tibérius. Popilius n'attendit pas qu'on le fît citer, il s'exila lui-même de sa patrie.

Par cet essai de son crédit, Caïus se vit en état de tout entreprendre ; il proposa et fit adopter différentes lois, entre autres il fit rendre un édit qui accordait le droit de bourgeoisie et le titre de citoyens romains aux habitans du Latium ; il étendit ensuite ce droit jusques aux Alpes. Ces nouveaux citoyens lui étaient tous dévoués, et suivaient aveuglément ses conseils. Pour se rendre de plus en plus agréable à la multitude, il fixa la vente du blé à un prix très-modique, et il fit aussi rendre un décret qui accordait l'administration de la justice litigieuse à trois cents chevaliers qui servaient d'assesseurs au sénat.

Ces divers changemens rendirent Caïus odieux aux sénat. Ce corps attendait avec impatience la fin de son tribunat. Les commices arrivèrent, Caïus ne fit aucune démarche pour être continué ; mais le peuple se flattant d'obtenir de nouveaux priviléges par son habileté, le nomma tribun une seconde fois.

Le sénat ne vit qu'avec un violent chagrin la continuation de ce magistrat, qui lui enlevait insensiblement son autorité. On tint différens conseils; quelques sénateurs étaient d'avis de se défaire de ce novateur; mais la crainte d'exciter une sédition fit prendre une autre route. On résolut de tenter de diminuer, d'affaiblir l'attachement que le peuple avait pour lui. Pour cet effet on s'adressa à Livius-Drusus son collègue. On convint avec lui que, lorsque Caïus proposerait une nouvelle loi, loin de s'y opposer, il en proposerait aussitôt une encore plus favorable au peuple, et qu'il déclarerait que la loi, ou l'édit, lui a été inspiré par le sénat.

Ce tour adroit eut tout le succès qu'on en avait espéré; Drusus ne manquait pas d'enchérir sur toutes les propositions de son collègue. Caïus ayant fait adjuger quelques terres incultes à de pauvres plébéïens, et ayant chargé ces terres de quelques cens et redevances, Drusus donna à de pauvres habitans la même quantité de terres, mais quittes et franches de toutes impositions. Il en fit de même à toutes les autres propositions de Caïus, toujours en disant qu'il n'était que l'interprête du sénat. Cette

conduite adoucit les esprits ; le sénat ne fut plus tant haï, et Drusus partagea le crédit de Caïus.

Celui-ci s'en aperçut avec dépit ; il traitait ce rival d'esclave du sénat, et n'en parlait qu'avec mépris. Sa jalousie déplut aux plus honnêtes gens du peuple, et sa conduite à l'égard de Scipion-l'Emilien, son beau-frère, fit douter si sa vertu était aussi pure qu'on l'avait cru jusqu'alors.

Caïus ayant entrepris de faire revivre la loi du partage des terres, associa à son dessein Fulvius-Flaccus, personnage consulaire, mais sans probité et sans mœurs, et Papirius-Carbon, tribun du peuple, homme hardi et séditieux. Tous trois se firent nommer commissaires, et sommèrent tous les propriétaires d'apporter à leur tribunal les titres de leur acquisition, avec une déclaration exacte de la quantité de terres qu'ils possédaient. Les grands, qui étaient devenus très-puissans, au lieu d'obéir à cet ordre, armèrent publiquement, et mirent des soldats sur leurs terres pour en défendre la possession. Ceux qui n'eurent pas cette audace, implorèrent le secours de Scipion, le plus grand des Romains de son temps. Ce consulaire représenta

que les commissaires outrepassaient leurs pouvoirs ; il dit qu'avant de vouloir procéder au partage des terres, il fallait reconnaître les bornes de chaque héritage, ce qui demandait d'autres juges que les triumvirs.

La proposition de Scipion fut agréée, et on chargea Tudinatus, qui était alors consul, de régler les limites des terres. Ce magistrat, tout dévoué au sénat, feignit de s'occuper de cet examen ; mais peu après il quitta Rome sous prétexte que sa présence était nécessaire en Illyrie, où les Romains faisaient alors la guerre. Son absence suspendit le procès, et par conséquent les fonctions des triumvirs, qui ne pardonnèrent jamais à Scipion d'avoir fait échouer leur dessein. Carbon, ce tribun audacieux, lui tendit un piége en le sommant, dans une assemblée publique, de dire tout haut ce qu'il pensait de la mort de Tibérius.

Scipion déclara que s'il était vrai que Tibérius eût eu le dessein de se rendre le tyran de sa patrie, il croyait sa mort juste. Le peuple n'entendit cette réponse qu'avec des cris d'indignation, et Fulvius-Flaccus fit beaucoup de menaces à Scipion. Le lendemain on trouva

cet illustre Romain mort dans son lit, et l'on vit sur son corps, et particulièrement au cou, des marques de la violence qui lui avait été faite.

Fulvius fut soupçonné de cet assassinat, et Caïus ne fit aucune recherche pour connaître les auteurs de ce crime, ce qui fit penser qu'il était complice de la mort de son beau-frère.

Sa conduite, en cette occasion, excita les plaintes de la noblesse et des honnêtes plébéïens. Pour éloigner ce souvenir, Caïus engagea son collègue Rubrius à proposer le rétablissement de Carthage : il appuya la demande ; et l'ayant fait passer, il se fit donner, ainsi qu'à Fulvius-Flaccus, la commission de ce rétablissement.

Ils conduisirent en Afrique six mille familles qu'ils mirent en possession du territoire de Carthage ; mais pendant qu'on relevait les murs et qu'on bâtissait la nouvelle ville, Drusus profita de l'absence de Caïus pour rendre Fulvius-Flaccus plus odieux. Il fit revivre tous les indices qui pouvaient l'accuser du meurtre de Scipion ; on parlait de lui faire son procès : le crédit de Caïus son protecteur, s'affaiblissait par son éloignement ; le peuple oubliait toutes les

obligations qu'il lui avait, et donnait toute sa confiance à Drusus. Le bruit en parvint à Caïus : jugeant de la diminution de son crédit par le danger de son ami, il accourut à Rome pour ranimer sa faction. Il proposa de nouvelles lois qui tendaient à l'avilissement du sénat ; et pour les faire recevoir, il fit venir à Rome un grand nombre de ces peuples d'Italie à qui il avait procuré le droit de suffrage.

Le sénat fit ordonner par le consul Fannius à tous ceux qui n'étaient pas habitans de Rome d'en sortir. Caïus fit publier une ordonnance toute contraire. Cependant il vit traîner en prison un de ces étrangers, son ami et son hôte ; il le vit sans s'y opposer, soit qu'il craignît d'exciter une guerre civile, ou qu'il ne voulût pas laisser apercevoir la faiblesse de son parti.

Il donna, peu après, une preuve de courage en faisant abattre, malgré ses collègues, des échafauds dressés sur la place pour voir un combat de gladiateurs. Mais ses collègues en furent piqués ; et se détachant de ses intérêts, ils se joignirent au sénat pour l'exclure du tribunat. On croit qu'ils supprimèrent une partie des bulletins pour l'em-



pêcher d'être tribun une troisième fois. Aussitôt que Caïus fut réduit à une condition privée, le sénat résolut de faire casser toutes les lois qu'il avait fait passer, et remit ce soin au consul Opimius, l'ennemi déclaré des Gracques. Son premier acte d'autorité fut d'effacer le décret qui ordonnait le rétablissement de Carthage; puis il convoqua une assemblée générale pour anéantir les autres lois. Opimius, pour soutenir son parti, fit entrer dans la ville un corps de troupes, s'en fit une garde, et ne marcha plus qu'environné de soldats. Les grands le suivaient aussi; ils marchaient à sa suite avec une foule de domestiques et de cliens.

Ce consul, avec une telle escorte, insultait publiquement Caïus partout où il le rencontrait. Celui-ci dissimula et souffrit ces outrages sans se plaindre; mais Flaccus, moins patient, appela près de lui les plus zélés plébéïens et un grand nombre de Latins qu'il fit déguiser en moissonneurs. Rome entière était divisée en deux partis: celui de Caïus était le plus nombreux; mais on voyait dans l'autre le magistrat souverain et une autorité légitime.

Le jour indiqué pour l'assemblée gé-

nérale, pendant que le consul prenait les aruspices, avant de se rendre sur la place, un de ses licteurs ayant imprudemment insulté Caïus et ses amis, fut tué par ceux-ci. Le peuple désapprouva cette voie de fait, et Caïus qui en prévit les suites, en fut encore plus fâché.

Le sénat rendit sur-le-champ une ordonnance qui enjoignait aux consuls de pourvoir à ce qu'il n'arrivât pas de dommage à l'Etat.

Autorisé par cette ordonnance à armer pour réprimer les mutins, Opimius fit prendre les armes à tous les sénateurs et chevaliers. Flaccus, de son côté, souleva la multitude; il vint à bout de l'engager à s'armer, et s'empara du mont Aventin.

Caïus se disposait à le suivre; mais sur les prières de sa femme et les alarmes de Cornélie, qui redoutait pour lui le sort de Tibérius, il convint avec Flaccus d'envoyer un député au consul pour lui demander la paix et le conjurer d'épargner le sang de ses concitoyens.

Opimius répondit au fils de Flaccus qu'on avait chargé de cette mission, qu'il n'y avait point de réconciliation; qu'il fallait que les coupables se soumissent au jugement du sénat et à la rigueur

de la loi. Il renvoya ce jeune homme avec dureté, lui défendit de se présenter devant lui, et mit ensuite à prix la tête de Caïus, qu'il promit de payer au poids de l'or.

Pour affaiblir son parti il proscrivit ses partisans, en promettant de pardonner à ceux qui l'abandonneraient sur-le-champ. Cette proscription réduisit à très-peu de monde la suite de Caïus et de Flaccus. Pour prévenir l'effusion du sang, on dit que Caïus voulait généreusement s'immoler et aller lui-même rendre compte de sa conduite au sénat; mais ses partisans l'en empêchèrent, et ils envoyèrent une seconde fois le fils de Flaccus demander la paix.

Opimius le fit arrêter sans vouloir l'entendre et marcha contre le peuple. Plus de trois mille plébéïens périrent dans cette occasion. Flaccus fut tué, ainsi que son fils aîné, et Caïus prit la fuite, accompagné seulement de deux amis et d'un esclave appelé Philocratès. Poursuivi et près d'être atteint, Caïus se fit tuer par ce fidèle serviteur, qui se tua ensuite sur le corps de son maître. D'autres disent que Caïus fut tué par les soldats d'Opimius, et qu'il tomba dans les bras de Philocratès, qui s'effor-

çait de lui faire un rempart de son corps. On coupa la tête à Caïus et on la mit au bout d'une pique. Un certain Septimuléius s'en empara, et en tirant la cervelle, il y substitua du plomb fondu. Par cette ruse il se fit payer de cette tête qu'il présenta à Opimius, dix-sept livres et demie d'or.

Ce consul, dont la haine implacable n'était point encore assouvie, fit arrêter et mourir en prison tous les partisans des Gracques. Leurs biens furent confisqués, et on défendit aux veuves d'en porter le deuil. Licinia, femme de Caïus, fut même privée de son douaire. Opimius étendit sa vengeance jusque sur le jeune fils de Flaccus, qui n'avait porté que des paroles de paix; il le fit mourir en prison.

Ce cruel magistrat n'eut point de honte de faire construire ensuite un temple à la Concorde, comme si, par ses soins pacifiques, il eût réuni ses concitoyens. Le peuple ne regardait ce monument qu'avec horreur et détestait son cruel auteur; mais sans s'embarrasser de la haine publique, Opimius poursuivit ses desseins, et s'attachait à éteindre jusqu'au souvenir des lois des Gracques. Dans cette vue il gagna un tribun du

peuple qui, représentant les difficultés du partage des terres conquises, proposa qu'elles restassent entre les mains de ceux qui s'en étaient emparés, sous la condition d'une redevance qui serait distribuée aux pauvres.

Séduit par cet appât, le peuple consentit; le cens fut établi, mais ne fut pas long-temps en vigueur. Les riches et les grands supprimèrent insensiblement les redevances. Ne craignant plus de recherche, ils étendirent sans scrupule les bornes de leur domaine, et le petit peuple finit par tomber dans une extrême misère.

C'est ainsi, ma chère Aline, qu'on vit graduellement ce peuple libre et fier tomber dans l'asservissement et perdre la plupart de ses droits : on ne vit plus dans Rome que la faction des pauvres et des riches, celle des conditions fut oubliée, parce que les plébéïens riches prirent insensiblement les intérêts du sénat. Depuis la mort des Gracques, il ne se présenta plus de tribuns qui osassent prendre la défense du peuple; l'avarice et le désir de s'élever par la faveur des grands succédèrent au zèle du bien public.

LETTRE XLVI.

Causes qui occasionèrent la guerre de Numidie. — Caractère de Jugurtha; ruses et perfidies de ce prince. — Commencement de Marius et de Sylla; excès du premier; guerre sociale, et divisions de Marius et de Sylla. — Aperçu sur l'histoire du roi de Pont. — Guerre civile à Rome, et proscriptions de Marius et de Cinna.

Je vous ai dit, ma chère Aline, que l'amour des richesses corrompit bientôt les Romains; l'affaire de Jugurtha fut une preuve bien sensible de cette corruption presque générale.

Massinissa, ce roi de Numidie que rendit célèbre l'amitié des deux Scipions, et son constant attachement aux intérêts des Romains, avait laissé, comme vous l'avez vu dans ma dernière, ses états à Micipsa son fils aîné, qui partagea son autorité avec deux de ses frères, et se réserva seulement les honneurs de la représentation souveraine. J'ai tort de faire entendre que ce fut lui qui fit ce partage avec ses frères; car il fut

établi par Scipion-l'Emilien, à qui Massinissa avait recommandé ses enfans, et qui, en vertu des droits que ce monarque lui avait donnés, distribua le pouvoir entre ces princes, qui eurent tous trois le titre de souverain, mais avec des attributions différentes. Micipsa eut la représentation et la possession exclusive de la capitale; Gulussa eut la guerre en partage, et Manastrabal la justice. Le guerrier et l'administrateur de la justice moururent jeunes; le dernier laissa un fils nommé Jugurtha, qu'on prétend que Massinissa avait refusé de reconnaître pour son petit-fils, parce qu'il n'était point né d'un mariage légitime.

Mais Micipsa l'ayant pris en amitié, le fit élever dans son palais avec Adherbal et Hiempsal ses deux fils.

Il est probable que Micipsa, qui passe pour avoir été un prince doux, modéré et juste, découvrit dans son neveu des qualités qui l'inquiétèrent, puisqu'on croit qu'il chercha à s'en défaire en lui donnant des commissions périlleuses. Il le fit exposer à la guerre à des dangers dont il se tira avec tant de bravoure et d'habileté, qu'il se concilia, par ses succès, l'estime générale des troupes. Ju-

gurtha était d'ailleurs favorisé de la nature, d'une figure agréable, grand, bien fait, orné de tous les talens de l'esprit; paraissant ennemi des jeux et des plaisirs; adroit à tous les exercices; supérieur à tous ses camarades, et cependant sachant s'en faire. Tel est le portrait qu'on fait de ce Jugurtha qui, malgré tant d'éloges, fut un monstre d'ingratitude et de perfidie.

Micipsa revenu des préventions qu'il avait eu contre son neveu, et que Scipion-l'Emilien contribua beaucoup à lui faire perdre par le compte favorable qu'il rendit de la conduite de ce jeune prince, qu'il avait dans son armée lorsqu'il faisait le siége de Numance; la réputation éclatante que se fit Jugurtha dans cette occasion, disposa son oncle à le voir plus favorablement; et quoiqu'on s'aperçût dès-lors qu'il était dévoré d'ambition, Micipsa croyant le gagner par ses bienfaits et sa confiance, l'adopta et le déclara son héritier conjointement avec ses deux fils, Hiempsal et Adherbal, qu'il lui recommanda en mourant. Jugurtha promit de servir de père à ses cousins, qui étaient beaucoup plus jeunes que lui.

Mais à peine Micipsa fut-il mort, que

Jugurtha voulant régner seul, fit assassiner Hiempsal; Adherbal aurait eu le même sort s'il ne s'était sauvé. A la tête de quelques troupes Adherbal entreprit d'abord de soutenir ses droits et de venger la mort de son frère; mais ayant été défait et son armée mise en déroute, s'étant rangée en grande partie sous les enseignes de Jugurtha, Adherbal, fugitif et vaincu, vint à Rome implorer la protection du sénat.

Il demanda vengeance du meurtre de son frère et de l'usurpation de son cousin. La présence de ce jeune prince, si injustement dépouillé de ses états, excita d'abord une indignation générale: on ne parlait à Rome que du projet d'envoyer une armée en Afrique pour punir Jugurtha. Mais ce prince en égorgeant son cousin, s'était emparé des trésors de la couronne; il s'en servit pour se justifier. Des ambassadeurs qu'il dépêcha à Rome gagnèrent, par de riches présens, les grands et les principaux sénateurs; au lieu d'une armée, le sénat envoya dix commissaires prendre sur les lieux connaissance de l'affaire.

Le chef de cette commission fut Opimius, qui se vendit à Jugurtha, ainsi que ses collègues, qui reçurent des

sommes immenses; ils déclarèrent Jugurtha innocent, et firent même retombar l'accusation sur l'infortuné Adherbal, qui fut censé complice d'un complot tramé par son frère contre la vie de Jugurtha. Celui-ci prétendant n'avoir fait que se défendre contre les attentats de ses deux cousins conjurés contre lui, fut conservé dans la possession des états de Micipsa, dont les commissaires firent le partage entre Adherbal et Jugurtha.

Mais après le départ des commissaires, l'ambitieux Jugurtha ne se contentant point de sa portion, envahit de nouveau les états d'Adherbal, l'investit dans sa capitale et y mit le siége. Le malheureux Adherbal recourut encore aux Romains, qui envoyèrent des députés qui se laissèrent séduire comme les premiers par l'or de Jugurtha. Feignant de croire qu'Adherbal était l'agresseur, ils s'en retournèrent à Rome sans rien faire pour lui.

Jugurtha poussa le siége avec une nouvelle ardeur; et Adherbal réduit à la dernière extrémité, implore encore le sénat, qu'il conjura de lui sauver au moins la vie. Une troisième députation partit, et on mit cette fois à la tête des commissaires Emilius-Scaurus, prince

du sénat, qui jusque-là avait refusé l'or des agens de Jugurtha, et passait pour incorruptible. Mais sa probité ne tint pas contre les offres séduisantes du prince; comme les autres il se laissa gagner, et revint à Rome avec ses collègues sans avoir encore rien décidé en faveur d'Adherbal.

Peu après leur départ, ce prince infortuné fut obligé de se rendre par famine; il capitula et se remit entre les mains de Jugurtha sous condition d'avoir la vie sauve. Jugurtha jura, et le fit égorger. Il savait, par expérience, que des monceaux d'or étaient une digue assurée contre les clameurs du peuple et contre les décrets du sénat.

Cependant ce nouvel assassinat et la prévarication honteuse des commissaires, excitèrent à Rome une indignation si générale, que le sénat craignant que l'impunité finît par soulever le peuple, ordonna au consul Restia - Calpurnius de passer en Afrique à la tête d'une armée. Calpurnius avait de la valeur et beaucoup d'expérience; mais il était avare, et saisit avec empressement cette occasion de s'enrichir. Pour se mettre à l'abri des reproches, il eut l'adresse d'engager dans cette expédition Scaurus

et quelques autres sénateurs de poids.

Jugurtha apprenant qu'on armait contre lui, envoya son fils à Rome comme un gage de sa fidélité, et le fit accompagner de deux ambassadeurs chargés de trésors. Mais cette fois ses crimes étaient trop publics pour que le sénat pût les dissimuler; et d'un commun accord on ordonna à son fils et à ses ambassadeurs de sortir de l'Italie. Ils furent obligés de s'en retourner sans avoir pu entrer dans Rome.

Peu après, le consul arriva en Afrique et attaqua vivement les états de Jugurtha. Il prit plusieurs villes et fit des prisonniers : pour soutenir sa réputation, il poussa d'abord la guerre avec vigueur; mais lorsque le roi de Numidie commençant à s'alarmer, eut recours à ses armes ordinaires, on entra en composition. Il donna des sommes considérables au général romain et à Scaurus; et pour éblouir le public, on fit un traité solennel. Le roi de Numidie se soumit, en apparence aux ordres du sénat, livra ses places, ses éléphans, etc.; et aussitôt après le départ du général romain, il rentra dans ses villes et dans la possession de tout ce qu'il avait livré. On apprit à Rome, avec autant de honte

que de douleur, cette nouvelle prostitution. Memmius, un des tribuns du peuple, en prit occasion de se déchaîner contre le sénat. Il accusa Opimius qui, le premier, s'était laissé gagner. On lui fit son procès, et il fut banni de Rome par un décret solennel. Par le même décret il fut ordonné à Jugurtha de venir rendre compte de sa conduite. Cassius, qui était alors prêteur, fut le chercher; et ce prince ne fut pas plutôt arrivé, qu'il gagna un des tribuns du peuple qui s'opposa aux poursuites de Memmius. Cette opposition fut regardée comme l'effet d'une nouvelle corruption, et on parlait d'arrêter le roi de Numidie et de donner sa couronne à Massiva, fils d'Hiempsal, qui s'était réfugié à Rome depuis la mort d'Adherbal.

Jugurtha trouve des assassins qui le défont de ce concurrent: convaincu d'un crime aussi noir, par la déposition même d'un des assassins, le perfide Africain ne put, malgré ses largesses, se faire déclarer innocent; mais ses trésors lui servirent encore à éviter le supplice qu'il méritait: il reçut seulement l'ordre de quitter sur-le-champ l'Italie. Il dit en sortant de Rome: « O ville vénale! « il ne te manque qu'un acheteur ».

Dès ce moment on vit les Romains et le corrupteur Jugurtha se mépriser et se haïr mutuellement; ils se connaissaient trop pour pouvoir conserver même l'apparence de l'estime.

Comme il était venu à Rome sur la foi publique, on le laissa retourner dans ses états; mais il y fut bientôt suivi par le consul Albinus, qui eut ordre de lui faire la guerre sans relâche s'il ne se remettait, lui et son royaume, à la discrétion du peuple romain.

Jugurtha sut traîner la guerre en longueur : tout le consulat d'Albinus se passa sans coup décisif; et le temps des commices étant venu, Albinus partit pour Rome et laissa le commandement à son frère Aulus-Posthumius, qui avait peu de capacité et beaucoup de présomption.

Jugurtha parvint à l'engager dans des défilés : une partie de l'armée romaine fut taillée en pièces; l'autre passa sous le joug avec le général et les principaux officiers, qui s'engagèrent à ne jamais troubler Jugurtha dans la possession de son royaume. Le sénat cassa ce traité honteux : on rappela le lâche et imprudent Aulus; et Métellus, désigné consul, fut chargé de la guerre de Nu-

midie. C'était un grand capitaine, d'une vertu et d'une probité sans tache; il effaça la honte de sa patrie et força Jugurtha à se soumettre; mais sa soumission ne fut pas de longue durée : après avoir perdu deux batailles contre Métellus, s'être vu enlever ses principales places, avoir remis, d'après les conditions du traité, quatre cent mille marcs d'argent, livré ses éléphans, ses armes, ses chevaux, et remis les transfuges entre les mains du général romain, lorsqu'il fut ordonné au roi de Numidie de se rendre lui-même au camp pour recevoir les ordres de Métellus, il rompit la négociation et reprit les armes de nouveau. Il parvint à rentrer, par trahison, dans Varca, place forte dont les Romains s'étaient emparés. La garnison fut taillée en pièces; et le gouverneur, nommé Turpilius, échappa seul et vint au camp des Romains rendre compte de sa disgrâce.

Quoique Métellus fut persuadé de son innocence, il ne put se dispenser de le faire arrêter et on le mit au conseil de guerre. C. Marius, qu'on avait donné pour lieutenant à Métellus, pour chagriner son général, qui aimait et estimait Turpilius, l'accusa d'avoir vendu

la place et le fit condamner à mort. Ce ne fut qu'après que Métellus eut repris Varca, qu'on reconnut l'innocence de Turpilius et la trahison des habitans. Tout le monde plaignait Métellus qui se désolait d'avoir laissé périr son ami; il n'y eut que Marius qui se réjouit de la douleur de son général.

Ce Marius que vous voyez faire preuve d'un si mauvais naturel, était un homme de rien, qui avait été élevé dans les travaux rustiques et dont les mœurs étaient aussi féroces que celles des bêtes fauves. Les traits de son visage étaient affreux; il était sans éducation, mais cependant dévoré d'ambition. Il s'était distingué à la guerre par des actions d'une rare valeur, et Métellus, estimant son courage, s'était plu à le pousser aux premières charges; après qu'il eut passé par tous les degrés de la milice, Métellus l'avait fait nommer tribun du peuple. Il fit connaître dans cette place toute son ambition et sa haine contre la noblesse, qui le porta à oublier tout ce qu'il devait à son protecteur. Dans une circonstance où Marius, qui déclamait en toute occasion contre le sénat, se trouvait en opposition avec le consul Cotta, qui entravait ses entreprises, Ma-

rius s'emporta au point de menacer le consul de le faire arrêter ; Métellus l'ayant blâmé de cette conduite, l'audacieux tribun osa commander aussitôt de l'arrêter lui-même. Il eût en effet été conduit en prison avec Cotta, si celui-ci n'eût levé l'opposition qui irritait Marius. Cette preuve de fermeté lui acquit la confiance de la multitude ; ce fut par elle qu'il fut depuis nommé lieutenant de Métellus dans la guerre de Numidie. Ce général préférant l'intérêt de la patrie à un ressentiment particulier, parut oublier l'ingratitude de Marius, et s'en servit avec la confiauce que méritait sa valeur et sa capacité. Nous venons de voir que cet ingrat n'en fut guère reconnaissant ; il fit plus encore, aspirant à la diguité de consul, lorsqu'il vit approcher le temps des commices, il fit publier à Rome que Métellus prolongeait la guerre pour faire durer son empire et sa domination, qu'on ne verrait point la fin de cette guerre si l'on ne changeait de général. Il osa même dire que si on voulait le charger du commandement, il s'engageait à la terminer dans une seule campagne, et à conduire à Rome Jugurtha chargé de fers. Les tribuns du peuple et les autres émissaires de Marius intri-

guèrent si bien qu'il fut élu, et qu'on enleva à Métellus la gloire de terminer ce qu'il avait si heureusement commencé.

Ce fut donc Marius qui mit fin à la guerre de Numidie; mais malgré ses belles promesses, quelque habile et quelque courageux qu'il fut, il ne put se rendre maître de Jugurtha que par trahison.

Ce prince s'était allié avec Bocchus, roi de Mauritanie, dont il avait épousé la fille. Dans sa détresse il se réfugia chez son beau-père, et pendant que celui-ci lui donnait asile, Jugurtha, qui avait trouvé moyen de se procurer de nouveaux trésors, en confiscant les biens de quelques-uns de ses sujets, sous le prétexte qu'ils étaient entrés dans des conjurations qui se formèrent contre lui; Jugurtha se servit de leurs biens pour corrompre le conseil et la cour du roi de Mauritanie. Par cette nouvelle perfidie, il fut prêt à entraîner ce prince dans une guerre contre les Romains qui aurait causé sa ruine. Bocchus sentit le piège et s'en démêla à temps: pour ne plus retomber dans les embûches de son gendre, qui s'était rendu plus maître que lui-même, il le livra à Sylla. Le perfide Jugurtha orna le char du triom-

phateur, et vint donner le spectacle de son ignominie à cette même Rome qu'il avait rendu tant de fois complice de ses bassesses.

Après avoir été traîné à la suite du char de Marius, Jugurtha fut jeté dans le fond d'une basse-fosse, où il mourut de faim.

Sylla, questeur de Marius, qui reçut Jugurtha des mains de Bocchus, pour le remettre au général, était un jeune patricien qui possédait toutes les qualités qui manquaient à Marius. Aussi vaillant et plus éloquent, il lui disputa l'estime des officiers et des soldats, et contribua beaucoup à la victoire qu'il remporta sur le roi de Numidie.

Nous verrons bientôt ces deux hommes, célèbres antagonistes, se partager ou plutôt se disputer le pouvoir et désoler Rome par leurs sanglans débats.

Les Cimbres et les Teutons, peuples sortis du nord de l'Europe, des environs de la mer Baltique, vinrent menacer l'Italie peu après la guerre de Numidie. Ces barbares s'étaient d'abord jetés sur les Gaules, où quelques peuples gaulois se joignirent à eux, et tous ensemble vinrent ravager les côtes de l'Italie. Ils battirent cinq consuls et firent un carnage

affreux ; Rome dans une seule journée perdit quatre-vingt mille hommes.

On ne vit que Marius qui put s'opposer à cette horde dévastatrice et venger la défaite des Romains. Il fut nommé consul une seconde fois, et chargé de cette guerre, il le fut aussi du gouvernement de la Gaule narbonnaise.

Cette guerre se prolongea et Marius fut successivement continué dans un troisième et quatrième consulat. Il feignit d'accepter le dernier à regret ; mais l'on ne fut pas dupe de sa fausse modestie, et le défaut de capitaine plus habile porta le sénat à consentir à sa quatrième élection. Il eut cette fois pour collègue Catulus-Luctatius, avec qui il partagea les légions. Les Teutons, quoique séparés des Cimbres, étaient redoutables par leur multitude et leur bravoure. Marius attendit, pour hasarder une bataille décisive, qu'il put compter sur la victoire ; méprisant leurs insultes, il commença par accoutumer ses troupes à leurs hurlemens et à leur aspect féroce et terrible. Il les rencontra enfin en Provence, et les tailla en pièces près de la ville d'Aix. On prétend que le combat dura deux jours entiers et que cent-cinquante mille Teutons y périrent. Les Cimbres

plus heureux avaient franchi les Alpes et repoussé Catulus qui, n'ayant qu'une armée de vingt mille hommes, prit le parti de camper dans des défilés où il ne put être forcé de combattre. Marius vint à son secours, et joignant ses forces aux siennes, les deux généraux livrèrent bataille aux Cimbres dans les plaines de Verceil. Ils furent complétement défaits. Quelques historiens prétendent qu'il y en eut cent mille de tués, et soixante mille faits prisonniers. Cette victoire fut remportée l'année d'après celle sur les Teutons à l'entrée du cinquième consulat de Marius.

Les deux consuls reçurent les honneurs du triomphe, et Marius, insatiable d'honneurs, brigua un sixième consulat, qu'il obtint à l'exclusion de Métellus, que ses vertus et les vœux des gens de bien appelaient au gouvernement de la république. Marius, qui ne voulait point d'un tel compétiteur, se fit donner pour collègue Valérius-Flaccus; on prétend qu'il acheta les suffrages à prix d'argent.

Cet homme qui s'était rendu utile à sa patrie pendant la guerre, en devint le tyran durant la paix. Les vertus de Métellus, et peut-être le souvenir des obligations qu'il lui avait, le lui ren-

dirent odieux ; il employa les plus indignes artifices pour le faire bannir de Rome. Il s'allia pour cela avec deux sénateurs, ennemis déclarés de Métellus et les plus méchans hommes de la république. L'un s'appelait Glaucia et l'autre Saturnius.

Ces trois mauvais citoyens unirent leurs cabales; et pour se rendre maîtres du gouvernement, ils employèrent également l'assassinat et l'exil. Nonius ayant été préféré à Saturnius pour la place de tribun du peuple, que celui-ci briguait pour pouvoir nuire à Métellus, le vindicatif Saturnius se vengea du succès de son rival en le faisant poignarder à l'issue de l'assemblée; et en ayant convoqué une autre pour le lendemain, il se fit nommer tribun avant même que tout le peuple fut assemblé.

Dès-lors ces trois hommes furent absolument maîtres; Marius, consul; Glaucia, préteur, et Saturnius, tribun pour la seconde fois, régirent en souverains et écartèrent tout ce qui essayait de les contrarier. Métellus fut exilé sur le prétexte de son opposition à une loi proposée par Saturnius. Le sénat voulait empêcher son bannissement; mais ce sage sénateur préféra s'éloigner à occasioner

une guerre civile. Il se retira dans l'île de Rhodes, où sa vertu fut bientôt connue et révérée.

Après l'exil de Métellus, la république fut en proie à Saturnius, qui exerçait dans Rome une tyrannie déclarée; Marius le souffrait par reconnaissance de ses services. La violence décidait de tout; Saturnius ne marchait qu'environné d'assassins; il se fit continuer dans le tribunat et donner pour l'un de ses collègues un esclave fugitif. Il en vint à un tel point de violence, que voulant élever Glaucia au consulat, il fit tuer, à coups de bâtons, Memmius, illustre patricien, qui était compétiteur de Glaucia.

Cet assassinat fit prendre les armes aux plus honnêtes gens; le peuple même se joignit au sénat: Saturnius, Glaucia et leurs partisans s'emparèrent du Capitole. Le sénat, par un décret public, les déclara ennemis de la patrie et ordonna à Marius de les poursuivre. Il arma avec tant de lenteur, que le peuple ennuyé de ses longueurs, coupa les tuyaux qui portaient de l'eau au Capitole et réduisit ainsi les séditieux à mourir de soif. Dans cette extrémité ils se remirent entre les mains de Marius qui les enferma dans

le palais, et leur donna une garde pour les défendre contre les entreprises de leurs ennemis.

Cette précaution n'empêcha pas le peuple en fureur de forcer les portes et d'assommer ces scélérats à coups de pierres. Leur mort fut le signal du rappel de Métellus; le sénat entier le demanda; un tribun du peuple osa s'y opposer et le retarda quelques mois; mais à l'élection suivante le vertueux Métellus fut rappelé. Son retour fut un véritable triomphe; toute la ville fut au-devant de lui et il rentra dans Rome aux applaudissemens de tout le peuple. La multitude s'était dès avant vivement prononcée en mettant en pièces Furius, qui s'était opposé au retour de ce bon citoyen.

Marius fut le seul qui fut mécontent de le revoir à Rome; n'ayant pu l'empêcher d'y rentrer, il s'embarqua sous prétexte d'aller en Asie faire des sacrifices et remplir un vœu qu'il disait avoir fait à la mère des dieux. Outre la présence de Métellus que Marius fuyait, il sentait le besoin d'une nouvelle guerre pour ranimer son crédit, et l'on prétend qu'il voulait l'allumer en Asie. Il désirait sur-tout la déclarer à Mithridate,

roi de Pont; et pour y donner lieu, il parla à ce prince avec fierté, afin de le pousser à insulter les Romains ou à leur déclarer la guerre. Mais ce monarque, dont toutes les forces n'étaient pas encore sur pied, eut la prudence de dissimuler et combla Marius de présens.

Après avoir parcouru l'Asie, ce fier Romain revint dans sa patrie et fut peu considéré à Rome. Ses victoires commençaient à être oubliées, et il s'étai élevé d'autres capitaines qui jouissaien alors de la faveur du public.

Sylla tenait le premier rang parm ces héros chéris du peuple. Vous ave vu que ce patricien s'était distingué dan la guerre de Numidie; mais Marius qu ne lui pardonnait point de s'être attri bué une partie du succès de cette expé tion, l'obligea, par ses mauvais traite mens, à chercher du service sous u autre général. Dans la guerre des Cim bres et des Teutons, Sylla prit de l'em ploi dans l'armée de Catulus et acqui une réputation éclatante. Marius en fu jaloux, et sa haine contre Sylla se mon tra à découvert au sujet de quelque figures d'or que Bocchus consacra dan le Capitole. Ce roi de Mauritanie, qu n'avait conservé son royaume qu'en sa

crifiant Jugurtha, voulut éterniser le souvenir d'une action qui lui avait mérité la protection des Romains. Il fit faire des statues ou images d'or qui représentaient le moment où il avait remis Jugurtha à Sylla. Marius voulut faire enlever ces monumens; Sylla s'y opposa avec une fermeté invincible; chacun prit parti selon ses intérêts ou ses engagemens; Rome entière se partagea, et un si petit sujet fit renaître l'antipathie entre la noblesse et le peuple. On cabala de part et d'autre: les factions se formèrent, et l'on était prêt d'en venir aux mains, lorsque la mort de Livius-Drusus donna lieu à la guerre sociale qui suspendit les divisions domestiques.

Ce tribun avait voulu renouveler la loi agraire, et faire obtenir aux Latins le droit de citoyens romains. Il avait en outre proposé d'admettre dans le sénat trois cents chevaliers. Ces propositions lui attirèrent la haine des grands et du sénat; et un jour qu'il était dans la place assis sur son tribunal, il fut blessé d'un coup de couteau dont il mourut. Le meurtrier se perdit dans la foule qui environnait le tribun; on ne put l'arrêter ni même le reconnaître; mais Quintus-Varius, collègue de Livius-Drusus,

se rendit suspect d'avoir contribué à sa mort, par la proposition qu'il fit d'une loi qui déclarait ennemi de l'Etat tous ceux qui proposeraient d'accorder aux étrangers le privilége de citoyens romains, et même aux peuples d'Italie sujets de la république.

Ces peuples irrités s'unirent pour venger la mort de leur protecteur, et résolurent d'obtenir par les armes le droit de bourgeoisie. Chaque nation arma et nomma ses chefs; mais avant de commencer les hostilités, ils envoyèrent à Rome des députés pour demander d'être admis au nombre des citoyens romains.

Le sénat les refusa avec hauteur, et ces peuples rassemblèrent une armée de cent mille hommes. Le sénat arma de son côté et mit sur pied deux armées dont la conduite fut confiée à Sextus-Julius César et à P. Rutilius-Lupus, tous deux consuls cette année. On leur donna pour lieutenans C. Marius, C. Pompéius, Cornélius-Sylla et Licinius-Crassus.

Il y eut des combats sanglans : la fortune passa plus d'une fois dans l'un et l'autre parti; mais le sénat finit par se relâcher et accorda successivement

le droit de bourgeoisie aux différens peuples, à l'exception des Lucaniens et des Samnites.

Ce droit tant envié fut réduit à rien par l'adresse qu'eut le sénat de ranger ces peuples sous huit tribus nouvelles qui, étant les dernières à opiner, n'étaient presque jamais consultées.

Le sénat songeait à porter la guerre en Orient, lorsque la jalousie qui régnait entre les grands fit naître la guerre civile. Marius, âgé de plus de soixante-dix ans, n'avait pas soutenu dans la guerre sociale cette haute réputation qu'il s'était acquise en combattant les Cimbres et les Teutons. Sylla, au contraire, s'était distingué par de si glorieux succès, que le consulat fut la première récompense de ses services. On lui décerna ensuite le gouvernement de l'Asie mineure et la commission de faire la guerre à Mithridate, le prince le plus puissant de l'Orient, et dont l'empire ne s'était étendu que par ses usurpations sur ses voisins.

Je vous ai parlé des premiers rois de Pont; vous avez vu que ce royaume, qui était un démembrement de la Perse, fut dans l'origine peu important, et que ce ne fut que son sixième roi, le pre-

mier des Mithridate, qui commença à lui donner quelque importance. Ses successeurs se soutinrent, mais n'étendirent pas beaucoup leurs conquêtes; Mithridate V, surnommé *Evergète*, fut allié des Romains, et se fit gloire d'être appelé leur ami. Mithridate VI, son fils et son successeur, marcha sur un autre plan, et s'illustra, au contraire, en leur faisant la guerre. Il mérita le surnom de *grand*, et étendit beaucoup ses états; c'est ce dont les Romains lui firent un crime.

Il s'était emparé de la Cappadoce et de la Bythinie, dont les rois étaient alliés des Romains. La Thrace, la Macédoine, Athènes et une partie de la Grèce étaient sous sa puissance. Le sénat lui fit dire qu'il eût à retirer ses armes des provinces alliées de la république. Ce prince féroce et sanguinaire, pour montrer qu'il ne redoutait point le courroux de Rome, fit égorger ceux des Romains qui s'étaient établis dans ses états, et principalement en Grèce, où ils commerçaient beaucoup. On fait porter leur nombre à cent cinquante mille, ce qui paraît fort exagéré; mais enfin ce fut cet attentat que Sylla fut chargé de punir. Marius, toujours ambitieux, résolut

d'enlever à Sylla la gloire de soumettre Mithridate. Il mit dans ses intérêts un tribun du peuple nommé Sulpitius, grand ennemi de Sylla. Ce tribun, pour grossir sa faction, proposa de supprimer les huit dernières tribus, et de distribuer les peuples de l'Italie dans les trente-cinq anciennes tribus.

Cette proposition fut rejetée par les anciens citoyens; les nouveaux s'unirent au tribun : pour la faire recevoir de force on en vint aux mains, et il y eut beaucoup de monde de tué.

La nuit ayant forcé les combattans de se séparer sans qu'il y eût rien de décidé, les consuls, pour rompre la rixe et laisser aux esprits le temps de se calmer, ordonnèrent plusieurs fêtes pendant lesquelles il était défendu de vaquer à aucune affaire. Mais l'audacieux et entreprenant Sulpitius, sans avoir égard à ces fêtes, convoqua une nouvelle assemblée. Il s'y rendit à la tête de six cents hommes armés sous leurs robes; espèces de satellites qu'il appelait l'*anti-sénat*. Il fit sommer les deux consuls de révoquer les vacances qu'ils avaient ordonnées, afin que le peuple pût donner ses suffrages sur la loi proposée.

Son discours hardi excita un grand tumulte entre les anciens et les nouveaux citoyens : les partisans du tribun mirent l'épée à la main et chargèrent la multitude ; le peuple s'enfuit ; et le fils de Pompéïus, qui était gendre de Sylla, fut tué en voulant secourir son père. Pompéïus, plus heureux, se cacha dans la foule, et Sylla fut se réfugier dans la maison même de Marius, qui l'obligea, pour conserver sa vie, de se rendre sur la place et de révoquer l'institution des fêtes. Après quoi Sylla voyant que le parti contraire prévalait, sortit de Rome et fut se mettre à la tête des troupes qu'il avait commandées pendant la guerre sociale, et qui devaient marcher sous ses ordres en Orient.

Les fêtes étant révoquées et les deux consuls en fuite, Sulpitius, maître de Rome, fit recevoir la loi qui avait causé le tumulte ; et ôtant à Sylla le commandement de l'armée qui devait marcher contre Mithridate, il en fit décerner la commission à Marius par l'autorité du peuple.

Marius envoya aussitôt des officiers pour prendre, en son nom, le commandement des légions. Mais tous les soldats étaient dans les intérêts de Sylla ;

et au lieu de recevoir les ordres de Marius, ils assommèrent ses envoyés, et conjurèrent Sylla de les mener contre les ennemis qu'il avait à Rome. Marius, très-irrité de l'assassinat de ses officiers, fit tuer, par représaille, plusieurs amis de Sylla; leurs maisons furent livrées au pillage; ce qui obligea les autres partisans de ce général de venir se réfugier dans son camp.

Ces massacres déterminèrent Sylla à marcher droit à Rome à la tête de ses six légions. Plusieurs officiers quittèrent le service pour n'être pas obligés de tourner leurs armes contre leur patrie; mais Sylla continua sa marche et rencontra Q. Pompéïus, son collègue au consulat, qui se joignit à lui.

Marius et Sulpitius n'ayant point d'armée à lui opposer, envoyèrent deux préteurs, Brutus et Servilius, qui défendirent à Sylla de continuer sa marche. Ils remplirent leur mission avec hauteur; et leur fierté irrita tellement les soldats de Sylla, qu'ils rompirent les faisceaux de ces magistrats, et ils les auraient tués si Sylla ne s'y fût opposé.

De nouveaux députés furent envoyés par Marius au nom du sénat; il espérait ainsi retarder Sylla et gagner le temps

nécessaire pour rassembler une armée. Son rival devina son but; et feignant de se rendre aux propositions du sénat, il parut disposé à camper : mais aussitôt le départ des envoyés, il se remit en route et arriva aux portes de Rome, lorsqu'on le croyait encore dans son camp.

Marius et Sulpitius s'opposèrent à son passage avec un gros de leurs partisans; et le peuple, qui craignait le pillage, lançait des traits et des pierres sur les soldats de Sylla. Mais ce général ayant menacé de faire mettre le feu à la ville, le peuple demeura spectateur du combat. Marius et Sulpitius l'appelèrent vainement à leur secours, et les troupes de Sylla les forcèrent bientôt de fuir et de chercher un asile hors de Rome.

Sylla mit aussitôt des gardes par toute la ville, veilla lui-même pour empêcher le désordre, et le lendemain il fit casser les lois du tribun Sulpitius, et le décret qui décernait à Marius le commandement de l'armée destinée contre Mithridate; puis il fit déclarer Marius et son fils, Sulpitius et douze sénateurs de leur parti, ennemis de la patrie. On mit leur tête à prix, et on publia à Rome et dans toutes les provinces dépendan-

tes de la république, le décret du sénat qui ordonnait de les arrêter et de les mettre à mort. Sylla dépêcha de tous côtés des troupes à leur poursuite. Marius leur échappa; mais ils découvrirent le tribun Sulpitius caché dans les marais du Laurentium. On lui coupa la tête, qui fut apportée à Rome, promenée au bout d'une pique, et ensuite attachée à la tribune aux harangues.

Le peuple vit avec indignation la tête d'un de ses magistrats attachée sur son propre tribunal; le sénat lui-même murmurait de la proscription de douze de ses membres. Ces divers motifs donnèrent de l'éloignement pour Sylla; on le manifesta dans l'élection de quelques magistrats, où la qualité d'être du nombre de ses créatures fut, à l'égard du peuple, un titre d'exclusion. Sylla, loin de s'en fâcher, dit à ses amis que le peu d'égard qu'on avait pour sa recommandation, prouvait que Rome jouissait d'une entière liberté; et il laissa élire, pour l'un des consuls de l'année suivante, C. Cinna, de la même maison que lui, mais d'un parti contraire, et qui le fit dans la suite repentir de sa modération.

Cornélius Cinna, quoique d'une mai-

son patricienne, s'était attaché au parti du peuple. C'était un homme sans mœurs et sans religion, mais qui soutenait son sentiment avec courage et fermeté. Il ne fut pas plutôt en place, qu'il se vanta de faire abolir toutes les lois de Sylla, qui venait de faire prendre à Rome une face nouvelle, et de rendre au sénat son ancienne autorité, sur laquelle il établit la sienne. Pendant toute la durée de son consulat, ses propositions furent des lois.

Cinna, pour essayer la disposition du peuple, mit en avant une de ses créatures qui osa se déclarer accusateur de Sylla; mais ce grand homme méprisant l'accusateur et celui qui le faisait agir, laissa là le procès et les juges, et partit pour faire la guerre à Mithridate.

Il se flattait que son parti serait toujours assez puissant pour tenir en respect le nouveau consul; mais la suite lui fit voir qu'il n'est point de petits ennemis. Cinna, bien conseillé, chercha à rappeler Marius pour l'opposer à Sylla; dans ce dessein, il entreprit de gagner les alliés en les remettant de nouveau dans les trente-cinq tribus. Octavius, son collègue, s'opposa à ce nouveau changement. Cinna qui, marchant sur

les traces de Sulpitius, avait attiré les alliés à Rome, voulut l'emporter par la force; on en vint aux mains: ses partisans eurent le dessous. En vain ralliant ses alliés et armant jusqu'aux esclaves, il fit un nouvel effort et fit couler le sang à flots; tous ses efforts furent impuissans: le parti contraire prévalût, et il fut chassé de Rome. Il parcourut successivemet la plupart des villes des alliés, les exhortant à prendre les armes pour se venger des Romains. Les sénateurs bannis de Rome et ceux qui avaient à se plaindre de Sylla, s'unirent à Cinna pour faire soulever les alliés, et l'animosité de celui-ci redoubla en apprenant que le sénat venait de lui faire son procès, de le déclarer déchu du titre de citoyen et de la dignité consulaire. On lui substitua Lucius-Mérula, prêtre de Jupiter, et l'un des plus hommes de bien de la république.

Que faisait Marius pendant que Cinna, apprenant avec fureur sa condamnation, intriguait de tous côtés pour rendre son parti puissant? Marius était retiré avec son fils dans l'île de Cercinne, sur les côtes d'Afrique, où il s'était réfugié avec quelques-uns de ses partisans pour échapper à la proscription.

Ce fameux chef de parti avait couru de grands dangers dans sa fuite. Réduit à se sauver de Rome à pied et sans suite, il fut sur le point d'être atteint par les satellites de Sylla, et ne se déroba à leur poursuite qu'en se jetant dans les marais de Minturne. Il y passa la nuit, enfoncé dans la boue jusqu'au menton; au point du jour il en sortit pour chercher quelque vaisseau qui pût faciliter sa sortie d'Italie. Rencontré et reconnu par un habitant de Minturne, il fut arrêté, conduit en prison, et sa mort fut résolue. Pour se conformer aux ordres du sénat, le magistrat de Minturne envoya un esclave public pour tuer Marius dans sa prison.

Cet esclave était Cimbre de nation; et l'aspect de Marius lui en imposa tellement, qu'il déclara qu'il lui était impossible de tuer ce grand homme. La frayeur de l'esclave parut au magistrat un avertissement du ciel; il crut que l'Eternel veillait à la conservation de Marius, et lui rendit la liberté. Les habitans lui fournirent un vaisseau qui le porta dans l'île d'Enaria, où il trouva quelques-uns de ses amis qui lui apprirent que son fils s'était réfugié à la cour de Mandestrabal, roi de Numidie. En

conséquence, Marius se détermina à passer en Afrique; il fut obligé par la tempête de relâcher sur les côtes de Sicile, où il était à peine débarqué, qu'un questeur romain voulut l'arrêter. Marius combattit, et n'échappa à ce nouveau péril qu'en sacrifiant seize hommes de sa suite. Il arriva ensuite en Afrique, mit pied à terre près de Carthage, où on lui refusa un asile; il fut forcé de se rembarquer, et erra sur la mer jusqu'au retour d'un de ses gens qu'il avait envoyé à son fils, dans l'espoir qu'il lui procurerait une retraite dans les états du roi de Numidie. Mais au lieu de son envoyé il vit revenir son fils lui-même qui s'était échappé d'un asile devenu sa prison. Peu après le père et le fils reçurent des nouvelles de Cinna; et d'après son invitation, ils s'embarquèrent pour se rendre dans son armée.

Ce consul rebelle était parvenu à attacher à son parti un corps de troupes romaines qui campait auprès de Capoue. Il sut mettre dans ses intérêts les tribuns militaires qui le commandaient, et attendrir les soldats par un discours touchant; il les émeut tellement en feignant de vouloir se percer de son épée, qu'ils jurèrent de s'attacher à sa fortune,

et le reconnurent pour leur général et leur consul.

Dès-lors Cinna devint redoutable : Rome, qui l'avait méprisé, commença à le craindre. La désertion de l'armée de Capoue fut le commencement d'une véritable guerre civile. Les deux consuls, Octavius et Mérula, firent des levées de troupes par ordre du sénat, et on rappela Cn. Pompéïus, père du grand Pompée. Il commandait alors un corps de troupes sur les côtes de la mer Ionienne, et revint camper aux portes de Rome. Mais la république tira peu de secours de ce général, qui se ménagea entre les deux partis, et se rendit également suspect à l'une et l'autre faction.

Cependant le parti de Cinna se fortifiait tous les jours, et plusieurs sénateurs étaient déjà accourus dans son camp, lorsqu'il fut informé de l'arrivée de Marius et de son fils qui, débarqués sur les côtes d'Etrurie, firent offrir leurs services à Cinna, demandant d'être employés comme de simples citoyens.

Sertorius, l'un des lieutenans de Cinna, voulut le détourner de recevoir Marius, dans la crainte que ce capitaine, trop accoutumé à commander, ne vou-

lût rappeler à lui toute l'autorité. Cinna sentit la solidité de cette raison; mais ayant appelé Marius, il ne put se dispenser de le recevoir, et lui conféra la qualité de proconsul.

Il se rendit au camp, mais ne voulut prendre aucune marque de distinction; il affectait, au contraire, la plus grande négligence dans sa toilette. La nouvelle de son arrivée fit sortir de Rome plus de cinq cents citoyens qui se rendirent auprès de lui. Il parcourut l'Italie, et chaque ville s'empressa de lui offrir des troupes et de l'argent. Un grand nombre de ses anciens soldats accourut sous ses enseignes, et il grossit encore son armée en faisant publier qu'il accorderait la liberté à tous les esclaves qui viendraient le joindre; il en vint un très-grand nombre.

Cinna et Marius se trouvant alors à la tête d'une nombreuse armée, songèrent à assiéger Rome; ils s'en approchèrent sans obstacle. La mort de Cn. Pompéïus qui, sur ces entrefaites, fut tué d'un coup de tonnerre, favorisa leur dessein. Le consul Octavius, qu'on chargea de le remplacer, n'ayant point les mêmes talens militaires, se laissa entourer par l'armée de Marius et de Cinna.

Dès ce moment la cause du sénat fut presque désespérée : Sylla était trop éloigné pour le rappeler; il ne restait d'autre ressource qu'un corps de troupes commandé par Cécilius-Métellus, fils du Numidique, qui faisait alors la guerre aux Samnites; ces peuples soutenaient opiniâtrement les restes de la guerre sociale.

Métellus reçut ordre de terminer cette guerre ou de laisser une partie de ses troupes à son lieutenant, et de venir au secours d'Octavius.

Les soldats de ce consul sentant la supériorité de Métellus, le demandèrent à grands cris pour leur général; mais aussi modeste que brave, il leur reprocha leur peu de discipline; et les reprit avec tant de hauteur, que la plupart, piqués de ses reproches, passèrent dans l'armée de Marius.

Le sénat prit alors le parti d'envoyer des députés à Cinna. Son audace en redoubla; il ne voulut entendre aucune proposition jusqu'à ce qu'il eût été réintégré dans le consulat. Mérula tira le sénat d'embarras en renonçant généreusement à la dignité de consul. On invita alors Cinna à venir reprendre ses anciennes fonctions, et l'on ne mit d'au-

tre condition à son rappel que la promesse d'épargner le sang de ses concitoyens. On voulait qu'il fasse serment de n'en faire mourir aucun que suivant les lois. Cinna refusa de faire ce serment; mais il protesta qu'il ne donnerait jamais son consentement à la mort d'aucun citoyen. Vous verrez comment il esquiva cet engagement.

Métellus voyant les affaires de Rome ainsi désespérées, ne voulut pas y rentrer, et il se retira sur les côtes de la Ligurie. Octavius, au contraire, se plaça sur son tribunal environné de ses licteurs; il résolut d'attendre ce qu'il plairait aux ennemis d'ordonner de son sort.

Cinna et Marius se présentèrent aux portes de Rome à la tête de leurs troupes. Cinna entra le premier, accompagné de ses gardes; mais Marius prétendit qu'ayant été banni par un décret public, il en fallait un autre pour le rappeler. En conséquence, on assembla le peuple pour recueillir ses suffrages; mais pendant qu'on délibérait, Marius trouvant la cérémonie trop longue, se jeta dans la ville avec une troupe de satellites qui massacrèrent ceux qui l'avaient proscrit; de ce nombre furent plusieurs sénateurs, dont il fit porter les

têtes sur la tribune aux harangues.

Octavius fut tué sur son tribunal contre la parole de Cinna ; et Mérula sachant qu'il était proscrit, se fit ouvrir les veines. On égorgea ensuite Marc-Antoine, qui avait été consul et censeur, et qui passait pour le plus grand orateur de son temps. Quintus-Catullus, autre consulaire, illustre par la victoire des Cimbres, apprenant qu'il était aussi du nombre des proscrits, s'enferma et se fit étouffer par la vapeur du charbon.

Des ruisseaux de sang coulèrent par les ordres de Marius; chaque jour Rome voyait immoler ses plus illustres citoyens par les satellites de ce sanguinaire vieillard, implacable dans ses vengeances. On massacrait les chefs de famille, pillait les maisons, violait les femmes, enlevait les enfans; et toutes ces horreurs se commettaient avec impunité !

Sur le moindre signe de Marius, ses assassins à gage poignardaient ceux qu'il désignait. On dit même qu'ils avaient ordre de tuer sur-le-champ ceux à qui il ne rendait pas le salut ; c'était le signal de mort. Jugez si l'on tremblait de se présenter devant lui.

Au milieu des sanglantes exécutions

qui signalèrent sa vengeance, Marius n'avait qu'un regret : c'était de ne pouvoir l'étendre sur Sylla lui-même. Pour soulager son ressentiment, le tyran fit chercher la femme et les enfans de son ennemi pour les faire mourir. Mais par un bonheur inespéré, ils échappèrent à la fureur de ce barbare, et parvinrent à rejoindre Sylla. Marius, outré de leur fuite, fit raser la maison de Sylla, confisqua ses biens, et n'eut pas honte de le faire déclarer ennemi de la république, pendant qu'il ajoutait des provinces et des royaumes à la domination des Romains. Il fit de même casser toutes les lois que Sylla avait fait recevoir, et se fit déférer en même temps le consulat pour l'année suivante. Cinna se fit continuer dans cette dignité ; et tous deux, de concert, travaillèrent à se fortifier contre les forces de Sylla, dont ils redoutaient le retour en Italie.

Reposons nous de tant d'horreurs, ma chère Aline, et avant de contempler un nouveau bouleversement, réjouissez-vous avec moi de savoir la famille de Sylla échappée à la vengeance du barbare Marius.

LETTRE XLVII.

Mort de Marius. — Triomphe de Sylla dans la guerre contre Mithridate, et retour de ce général en Italie. — Défaite du parti de Marius. — Proscriptions de Sylla; tableau de Rome jusqu'à sa mort.

Au milieu de l'affreux tableau que les guerres civiles me forcent de vous présenter, il me paraît consolant pour l'humanité de trouver Sylla supérieur à ses ressentimens particuliers. Vainement sollicité par sa femme et par tous les proscrits qui venaient se réfugier près de lui, de tourner ses armes contre ses propres ennemis, et de délivrer son pays de la tyrannie de Marius, ce grand général pensa devoir d'abord achever de vaincre l'ennemi étranger avant d'attaquer le domestique.

N'écoutant point le sentiment naturel qui l'eût porté à venger de suite ses propres injures, il eut la sagesse de différer sa vengeance et de la rendre plus éclatante, en ajoutant encore à la gloire des

armes de sa patrie : toute ingrate qu'elle était envers lui, il ne se crut point dispensé de remplir la mission qui lui avait été confiée, et continua la guerre contre Mithridate. Il se contenta d'écrire au sénat une lettre par laquelle il rappelait ses services, et se plaignait d'en être aussi mal récompensé ; elle était terminée par des reproches mêlés de menaces.

Cette lettre et les bruits qui couraient que Sylla se disposait à tourner ses armes contre les deux consuls, donnèrent à ceux-ci beaucoup d'inquiétude.

Marius, accablé d'années, redoutait la valeur de Sylla, qui était encore dans la force de l'âge, vif, actif, diligent dans toutes ses entreprises, et qui déjà l'avait chassé de Rome. Le vieux Marius repassait dans son esprit les disgrâces et les périls qu'il avait éprouvés dans cette circonstance ; il craignait de se voir exposé aux mêmes dangers. Ces tristes réflexions lui firent perdre le sommeil : pour le retrouver et parvenir à les écarter, il se jeta dans la débauche, il se livra à la boisson ; ses excès lui causèrent une pleurésie qui l'emporta le dix-septième jour de son septième consulat.

La plupart des habitans de Rome crurent recevoir la vie en apprenant la mort

de Marius; mais leur joie fut de peu de durée; ils s'aperçurent bientôt qu'ils n'avaient fait que changer de tyran. Le jeune Marius hérita du pouvoir et de la cruauté de son père; il fit célébrer ses obsèques par la mort de plusieurs sénateurs qui avaient échappé aux premières proscriptions. Etroitement uni avec Cinna, le jeune Marius fit associer à leur puissance Valérius-Flaccus, digne de figurer avec eux; ils le firent nommer consul et le chargèrent bientôt de passer en Asie à la tête d'une nombreuse armée, pour combattre Mithridate, sous prétexte que Sylla lui faisait la guerre sans l'aveu du sénat. On donna à Valérius, pour conseil et pour lieutenant, un sénateur appelé Fimbria, aussi estimé des troupes que Valérius en était détesté par sa dureté. Ces deux hommes ne furent pas long-temps d'accord: à la suite d'une querelle entr'eux, Fimbria ayant menacé de quitter le service, Valérius donna sur-le-champ son emploi à un autre. Tout le camp se souleva en faveur de Fimbria; le général effrayé s'enfuit lâchement et se cacha au fond d'un puits.

Fimbria découvrit sa retraite, l'en fit retirer; et emporté par son ressentiment, il tua de sa main son général et son con-

sul. Après cette action il se fit prêter serment par toute l'armée ; et, reconnu général, il marcha contre Mithridate.

Fimbria remporta quelques avantages ; il força ce prince a abandonner Pergame, et à se retirer dans Pitane, place très-forte où il pouvait recevoir du secours par mer. Fimbria vint l'y assiéger : mais comme il n'avait point de flotte pour bloquer le port, il écrivit à Lucullus, qui commandait celle de Sylla, pour l'engager, nonobstant la différence de leur parti, à s'unir à lui pour contribuer à la prise du plus grand ennemi des Romains. Sa perte était infaillible si Lucullus eût voulu se joindre à Fimbria; mais quelque honneur que put faire la prise de Mithridate, Lucullus ne voulut rien entreprendre sans consulter son général. Le roi de Pont en profita; ayant la mer libre il se retira dès qu'il aperçut le danger, et continua la guerre contre Fimbria et contre Sylla, quoiqu'il fut entré en négociation avec le dernier.

En moins de trois années Sylla avait repris toutes les villes de la Grèce, défait en deux batailles rangées, proche de Chéronée et d'Orchomène, Taxilès, Archélaus et Dorilas, généraux de

Mithridate, qui commandaient dans la Béotie une armée de plus de cent mille hommes : et il avait triomphé d'eux sans avoir plus de quinze mille hommes. Ses victoires amenèrent dans son camp les richesses et l'abondance. Son armée se grossit; on accourut de toute part sous ses enseignes, et l'Asie lui fournit des sommes immenses. Avec de tels secours Sylla aurait poussé loin ses conquêtes, si l'inquiétude de ce qui se passait à Rome, et le désir de relever son parti, n'eussent balancé dans son esprit les avantages que lui promettait la continuation de la guerre. Pendant qu'il était dans une sorte d'incertitude, Mithridate envoya à Archélaus des ordres secrets de tâcher de faire la paix à quelque prix que ce fût.

En conséquence ce général fit des propositions à Sylla qui répondit : « Que « Mithridate n'obtiendrait la paix qu'à « condition d'abandonner l'Asie mi- « neure et la Paphlagonie ; de rendre la « Bythinie à Nicomède et la Cappadoce « à Ariobarzane ; de leur payer (aux « Romains) deux mille talens pour les « frais de la guerre, et de leur remettre « soixante-dix galères ». Vous voyez combien ce traité était glorieux pour Rome. On prétend que les articles en-

voyés à Mithridate étaient prêts d'être signés, qu'il avait souscrit, excepté à l'article de la Paphlagonie et de ses galères qu'il voulait retenir. Sur cette seule restriction Sylla voulut rompre le traité et recommencer la guerre; Archélaus le conjura de suspendre son courroux, et l'assura que s'il voulait lui donner le temps de se rendre auprès du roi son maître, il rapporterait l'entière ratification du traité. Tel était l'état des choses lorsque Fimbria attaqua Mithridate, et le disposa à vouloir continuer de combattre.

Mais Archélaus lui représenta si vivement les forces de Sylla, et les dangers auxquels il s'exposait en combattant un si grand capitaine, que Mithridate consentit l'exécution du traité, et eut même une entrevue avec le général romain, où ils se donnèrent réciproquement des témoignages d'estime et d'amitié.

Sylla marcha ensuite droit à Fimbria, et fit marquer son camp fort près du sien. Il l'envoya sommer de lui remettre, comme à son proconsul, le commandement d'une armée dont il ne s'était emparé que par un crime et sans l'aveu du sénat. Fimbria lui fit dire que son autorité n'était pas plus légitime, et que personne n'ignorait les décrets rendus

à Rome contre lui. Les deux généraux se fortifiaient chacun dans leur camp, tout en s'envoyant ces petites douceurs réciproques; mais comme les soldats des deux partis se connaissaient, ceux de Sylla gagnèrent, par des libéralités, une partie de ceux de Fimbria. Ceux-là en corrompirent d'autres, et insensiblement la désertion devint presque générale. Fimbria se voyant abandonné, fit demander une entrevue à Sylla, qui se contenta de lui envoyer un de ses officiers, lui ordonner de se hâter de quitter la province. Fimbria désespéré, ne se voyant aucune ressource, se passa son épée au travers du corps.

Le reste de ses troupes se joignit à l'armée de Sylla, qui reprit le chemin de l'Italie après avoir pris des mesures pour conserver ses conquêtes.

Au bruit de sa marche Cinna et Carbon, le jenne Marius et les autres chefs de ce parti, levèrent des troupes pour opposer à leur ennemi commun. Cinna avait résolu de le prévenir, et de porter la guerre en Dalmatie; mais comme il voulait faire embarquer ses troupes, il s'éleva une sédition, dans laquelle il fut tué.

Après de longues marches et diffé-

rens débarquemens, Sylla arriva à Brindes, et fut bientôt joint par Métellus-le-Pieux, qui s'était retiré en Ligurie pendant la tyrannie du vieux Marius; il vint trouver Sylla avec un gros corps de troupes qu'il commandait en qualité de proconsul, suivant l'usage de ce temps-là qui laissait ce titre à ceux qui n'étaient point rentrés dans Rome depuis qu'ils en avaient été revêtus.

Marcus-Crassus, proscrit par Marius et Cinna, vint aussi joindre Sylla, qui le chargea de faire une levée de troupes dans le pays des Marses, commission dont Crassus s'acquitta heureusement et ramena un grand nombre de soldats; mais de tous les secours que reçut Sylla, en entrant en Italie, aucun ne lui fit autant de plaisir que celui que lui amena Cneïus-Pompéius, connu sous le nom du grand Pompée. Il n'avait pas encore vingt-trois ans; et cependant, sans aucune autorité publique, il leva une armée dans le Picenum, et fit déclarer plusieurs villes de ce canton en faveur de Sylla. Son armée était composée de trois légions; Brutus, l'un des chefs du parti contraire, s'étant trouvé sur son passage, Pompée le combattit, et tua d'un coup de javelot le chef de la cava-

lerie ennemie. Il se précipita aussitôt l'épée à la main au milieu des escadrons qui se renversèrent sur l'infanterie et la mirent en déroute : Brutus ne put parvenir à rallier ses troupes, et Pompée, après en avoir taillé en pièces une partie et dispersé l'autre, s'ouvrit un passage et joignit Sylla, malgré deux autres corps de troupes qui prétendaient s'y opposer.

Ce grand général voyant arriver le jeune romain à la tête d'une armée victorieuse, l'embrassa tendrement et le salua du titre d'*imperator*, dont on honorait alors les généraux vainqueurs.

Peu de jours après Sylla rencontra l'armée de Rome, divisée en différens corps, dont les forces réunies surpassaient les siennes. Il sentit leur supériorité, et pour vaincre plus sûrement, il eut recours à la ruse. Il fit faire des propositions de paix à L. Scipion, qui commandait le corps campé le plus près de lui; pendant que celui-ci en faisait part à Narbanus, son collègue, il se fit une suspension d'armes. Les soldats de Sylla profitèrent de la trève pour corrompre une partie des soldats de Scipion.

Alors Sylla, assuré d'une partie de l'armée, se présenta devant le camp de

Scipion, la garde l'introduisit et il se rendit maître du camp sans tirer l'épée. Le général n'apprit cette nouvelle que par les soldats mêmes de Sylla qui l'arrêtèrent dans sa tente avec son fils. Scipion fut conduit devant Sylla, qui l'engagea à porter Narbanus, son collègue, à se ranger de son parti. L'ayant trouvé inébranlable, Sylla lui rendit généreusement la liberté, sous la condition de ne plus commander d'armée contre lui.

Sylla envoya ensuite des députés à Narbanus, pour lui demander une conférence : instruit par la disgrâce de son collègue, ce consul retint les députés et marcha droit au camp ennemi. Sylla surpris n'eût point le temps de ranger son armée en bataille ; mais ses soldats se battirent avec tant de courage, que Narbanus, après avoir perdu plus de sept mille hommes, fut obligé de faire une retraite précipitée et de se jeter dans Capoue avec les débris du corps qu'il commandait.

Après ce premier succès, je ne détaillerai point les autres, et me contenterai de vous dire que Sylla remporta des victoires successives ; et qu'après avoir enfermé dans Préneste le jeune Marius, qui venait d'être nommé consul, il laissa

le soin de ce siége à Lucrétius-Osella un de ses lieutenans, et marcha vers Rome. Les partisans de Marius avaient abandonné la ville, et Sylla y entra sans résistance; il se rendit maître de la place, fit vendre les biens des partisans de Marius, et retourna ensuite à son armée.

Le jeune Marius, désespéré de s'être laissé enfermer dans Préneste, envoya ordre à Brutus, préteur de Rome, de se défaire de ceux qui lui étaient suspects : en conséquence, le préteur fit poignarder, à l'issue du sénat, L. Domitius, Murcius-Scævola et P. Austitius. On fut fort surpris de voir C. Carbon, frère du consul, collègue du jeune Marius, enveloppé dans cette proscription.

Il paraît que le consul n'en témoigna point de ressentiment, car il employa tous ses soins pour faire lever le siège de Préneste. Il combatit un jour entier contre l'armée de Sylla; mais ses efforts furent vains, aussi bien que ceux des généraux qui le secondèrent. Au surplus, ces exécutions furent vengées par de terribles représailles.

Sylla, vainqueur du parti de Marius, dont il triompha autant par son adresse que par sa valeur; Sylla, qui sut attirer

dans son parti un grand nombre de soldats ennemis, et vaincre les généraux par la désertion de leurs troupes; Sylla enfin, jusqu'alors si estimable, déshonora ses victoires par les plus affreuses proscriptions.

Il fit égorger tous les habitans de Préneste, ne pardonnant qu'aux femmes et aux enfans: ceux de la ville de Norbe craignant le même sort, pour avoir tenu le parti des vaincus, mirent le feu à leurs maisons et se tuèrent les uns les autres. La prise de cette place mit fin à la guerre civile: Sylla victorieux rentra dans Rome à la tête de ses troupes, pendant que ses lieutenans achevaient de se rendre maîtres des villes d'Italie, qui s'étaient déclarées pour le parti de Marius. Les débris des armées envoyèrent des députés à Sylla, qui fit répondre qu'il n'accorderait la vie qu'à ceux qui s'en rendraient dignes par la mort de leurs compagnons. Ces malheureux furent donc réduits à se tuer les uns les autres. Déjà le jeune Marius avait pris ce parti pour éviter de tomber entre les mains de Sylla, lors de la prise de Préneste; mais sa mort et celle des principaux chefs de son parti ne suffisant point à la vengeance de Sylla, il fit afficher une liste de quarante séna-

teurs et de seize cents chevaliers qu'il proscrivait.

Deux jours après il proscrivit encore quarante autres sénateurs et un nombre infini des plus riches citoyens de Rome. Il mit à prix les têtes des proscrits, et fixa chaque meurtre à deux talens. Les esclaves qui assassinaient leurs maîtres recevaient cette récompense, et l'on vit des enfans assez dénaturés pour venir la demander pour la mort de leur propre père, qu'ils avaient massacré. Lucius-Catilina, qui avait fait mourir son frère quelque temps avant, pria Sylla de le mettre au nombre des proscrits, afin de couvrir son crime, ce qui lui fut accordé. Sylla permit de plus à ses amis et ses officiers d'envelopper leurs ennemis dans cette cruelle proscription. C'était tous les jours de nouveaux meurtres; et quiconque passait pour riche, ne pouvait compter sur un jour de vie.

Au milieu des traits affreux dont fourmille ce malheureux temps, on distingue celui-ci : six mille soldats échappés aux massacres dont j'ai parlé tout à l'heure, s'étaient réfugiés à Rome. Sylla les fit enfermer dans l'Hippodrome, et un jour qu'il avait convoqué le sénat dans le temple de Bellone qui était voisin de ce lieu,

il fit égorger ces malheureux et harangua l'assemblée au milieu des cris de ces infortunés. Il dit aux sénateurs qui paraissaient s'en alarmer : « Ce sont des séditieux que je fais punir », et continua son discours.

Jugez, ma chère Aline, combien de tels exemples devaient répandre de terreur. Dans cette désolation et cette inquiétude générale, il n'y eut que C. Métellus qui fut assez hardi pour oser demander à Sylla, en plein sénat, quel terme il mettait aux anxiétés de ses concitoyens. Le cruel répondit : « Qu'il n'é-
« tait point encore déterminé sur le nom-
« bre de ceux à qui il laisserait la vie ;
« qu'il avait proscrit ceux dont il s'était
« souvenu, et se réservait la même li-
« berté à mesure que sa mémoire lui
« rappellerait le nom de ses ennemis ».

Il étendit cette proscription sur des villes et des nations entières, et s'empara des biens et du territoire de toutes les villes d'Italie qui s'étaient déclarées pour Marius. Il en fit la récompense de ses soldats, qu'il attacha ainsi de nouveau à ses intérêts. Il se fit ensuite nommer dictateur perpétuel, et dans cette qualité se rendit maître du trésor public et disposa souverainement du bien de ses con-

citoyens. Crassus lui seul en eut la plus grande partie. Sylla se faisait un plaisir de répandre les trésors de la république sur ceux qui s'étaient attachés à sa fortune; mais il en exigeait une dépendance absolue. Pompée, par son ordre, répudia sa femme appelée Antistia, pour épouser Emilia, belle-fille de Sylla. Il voulut aussi contraindre Jules-César, neveu de la femme de Marius, de répudier Cornélie sa femme, fille de Cinna; mais César, à peine sorti de l'enfance, osa lui résister. Il se présenta même ensuite dans une assemblée du peuple, pour demander la prêtrise de Jupiter. Sylla l'en fit exclure et résolut encore de le proscrire; ce ne fut qu'avec beaucoup de peines que ses amis obtinrent sa grâce; et craignant quelque retour, le firent sortir de Rome, où il ne revint qu'après la mort du dictateur.

Sylla s'occupa ensuite du gouvernement civil et fit des lois très-sages. Vous pensez bien qu'étant maître absolu, il rétablit celles que Marius et Cinna avaient abrogées. Quand il eut tout réglé à son gré, il abdiqua la dictature, au grand étonnement de toute la ville. Le jour même il renvoya ses licteurs et licencia sa garde. Ainsi rentré dans une condition

privée, il se promena sur la place et dit tout haut : « Qu'il était prêt à rendre « compte de sa conduite ». Il rentra chez lui sans que personne, parmi le grand nombre de ses ennemis, osât lui manquer de respect. Il n'y eut qu'un jeune étourdi qui l'insulta publiquement. Sylla ne daigna pas lui répondre, et se contenta de dire : « Que l'insolence de ce jeune « homme serait cause que si quelqu'un « parvenait au même degré de puissance « que lui, il ne s'en désisterait pas aussi « facilement ». La plupart des Romains regardèrent l'abdication de Sylla comme le dernier degré de la magnanimité. On oublia ses proscriptions en faveur de la liberté qu'il venait de rendre à sa patrie. Après tant de sang répandu Sylla mourut tranquillement dans son lit. Peu de jours avant sa mort il composa lui-même son épitaphe ; elle contenait : « Que personne ne l'avait jamais sur- « passé ni à faire du bien à ses amis, ni « à faire du mal à ses ennemis ».

Je vous laisse juger, ma chère Aline, de la vérité de cette épitaphe, et vous engage à réfléchir à quel point peut emporter la passion de la vengeance, et jusqu'à quels excès elle peut égarer celui qui exerce un pouvoir souverain !

LETTRE XLVIII.

Détails particuliers sur la soumission de la Grèce, et sa réduction en province romaine. — Nouvelles dissentions à Rome. — Guerre d'Espagne et guerre des esclaves. -- Divisions entre Pompée et Crassus. — Conjuration de Catilina. — Premier triumvirat. -- Rupture entre César et Pompée; guerre qu'ils se livrent; rapides triomphes de César, et suite des événemens jusqu'à la mort de ce grand capitaine. — Coup-d'œil sur l'Egypte, pour ramener son histoire à cette époque. Troubles qui suivirent la mort de César. — Second triumvirat. — Anéantissement de la république, et commencement du règne d'Auguste jusqu'à l'époque de la naissance de Jésus-Christ.

Pour ne point couper la suite des événemens, en vous parlant des conquêtes de Sylla sur Mithridate, j'ai, dans ma dernière, passé fort légèrement sur la soumission de la Grèce, qui mérite bien une mention particulière, puisque cette époque est celle de son entier asservissement

C'est pourquoi, ma chère Aline, je vais aujourd'hui m'y arrêter quelques instans. Vous avez vu Athènes et les

autres villes de la Grèce successivement soumises aux successeurs d'Alexandre; le peu de liberté qu'elle avait recouvrée lui fut ensuite enviée par Philippe, roi de Macédoine. Ce prince menaça les Athéniens, et ils appelèrent à leur secours Attale, roi de Pergame, puis les Rhodiens et ensuite les Romains. Ceux-ci commançaient à goûter les sciences et les arts, ils se firent honneur d'une alliance avec la ville qui passait pour le centre des connaissances agréables et utiles. Ils envoyèrent des secours; Philippe fut battu et obligé de fuir.

Ce service des Romains n'empêcha pas les Athéniens de prendre parti contr'eux dans la guerre de Mithridate. Ce fut le peuple d'Athènes qui se laissa abuser par un certain Aristion, qui sut ménager à Archélaus, général de Mithridate, le moyen de se rendre maître de la ville. Tous ceux qui étaient favorables aux Romains furent tués ou envoyés à Mithridate.

La guerre commença de ce moment à se faire avec une cruauté qu'on reprocherait aux nations les plus barbares. Brutius, général romain, ayant pris une petite île qui avait donné asile aux vaisseaux de Mithridate, fit crucifier les es-

claves et couper le bras droit à tous les insulaires. Brutius précéda Sylla qui, comme vous l'avez vu, crut devoir ôter à Mithridate la ressource de la Grèce, et commença par lui enlever Athènes, qui était devenue une place très-forte. Cette ville soutint un siége long et meurtrier qui épuisa la caisse militaire du général romain. Dans sa détresse, il fit enlever les trésors du temple d'Apollon, à Delphes. Peu après il s'empara de même de celles d'Esculape; et, avec ces secours, Sylla survint aux frais de cette guerre. Archélaus soutint dans Athènes, jusqu'à trois assauts en un jour, malgré l'inclination des habitans à ouvrir leurs portes à Sylla; malgré même les trahisons qu'il éprouva, il repoussa long-temps les Romains : il fit supporter aux habitans la plus affreuse famine. En vain les sénateurs et les prêtres se jetèrent à ses genoux et le supplièrent de se rendre à des conditions honorables; ils furent repoussés inhumainement. Au milieu de la misère publique, Aristion, qui gouvernait Athènes en tyran, se livrait avec ses complices aux débauches et aux plaisirs de la table; il insultait, par la recherche de ses mets, à la détresse des infortunés, réduits, après avoir mangé les plus vils

animaux, à se nourrir de cuir bouilli et même de chair humaine! de celle des morts qu'on déterrait, dit-on, pour prolonger sa vie par un affreux repas qui fait frémir la nature!

Dans une si cruelle extrémité les Athéniens se seraient trouvés heureux de tomber entre les mains de Sylla, si, lorsqu'il entra dans la ville à la tête de ses troupes, il n'eût inhumainement fait main-basse sur la plupart des habitans. On prétend qu'il était d'abord disposé à faire grâce au peuple qui, mettant les armes bas, implorait sa clémence; mais des railleries amères, que se permirent quelques Athéniens, irritèrent tellement Sylla, qu'il en tira une vengeance exemplaire. Il livra la ville au pillage, fit vendre à l'encan tous les esclaves, et une partie des habitans fut passée au fil de l'épée.

Les autres villes de la Grèce subirent le sort d'Athènes; elles reçurent la loi du vainqueur de Mithridate; et, réduite en province romaine, la Grèce ne fut plus connue que sous le nom d'Achaïe. Elle prit encore quelque part dans les guerres civiles de César et de Pompée; mais ce ne fut que comme une esclave enchaînée qui caresse un nouveau maître.

A peine Sylla avait fermé les yeux, qu'on vit Emilius-Lépidus, premier consul, entreprendre de se rendre maître du gouvernement, et tâcher de ranimer le parti de Marius, qui ne subsistait plus que par l'ancienne animosité du peuple contre la noblesse.

Catullus, collègue de Lépidus, s'opposa à ses entreprises avec beaucoup de fermeté; et tous deux s'animèrent tellement, que Rome fut à la veille d'être encore le théâtre d'une nouvelle guerre civile. Mais le sénat interposa son autorité, et fit jurer aux deux consuls que, pendant leur consulat, ils ne prendraient point les armes l'un contre l'autre.

Lépidus, en sortant de charge, se crut dégagé de son serment; on venait de lui décerner le gouvernement de la Gaule cisalpine : il y leva une armée, fit entrer dans son parti Brutus et Perpenna, qui commandaient chacun un corps de troupes. Ces trois hommes réunis marchèrent sur Rome, et combattirent Catulus et Pompée, qui parvinrent à les repousser. Lépidus et Brutus périrent successivement; et Perpenna rassemblant les débris de leurs troupes, finit par passer en Espagne, où il espérait faire la guerre avec succès, à l'exemple

de Sertorius, capitaine d'une grande réputation, qui soutenait encore le parti de Marius dans la Lusitanie.

Perpenna, moins heureux, vit ses soldats le forcer de les conduire au camp de ce général, qui leur inspirait plus de confiance que lui-même, et il fut réduit à remplir, dans l'armée de Sertorius, la fonction d'officier subalterne.

La jonction des deux armées ayant beaucoup ajouté aux forces de Sertorius, il remporta plusieurs avantages sur Pompée et même sur Métellus, général plus expérimenté. La réputation de Sertorius passa jusqu'en Asie : Mithridate qui avait été forcé, pour obtenir la paix, de se soumettre aux conditions qu'il avait plu à Sylla de lui imposer, crut le moment favorable pour renouveler la guerre. Il leva une puissante armée ; et afin de fomenter la guerre civile, il fit proposer à Sertorius d'unir leurs intérêts. Ses envoyés lui offrirent des sommes considérables et une flotte qui serait à ses ordres, s'il voulait souffrir que Mithridate reprît les provinces d'Asie que Sylla l'avait forcé d'abandonner.

Sertorius assembla son conseil, qui inclinait à accepter des offres aussi avantageuses; mais Sertorius, avec la gran-

deur d'ame d'un véritable Romain, protesta qu'il n'accepterait aucun traité qui pût blesser la gloire et les intérêts de sa patrie. Il déclara aux ambassadeurs qu'il souffrirait que le roi leur maître reprît la Bythinie et la Cappadoce, provinces sur lesquelles le peuple romain n'avait aucun droit, mais qu'il ne consentirait jamais qu'il mît le pied dans l'Asie mineure, qui appartenait à la république en vertu du traité solennel par lequel il y avait renoncé.

Cette réponse surprit singulièrement Mithridate : cependant, pour entretenir la guerre civile, il conclut le traité aux conditions que Sertorius avait prescrites. Le roi de Pont lui fournit des vaisseaux et de l'argent, et Sertorius lui donna un corps de troupes qui, sous la conduite de Marius-Varius, sénateur proscrit par Sylla, fit ouvrir à Mithridate les portes de toutes les villes d'Asie.

Ainsi Rome combattait contre Rome. Sertorius, ce grand capitaine qui avait échappé à tant de périls, périt par la perfidie des Romains de son parti. Perpenna, jaloux de s'être vu enlever le commandement de ses troupes, conjura sa perte avec quelques officiers qui l'assassinèrent dans un festin.

Pompée ne fut pas plutôt instruit de la mort de Sertorius, qu'il s'approcha du camp de Perpenna, qui avait repris le commandement de l'armée. Ce général n'inspirant point à ses troupes la même confiance qu'ils avaient en Sertorius, fut mal secondé; et son armée, mise en déroute par Pompée, n'opposa qu'une faible résistance. Perpenna prit lui-même la fuite et se cacha dans un buisson où il fut découvert et mené à Pompée, qui lui fit trancher la tête, ce qui termina la guerre d'Espagne.

Pompée ramena son armée victorieuse en Italie. Spartacus venait d'y exciter une guerre dangereuse. Ce gladiateur s'était échappé de Capoue avec soixante-dix de ses camarades, qu'il exhorta à sacrifier leur vie pour la défense de leur liberté, plutôt que de l'exposer pour servir de spectacle à l'inhumanité de leurs patrons. Un grand nombre d'esclaves fugitifs se joignirent à lui, et il se vit bientôt à la tête d'une armée considérable. Le sénat le dédaignant d'abord, n'envoya contre lui que deux préteurs et un petit nombre de troupes que Spartacus tailla en pièces. Ce succès l'encouragea et étonna le sénat : les consuls reçurent ordre de mar-

cher contre lui, et furent encore vaincus. Ils le furent dans un premier et un second combat; le dernier, donné près de Picène, leur fut si désavantageux, qu'ils prirent la fuite.

De si grands avantages attirèrent une foule de soldats sous les enseignes de Spartacus : il se vit jusqu'à cent vingt mille hommes sous ses ordres, tous gens féroces et cruels qui portaient le fer et le feu de tous côtés. Il y avait près de trois ans que cette guerre domestique durait en Italie, lorsque le sénat en donna la conduite à Licinius-Crassus, l'un des premiers capitaines du parti de Sylla. La fortune changea sous cet habile général : Spartacus fut défait en bataille rangée ; ensuite investi dans son propre camp, et tellement enveloppé, qu'après s'être battu en désespéré, Spartacus, sur le point d'être obligé de se rendre, préféra se faire tuer, et périt au milieu des débris de son armée, qui fut taillée en pièces. Ceux de ces brigands qui purent s'échapper gagnèrent les montagnes et s'y rallièrent. Pompée les rencontra en revenant d'Espagne ; et comme ils étaient sans chef, il les défit sans peine. Cependant, pour diminuer la gloire de Crassus, il écrivit au sénat :

« Que Crassus avait défait Spartacus ;
« mais que lui, Pompée, avait coupé la
« racine de cette guerre et venait d'ex-
« terminer le dernier de ces brigands ».
Crassus fus offensé de cette lettre; mais comme il aspirait au consulat et que Pompée pouvait alors tout dans Rome, il dissimula cette injure. Pompée était lui-même appelé au consulat par les vœux de tout le peuple romain. Crassus, qui craignait qu'il ne lui fît donner l'exclusion, lui proposa de le recevoir pour collègue, et leurs factions réunies triomphèrent de tout autre compétiteur. Pompée cependant n'avait point l'âge requis et n'était encore qu'un simple chevalier; mais l'on ne crut pas qu'un citoyen qui avait été honoré du triomphe avant l'âge de vingt-quatre ans et avant même d'avoir entré au sénat, dût être assujéti aux règles ordinaires.

Ce ne fut pas la seule occasion dans laquelle l'estime de ses concitoyens le mit au-dessus des lois : contre l'usage ordinaire, qui ne permettait point qu'un général demandât l'honneur du triomphe après être rentré dans la ville, de même qu'un citoyen qui aspirait au consulat devait venir solliciter en personne, Pompée, en remplissant cette

dernière règle en venant lui-même demander le consulat, avait semblé renoncer au triomphe; mais après son élection il le demanda et l'obtint. Crassus partagea cet avantage qu'il sollicita avec lui; mais ce fut le moment où l'on vit leur union s'altérer. Tous deux prétendant aux honneurs du triomphe, avaient différé de licencier leurs troupes; le sénat les pressait de congédier leur armée : Crassus représenta que Pompée ayant terminé la guerre d'Espagne, devait être le premier à renvoyer son armée. Pompée s'en défendait sur ce qu'il attendait Métellus qui devait triompher avec lui. Ces prétentions opposées firent éclater leur animosité : Pompée ne pouvait souffrir que Crassus, qu'il regardait comme son inférieur dans le commandement des armées, osât s'égaler à lui; et Crassus, le plus riche particulier de Rome, comptait ses trésors pour des victoires, et ne pouvait se résoudre à plier sous Pompée. La division des deux consuls inquiéta vivement le sénat et même le peuple, qui craignait également de retomber dans la guerre civile. On les conjura de sacrifier leurs ressentimens particuliers à la tranquillité publique;

le peuple les supplia à genoux de se réconcilier ; ils furent long-temps inflexibles, et ne cédèrent que lorsque les aruspices eurent déclaré que l'Etat était menacé des dernières calamités si les deux consuls ne se réunissaient. Alors il y eut entr'eux une réconciliation feinte ; mais qui tranquillisa le sénat ; parce qu'après avoir triomphé, tous deux, de concert, licencièrent leurs armées, qui étaient toujours restées aux portes de Rome.

Quoiqu'ils eussent paru se rapprocher, tous deux cherchaient à se faire des partisans : Crassus, par ses libéralités, mettait le peuple dans ses intérêts ; et Pompée, par des lois qu'il fit recevoir, mit dans son parti les tribuns du peuple. Ils lui témoignèrent leur reconnaissance du rétablissement de leur autorité, en lui faisant donner la commission de la guerre contre les pirates, avec un plein pouvoir de lever autant de troupes qu'il jugerait convenable, et de prendre dans le trésor public tout l'argent qu'il croirait nécessaire, sans être tenu d'en rendre compte. Ces pirates, qui furent l'occasion de la grande puissance de Pompée, sortaient des côtes de la Cilicie ; ils s'étaient rendus très-

redoutables depuis que Mithridate les avait pris sous sa protection. On les vit alors possesseurs de plus de mille vaisseaux; tenir bloqués la plupart des ports de la république.

En une seule campagne Pompée mit fin à leur puissance; ayant mis en mer une flotte nombreuse, il défit celle des pirates; prit un grand nombre de ces brigands; et au lieu de les faire mourir, il les relégua dans le fond des terres; et en leur donnant le moyen de vivre sans piraterie, il les empêcha de pirater.

La défaite des pirates fit donner à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate, quoique Lucullus fût alors revêtu de cet emploi, et qu'il y eût acquis beaucoup de gloire. L'enthousiasme du peuple pour Pompée et les cabales de ses créatures, firent enlever à Lucullus l'honneur de terminer la guerre d'Asie.

Le sénat ne consentit qu'à regret au décret qui donnait à Pompée le gouvernement de toute cette partie du monde, et qui portait encore qu'il conserverait la surintendance de l'armée navale dont il venait de se servir contre les pirates. Le sénat regardait une si grande puissance comme l'établissement de la ty-

rannie; mais malgré les représentations des plus sages des sénateurs, le décret passa et fut confirmé par toutes les tribus.

Pompée partit aussitôt pour l'Asie, et Lucullus quitta son armée pour n'être pas obligé de la lui remettre. Ces deux généraux se rencontrèrent dans la Galatie : ils se virent d'abord avec une politesse réciproque; mais bientôt tous deux se tinrent des propos piquans et se séparèrent ennemis déclarés.

De retour à Rome, Lucullus, malgré la cabale de Pompée, fut honoré d'un triomphe solennel. Cette ville jouissait d'un calme apparent; mais il se formait sourdement de nouveaux partis, et une conjuration se tramait.

Cette conjuration fut celle de Catilina : patricien d'une illustre famille, il avait été le ministre des cruautés de Sylla; et par la protection du dictateur il avait été élevé aux premières dignités de la république. Il avait été questeur, lieutenant-général des armées, et il avait commandé en Afrique en qualité de préteur. Dans ces divers emplois il s'était déshonoré par ses crimes et ses débauches. C'était un homme sans mœurs, sans probité, sans respect pour

les dieux ; l'ambition était sa seule divinité. Tel était ce Catilina qui, après la mort de Sylla forma, à son exemple, le projet de s'emparer de l'autorité souveraine. Pour y parvenir, il s'associa tout ce qu'il y avait à Rome de jeunes gens ruinés par le jeu ou perdus par la débauche du vin et des femmes.

Quelques-unes s'associèrent même à Catilina : Fulvie, femme d'une illustre maison qu'elle déshonorait par sa conduite, fut initiée au secret de la conjuration par Quintius - Curius, l'un des conjurés.

Ce fut par cette femme que la connaissance en parvint à Cicéron, qui eut la gloire de sauver sa patrie en découvrant les affreux projets de Catilina, dont toutes les mesures étaient prises, et qui, en empruntant de l'argent de tous côtés, faisait faire des levées de troupes et des amas d'armes pour s'emparer de force du gouvernement. Cicéron dévoila au sénat la conspiration ; mais quoique les desseins de Catilina fussent très-avérés, ses partisans étaient en si grand nombre qu'on n'osa d'abord agir envers lui ouvertement. On commença par travailler à détacher quelques personnes de son parti, et l'on sur-

veilla ses démarches ; on cherchait à acquérir des preuves contre lui, et l'on y parvint en gagnant quelques-uns des conjurés, qui découvrirent tout le plan de cette odieuse conspiration.

On apprit avec autant de douleur que d'indignation, que l'infernale troupe de scélérats avait projeté de mettre le feu en divers quartiers de la ville, et de profiter de la confusion que causerait l'incendie pour poignarder les principaux sénateurs ; les troupes levées par l'ordre de Catilina devaient en même temps s'avancer et s'emparer de Rome pendant que le trouble y régnerait. Il était temps que l'on connût ce funeste dessein ; car le bruit qui se répandait que Pompée, après avoir subjugué la plus grande partie de l'Orient, revenait en Italie avec son armée, porta Catilina à précipiter l'exécution de son projet ; et la nuit qui précédait les saturnales fut marquée pour l'embrâsement de Rome.

Cicéron, qu'on se proposait de poignarder le premier, fut heureusement instruit assez à propos ; et après avoir confondu Catilina par son éloquence, il le réduisit à s'échapper de Rome pour éviter d'être arrêté ; et pendant qu'il hâtait sa fuite pour aller se mettre à la

tête des troupes levées par Manlius, on arrêta les autres chefs de la conjuration. Par le moyen des députés des Allobroges qu'ils avaient voulu séduire, on eut contr'eux des preuves manifestes ; et condamnés au supplice, ils furent sur-le-champ exécutés dans la prison. La nouvelle de la mort de Lentulus et de Céthégus sema la terreur dans le camp de Catilina ; plusieurs conjurés redoutant un sort semblable, se retirèrent secrètement ; un grand nombre de soldats déserta : mais sans être déconcerté, l'odieux Catilina persévéra à vouloir marcher contre Rome. Attaqué par le consul Antonius, il se défendit avec valeur : vaincu et sans ressource, il se jeta au milieu de la mêlée, et y trouva une mort trop glorieuse pour un semblable scélérat.

Parmi les personnes suspectées d'avoir favorisé les desseins de Catilina, on mit Caïus-Julius-César, qui ajouta aux soupçons qu'on avait déjà contre lui en voulant sauver la vie à quelques-uns des conjurés. Il excita, par cette conduite, une si grande indignation, qu'on prétend que si Cicéron ne l'eût protégé, il eût lui-même péri avec les partisans de Catilina.

Quelque temps après la défaite de ce parti, Pompée revint à Rome vainqueur de Mithridate et de Tygrane, roi d'Arménie. Toute la terre, pour ainsi dire, avait les yeux attachés sur ce général, dont la vie n'avait été qu'une suite continuelle de victoires. Il avait fait la guerre dans les trois parties du monde, et toujours avec succès. Par l'étendue de ses conquêtes, par la multiplicité de ses triomphes, il était devenu plus grand que les Romains ne l'eussent souhaité. Dans ce haut degré de gloire il crut qu'il était au-dessous de sa dignité de se familiariser avec ses concitoyens. Il paraissait rarement en public, et ne se montrait qu'accompagné d'une foule de ses créatures, dont le cortége nombreux annonçait plutôt la suite d'un grand prince que celle d'un citoyen de la république. Malgré ce fastueux entourage, Pompée n'abusait pas de son pouvoir; mais il aspirait à des honneurs qui le distinguassent de tous les capitaines de son temps. Il ne pouvait souffrir qu'aucun s'égalât à lui; et pendant que le peuple se plaignait de lui voir affecter des manières de souverain, il se faisait de nombreux ennemis par sa vanité, plus grande encore que son ambition.

Jules-César fut le plus redoutable de tous ceux qu'il se fit. Ce patricien prétendait tirer son origine d'Anchise et de Vénus; à l'avantage d'être né d'une illustre famille, il unissait tous ceux qu'on peut tenir de la nature et de l'éducation; plein de valeur, adroit à tous les exercices, éloquent, insinuant, il subjuguait tous les esprits; et les charmes de sa personne, la douceur de ses mœurs attachaient plus encore que son éloquence entraînante. Ceux qui pouvaient résister à toutes ces qualités, n'échappaient point à ses bienfaits; libéral et généreux, il n'employait ses richesses qu'à se faire des partisans. Vaste dans ses desseins, il commença par s'assujétir les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Vous l'avez vu, dès le temps de Sylla, donner une preuve de sa fermeté en résistant au dictateur qui lui ordonnait de répudier sa femme. Il en donna encore une autre preuve en faisant faire secrètement une statue de Marius, couronnée par la main de la Victoire, ornée d'inscriptions qui rappelaient ses triomphes sur les Cimbres; il fit placer de nuit ce trophée au Capitole. Ranimant

ainsi l'ancien amour du peuple pour le chef d'un parti anéanti, César, en s'exposant à la haine de celui de Sylla, parut être le vengeur de ceux qu'il avait opprimés. Il eut depuis le crédit de faire rappeler les personnes que le dictateur avait exilées.

Le peuple sut gré à César de la chaleur qu'il faisait paraître pour son parti. On voyait en lui celui qui, par son courage et son intrépidité, méritait de succéder aux dignités de Marius ; et lorsque Pompée était à la tête du sénat, César se rendait le chef du parti du peuple et de ses tribuns.

Ce fut par leurs suffrages qu'il fut successivement élevé à la dignité de grand pontife, à celle de préteur, et que le gouvernement de l'Espagne lui fut déféré. César employa tout le temps qu'il passa dans son gouvernement à en reculer les frontières. Il porta la guerre en Galicie et dans la Lusitanie qu'il soumit à l'empire romain, et revint à Rome, où il fut reçu du peuple avec de nouveaux applaudissemens.

C'est alors qu'il rivalisa ouvertement avec Pompée, qui partageait toute l'autorité avec Crassus. Ennemis et rivaux dans le gouvernement, ces deux hommes

divisaient le sénat en deux partis. César s'unit tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et sut se servir de tous deux pour parvenir au consulat et au gouvernement des armées. Pour mieux ménager l'amitié de ses ennemis déclarés, il travailla d'abord à les réconcilier; il y parvint, et sut leur persuader de lui confier, comme en dépôt, le consulat qu'ils s'enviaient. Rome se vit alors en proie à l'ambition de ces trois hommes, qui jurèrent de se servir mutuellement, et formèrent par leur union ce qu'on appelle le *premier triumvirat*. Ils disposaient souverainement, par leurs factions réunies, de toutes les dignités et de tous les emplois de la république.

César, pour s'assurer de Pompée, lui fit épouser sa fille Julie. Ce fut le grand lien de leur union, qu'on vit bientôt s'altérer quand ce mariage fut rompu par la mort de la fille de César.

Je ne m'étendrai point sur le partage que ces trois hommes se firent de l'empire du monde; il me suffit de vous dire que l'année même de son consulat, César prit pour cinq ans le gouvernement des Gaules et de l'Illyrie; celui de la Syrie fut peu après décerné à Crassus, et Pompée obtint les deux Espagnes,

qu'il gouverna toujours par ses lieutenans, ne voulant point renoncer aux délices de Rome.

En vain Caton le censeur s'éleva contre ce partage, qu'il appelait *la prostitution de la république*. Ses clameurs n'eurent d'autre effet que d'irriter César qui, ayant eu l'adresse de faire comprendre ces différentes dispositions dans le décret d'un partage de terres qui flattait le peuple, fit arrêter Caton, sous prétexte qu'il s'opposait à la publication d'une loi reçue à l'unanimité des suffrages. Bibulus, collègue de César au consulat, fut, par cette même raison, chassé de Rome. Lucullus et Cicéron ne furent guère mieux traités : le premier fut obligé d'implorer la clémence du consul; et le second, accusé par Clodius, fut si vivement poursuivi, qu'il se trouva heureux d'échapper à la fureur de son ennemi, en demandant à passer dans les Gaules en qualité de lieutenant de César.

Je ne ferai que vous indiquer cette affaire de Cicéron et celle de Clodius, qui firent un grand bruit. Il vous suffit de savoir que César se déshonora en persécutant Cicéron, et s'unissant pour cela avec Clodius, qui était générale-

ment méprisé. Lorsque celui-ci vit que son ennemi était prêt à suivre César dans les Gaules, il parut vouloir cesser ses poursuites. Cicéron, qui quittait Rome à regret, en crut ses protestations, remercia César, et le laissa partir sans lui. Clodius renouvela alors son accusation, et la poussa tellement, que le plus grand orateur de son siècle, celui qui avait sauvé Rome de la conjuration de Catilina, fut réduit à prendre la fuite, et se retira en Grèce. Le tribun Clodius fit prononcer contre lui une sentence d'exil, et ses maisons furent rasées, ses meubles vendus à l'encan.

Cette inique sentence fut révoquée, lorsque Clodius, se croyant maître absolu du gouvernement, osa attaquer Pompée lui-même, et porter devant l'assemblée du peuple l'examen de la conduite que ce grand capitaine avait tenue dans les guerres d'Orient.

Pompée, qui n'avait consenti à l'exil de Cicéron que pour servir la haine que César portait à ce grand homme, qui démêlait trop habilement ses vues, oublia ses engagemens, et résolut de rappeler Cicéron pour l'opposer à Clodius. Ce fut le sujet de nouvelles disputes ; mais le parti de Pompée l'emporta ; après

seize mois d'exil Cicéron rentra à Rome en triomphe. On lui rendit de grands honneurs dans toutes les villes qui se trouvèrent sur son passage ; les grands et les chevaliers allèrent en corps au devant de lui ; et le sénat, par un décret public, ordonna que ses maisons fussent rebâties des deniers publics.

César, qui était alors dans son gouvernement, ne paraissait s'occuper d'autres affaires que des intérêts de ses provinces, où il étendit la gloire de son nom en faisant la conquête des Gaules entières. Ses combats, ses victoires dans cette partie du monde, sont trop connus pour m'arrêter à vous les détailler. Vous ne pouvez ignorer qu'en moins de dix ans, il triompha des Helvétiens, qu'il soumit les Belges à ses lois, conquit toutes les Gaules, et que les Romains, sous sa conduite, passèrent la mer, et arborèrent, pour la première fois, les aigles romaines dans la Grande-Bretagne. On prétend qu'il emporta de force ou réduisit, par la terreur de ses armes, huit cents villes, subjugua trois cents peuples ou petites nations différentes, défit enfin, en divers combats, trois millions d'hommes, dont un tiers fut tué. Ce détail paraîtrait très-exagéré, et pourrait même être révoqué

en doute, s'il n'était attesté par Plutarque, et par les autres historiens romains.

Il est certain que la république n'avait point encore eu un si grand capitaine, si l'on examine sa conduite dans le gouvernement des armées, sa rare valeur dans les combats et sa modération dans la victoire; mais ses belles qualités étaient obscurcies par une ambition démesurée et par une avidité insatiable d'amasser de l'argent. César pilla les Gaules, les temples des dieux, les terres des alliés; rien ne fut respecté : tout était vénal dans son camp; charges, gouvernemens, alliances, il trafiquait de tout. Ce qui pouvait servir à augmenter sa puissance ou ses richesses, lui paraissait juste et honnête. Le sénat, attentif sur sa conduite, voulut lui en faire rendre compte; on envoya des commissaires dans les Gaules pour prendre des informations et recevoir les plaintes des alliés. Au retour de ces envoyés, Caton proposa de livrer César à Arioviste, roi des Allemands, auquel il avait fait la guerre, quoiqu'il fût allié du peuple romain. Caton, s'élevant contre cette injustice, proposa d'en abandonner l'auteur, comme une preuve que la république désa-

vouait les injustices qu'il avait commises. Mais l'éclat des victoires de César, l'affection du peuple, l'argent qu'il savait répandre dans le sénat, tournèrent les plaintes en éloges. On attribua ses brigandages à des vues politiques, et on décerna aux dieux des actions de grâces pour ces sacriléges; de grands vices, couronnés par le succès, passèrent pour de grandes vertus.

César devait ses triomphes à sa valeur, et plus encore à l'amour qu'il savait inspirer à ses soldats; il en était adoré! ils le suivaient dans les plus grands périls, avec une confiance bien honorable pour un général. Ceux qui, sous d'autres capitaines, n'auraient combattu que faiblement, montraient sous ses ordres un courage invincible. Ils les avaient attachés à sa personne et à sa fortune par le soin qu'il prenait de leur subsistance et par les magnifiques récompenses qu'il leur décernait. Sous ses enseignes, par son excessive générosité, les soldats de la république devinrent les soldats de César.

Il ne bornait point son attention à s'assurer de son armée; du fond des Gaules, il ranimait le zèle des créatures qu'il avait à Rome; il leur faisait passer de l'argent, et influait par leur crédit dans

la plupart des délibérations. Ce fut par de semblables moyens que César se fit continuer dans son gouvernement.

Cependant les amis de Pompée lui firent faire de grandes réflexions sur la conduite de César, et lui représentèrent le péril qui menaçait la république. Pompée ne s'aperçut qu'avec une surprise mêlée de honte, qu'il s'était laissé surprendre par un homme plus habile que lui, et qu'il s'était peut-être donné un maître, croyant favoriser son ami et son beau-père. Dès ce moment, il résolut de faire tous ses efforts pour ruiner la fortune de César : il se flatta qu'étant maître du sénat, rien ne tiendrait contre lui. César, de son côté, fondait ses espérances sur une armée victorieuse et sur l'affection du peuple.

Crassus qui, par son crédit et ses richesses, balançait l'autorité des deux rivaux, ayant été tué dans la guerre des Parthes, ils se virent en liberté de faire éclater leur jalousie et leur ressentiment. La mort de Julie, femme de Pompée, acheva de rompre le lien qui pouvait encore retenir le gendre et le beau-père.

Rome était alors dans un désordre affreux ; la corruption était extrême ;

toutes les charges étaient devenues vénales ; elles se vendaient publiquement. L'argent était distribué aux chefs de parti, qui employaient la force et la violence pour faire nommer ceux qui les payaient. Il n'y avait point d'élection qui ne fût emportée l'épée à la main. Le désordre alla si loin, que Rome fut huit mois sans magistrats. Pompée, cherchant à ramener à lui tous les esprits, faisait insinuer par ses créatures que l'état monarchique était préférable à une république dégénérée en pure anarchie, et qu'il fallait au moins recourir à un dictateur, et se mettre entre les mains du médecin le plus doux : c'était désigner Pompée. L'affaire fut poursuivie avec tant de chaleur, par ses partisans, que le sénat était disposé à lui conférer cette grande dignité, lorsque Caton, qui veillait toujours à la conservation de la liberté, proposa de déférer le consulat à Pompée, sans lui donner de collègue.

L'expédient fut adopté. Pompée, élu seul consul, continué en même temps dans son gouvernement, chargé du commandement des armées, libre de prendre dans le trésor l'argent nécessaire à leur solde, augmenta encore son pouvoir en épousant Cornélie, fille de Mé-

tellus-Pius; et, quoiqu'on lui eût déféré le consulat sans collègue, il s'associa son beau-père, et, par cette modération, il attacha encore plus étroitement le sénat à ses intérêts.

Bientôt ce corps, qui n'agissait plus que d'après les impulsions des ennemis de César, fit redemander à ce grand général, à qui l'on venait de refuser le consulat, deux légions, sous prétexte de les envoyer en Syrie, que les Parthes, disait-on, menaçaient d'une invasion. César remit les deux légions à l'envoyé du sénat, et combla de présens les officiers et les soldats. Il apprit, peu après, que ce qu'on publiait du dessein des Parthes n'était qu'un prétexte pour affaiblir son armée. Les troupes qu'on lui retira, au lieu de partir pour l'Orient, ne furent pas plutôt arrivées en Italie, qu'on les fit camper près de Capoue.

Vous pouvez juger si César et ses partisans eurent lieu d'en être satisfaits. Ceux de Pompée s'agitaient, et lui-même tâchait de tirer César du gouvernement des Gaules. Il prit des mesures avec le sénat pour lui donner un successeur. L'affaire fut mise en délibération; et Curion, tribun du peuple, dévoué secrètement à César, ne voulut point paraître

s'opposer au sentiment général ; mais il mit en avant que Pompée devait aussi licencier les armées qu'il commandait, et quitter les gouvernemens de l'Espagne et de la Lybie. Les amis de Pompée se récrièrent et dirent que le temps de sa commission n'était pas expiré, comme celui de celle de César. Ce fut le sujet de beaucoup de discussions. Curion insistait sur l'abdication réciproque des pouvoirs, parce qu'il était bien persuadé que Pompée ne se résoudrait jamais à se dépouiller de ses gouvernemens; et il conclut en disant qu'il était d'avis que, si César et Pompée ne quittaient point en même temps le commandement des armées, on devait les déclarer tous deux ennemis de la patrie.

Cette proposition hardie excita beaucoup de rumeur; et pendant que les partisans de Pompée soutenaient qu'il ne devait point renoncer à l'autorité dont on l'avait revêtu, le consul Marcellus profita du bruit qui se répandait que César avait passé les Alpes, et marchait droit à Rome, pour ordonner à Pompée de marcher contre César et de combattre pour la défense de la patrie.

César, instruit de ce qui s'était passé à Rome, écrivit plusieurs fois au sénat et

parut rechercher la paix. Mais ses propositions ayant été rejetées, même les plus modérées, par lesquelles il se réduisait à demander le gouvernement de l'Illyrie et le droit de conserver seulement deux légions, il se décida à passer les Alpes; et s'arrêtant à Ravenne, il envoya Fabius, son lieutenant, en députation au sénat. Les lettres que César adressait au corps du sénat, se terminaient d'une manière un peu fière, qui souleva toute l'assemblée : il menaçait, si on ne lui rendait justice, de venir à Rome, à la tête de son armée, venger ses propres injures et celles qu'on faisait à sa patrie.

Ces paroles hautaines servirent la haine de ses ennemis; on procéda sur-le-champ à l'élection de son successeur; et regardant la lettre de César comme une déclaration de guerre, on le déclara ennemi de la patrie. En vain Marc-Antoine, alors tribun, soutenu de Curion et de Cassius, voulut, en vertu des pouvoirs de sa charge, s'opposer à ce décret; les consuls, irrités de sa résistance, le chassèrent par force du sénat. Antoine s'écria, en sortant, que la violence qu'on lui faisait n'était que le prélude des guerres sanglantes, des pros-

criptions et des meurtres qu'il prévoyait. Après s'être déguisé en esclave, ainsi que Curion et Cassius, tous trois se rendirent en diligence auprès de César.

Le décret du sénat fut le signal de la guerre. On vit deux partis puissans prendre les armes, tous deux prétextant la défense des lois et de la liberté. Le parti de Pompée se couvrait du grand nom de la république, qui le reconnaissait pour son général. Le sénat entier et les consuls suivaient ses enseignes : César avait pour lui l'affection du peuple et son armée victorieuse; et si le parti de Pompée paraissait plus juste en apparence, celui de son rival était le plus puissant et le plus sûr.

Le sénat s'était flatté que ce général ne pourrait sitôt tirer ses troupes du fond des Gaules, où elles étaient répandues en différentes provinces ; il pensait qu'avant qu'il eût pu les rassembler et passer les Alpes, Pompée aurait le temps de mettre sur pied une puissante armée. Mais l'activité de César trompa l'espoir du sénat; et le passage du Rubicon, passage qui décida du sort de la république, une fois effectué, le parti de Pompée fut à demi-vaincu. On sait quelles furent les irrésolutions de César

au moment de passer cette petite rivière, qu'il a rendu célèbre. Elevé dans le sein d'une république, César ne put, en approchant de Rome, envisager de sang-froid la ruine de sa patrie. La liberté, près d'expirer sous l'effort de ses armes, lui coûta encore des remords. « Si je « diffère à passer cette rivière, dit-il « aux officiers qui l'environnaient, je « suis perdu ! mais, si je la passe, que je « vais faire de malheureux » ! Après avoir réfléchi sur la haine et l'animosité de ses ennemis, et sur ses propres forces, il se jeta dans le fleuve, en disant : « C'en est fait ! le sort est jeté » ! Il continua rapidement sa marche ; et, arrivé à Rumini, il surprend cette ville et s'en rend le maître.

La perte de cette place répandit dans Rome la crainte et la terreur. Le sénat s'assembla plusieurs fois sans pouvoir prendre aucun parti ; les esprits étaient divisés, et Pompée lui-même n'était pas sans inquiétude. Ses troupes n'étaient point encore rassemblées; il n'avait point de places de retraite, et recevait encore les reproches du sénat de s'être laissé endormir par les lettres de César, par ses feintes démonstrations du désir de la paix, et de ne point s'être hâté de se

mettre en mesure contre un si redoutable ennemi. Chacun se croyait en droit de lui reprocher sa négligence et de lui donner des avis. Il trouvait des oppositions de tous côtés; on remplissait son esprit de craintes et de soupçons; et, pour comble, le peuple, dans cette agitation, refusait d'obéir à ses magistrats; chacun se faisait l'arbitre de ses devoirs et prétendait pourvoir à sa propre sûreté.

Pompée, n'osant forcer le peuple de prendre les armes, dans la crainte qu'il ne les tournât contre lui en faveur de César, résolut de porter la guerre plus loin, et de se rendre dans la Pouille, où campaient les deux légions que César avait remises à Appius. La défiance du parti que César avait dans Rome était si grande, que la plupart des sénateurs, et tous les amis et créatures de Pompée, résolurent de le suivre en campagne. Ils ne regardaient plus Rome, où ils ne pouvaient se maintenir, que comme le camp de César.

En effet, il s'en rendit bientôt maître, et il y fut reçu par le peuple avec un applaudissement général. Il s'empara du trésor public, et se mit ainsi en état de poursuivre Pompée et ses partisans. Ce

général du sénat, qui voulait tirer la guerre en longueur, pour avoir le temps d'amasser de plus grandes forces, passa d'Italie en Epire ; et après s'être embarqué à Brindes, il aborda dans le port de Dyrrachium. César, ne l'ayant pu joindre, se rendit maître de toute l'Italie en moins de soixante jours. Ainsi, pendant que Pompée mettait l'Orient dans ses intérêts, son rival asservissait l'empire. La bataille de Pharsale décida du sort de ces fiers rivaux. César remporta une victoire complète. On prétend qu'il la dut à la recommandation qu'il fit à ses soldats de frapper au visage ceux de Pompée. La plupart étant de jeunes patriciens, fort jaloux des charmes de leur personne, ne tinrent pas à cette manière de combattre ; ils cherchèrent à s'échapper et mirent la déroute dans l'armée.

Pompée lui-même fut réduit à prendre la fuite. Vaincu et fugitif, errant au hasard, il crut trouver un asile en Egypte; il se flattait d'éprouver la reconnaissance du jeune Ptolomée qu'il avait rétabli sur le trône ; mais les ministres du jeune roi lui conseillèrent de faire poignarder Pompée pour se faire un ami de César ; et, victime de la plus indigne trahison,

l'infortuné périt en mettant le pied dans les états de l'ingrat Ptolomée.

Il est nécessaire, ma chère Aline, de reprendre ici les choses de plus haut, et de revenir sur l'histoire d'Egypte, pour vous faire connaître quel était ce Ptolomée qui fut perfide envers Pompée.

Vous avez vu Ptolomée-Epiphanes, fils de Philopator, protégé par les Romains contre les entreprises d'Antiochus, roi de Syrie. Ce jeune prince, qui perdit son père au berceau, tomba sous la domination romaine, par les divisions qui s'élevèrent entre les seigneurs égyptiens au sujet de la régence. Dans l'embarras de parvenir à s'accorder, ils eurent recours à Rome qui, profitant de l'occasion, envoya Marcus-Lépidus prendre la tutelle de Ptolomée. Il ne la garda pas long-temps, et la remit à Aristomène, qui gouverna avec l'approbation générale, et remit à Ptolomée, aussitôt qu'il eut atteint quatorze ans, son royaume dans l'état le plus florissant. On ne sait pourquoi il fut surnommé *Epiphanes l'illustre*; car, à peine jouit-il de l'autorité, qu'il laissa tout tomber dans le désordre. Méprisant les avis d'Aristomène, il excita plusieurs révoltes, appaisa ses sujets par des promesses qu'il ne tint

point, et fit périr des rebelles à qui il avait promis de pardonner. Cette conduite inspira contre lui une défiance, une haine qui contribua à sa mort. Il fut empoisonné, et laissa deux fils, Ptolomée-Philométor et Ptolomée-Phiscon, et une fille nommée Cléopâtre, sous la tutelle de leur mère, qui s'appelait aussi Cléopâtre. Cette princesse s'acquitta glorieusement des devoirs attachés à la régence. Phiscon fut soupçonné d'avoir hâté sa mort. Le peuple, furieux, se souleva contre lui, et l'aurait exterminé, si Philométor ne l'eût pris sous sa protection. Ce prince soutint une guerre malheureuse contre le roi de Syrie : il y fut fait prisonnier. Les Alexandrins, désespérant de le revoir, firent prendre la couronne à Phiscon. Le roi de Syrie, dont le but était d'assujétir l'Egypte, y ramène Philométor, lui donne même des troupes pour opposer à celles de son frère; mais garde Péluse, la clef de l'Egypte, pour y rentrer quand les deux frères seraient épuisés. Il fut trompé dans son attente; ils s'accordèrent par la médiation de Cléopâtre, leur sœur, et régnèrent quelque temps en bonne intelligence.

La concorde ne put se soutenir long-

temps. Philométor, le plus doux des hommes, tourmenté par Phiscon, au lieu de plonger ses peuples dans les horreurs d'une guerre civile, eut recours à l'arbitrage des Romains. Il alla lui-même à Rome demander justice au sénat. Comme aîné, le royaume d'Egypte devait lui appartenir en entier; mais le sénat le partagea; il adjugea l'Egypte à Philométor, et la Cyrénaïque à Phiscon. Ce monstre, assassin de sa mère, sollicita et obtint de Rome qu'on joignît encore à cette possession celle de l'île de Chypre. Philométor, mécontent de perdre cette île, qui était très-importante, différa de s'en dessaisir; et pendant qu'il temporisait sur divers prétextes, les habitans de la Cyrénaïque se révoltèrent contre Phiscon, que ses débauches et ses cruautés leur rendaient odieux. Ils l'attaquèrent personnellement, et le laissèrent pour mort sur la place. Phiscon, jugeant des autres par lui-même, crut son frère auteur de cet attentat; il retourna à Rome porter ses plaintes et revendiquer la Chypre. Il revint avec des ambassadeurs chargés de faire fléchir Philométor. Celui-ci voulut encore éluder. On mit des troupes sur pied des deux côtés; les Romains les laissèrent se battre l'un

contre l'autre. Phiscon fut vaincu et pris. Son frère, toujours indulgent, lui rendit sa liberté et son royaume de Cyrène, et lui donna un dédommagement pour l'île de Chypre qu'il garda. Philométor porta ensuite la guerre en Syrie, et mourut de ses blessures au sein de la victoire.

Deux partis se montrèrent alors en Egypte, l'un pour Cléopâtre, qui voulait mettre sur le trône un fils encore enfant, l'autre pour Phiscon. On s'accorda à cette condition, que Phiscon épouserait la veuve de son frère, et régnerait avec elle, mais que le fils de Philométor serait son successeur. Ici commence le règne de Phiscon en Egypte, dont il fut l'affreux tyran.

Le jour même où il épousa sa sœur, il égorgea son neveu sur le sein de sa mère. La suite répondit à ce beau commencement; il fit mourir tous ceux qui lui avaient été contraires, et ne traita pas mieux ceux qui lui avaient été favorables. Ce monstre fit couler des ruisseaux de sang : les rues de ses deux capitales en regorgèrent souvent. Ses ordres barbares étaient exécutés par des soldats étrangers qui, ne connaissant que lui, obéissaient aveuglément. Je

frémirais de devoir vous détailler les horreurs de ce règne ; qu'il vous suffise de savoir que cet odieux tyran régna trop long-temps pour le malheur de ses peuples.

Lathyre et Alexandre, ses deux fils, affligèrent encore l'Egypte par leurs sanglantes divisions. Tour à tour chassé et rétabli, Alexandre, qui avait été élevé à la cour de Mithridate, et qui s'était ensuite sauvé dans le camp de Sylla, fut envoyé en Egypte par ce général, quand on apprit à Rome la mort de Lathyre. Sa fille Cléopâtre régnait depuis six mois. On accorda ses droits et ceux d'Alexandre en les unissant; mais dix-neuf jours après son mariage, le cruel Alexandre fit mourir sa femme. Ce crime mit la révolte dans Alexandrie, et de nouvelles cruautés portèrent le peuple à chasser Alexandre.

Les Egyptiens donnèrent alors la couronne à un bâtard de Lathyre, qu'on nomma Ptolomée-Anletès. Alexandre en porta ses plaintes à Rome, et mourut avant d'en savoir le succès. Par son testament, il nomma le peuple romain son héritier; ce qui excita de grands débats dans le sénat. Les uns voulaient accepter la succession; d'autres sénateurs, plus

modérés, craignaient de faire accuser Rome de trop d'ambition. Déjà, par le testament d'Apion, la Cyrénaïque venait de lui être donnée, de même que la Bythinie, par celui de Nicomède; accepter encore l'Egypte eût été montrer une bien grande avidité! Il fut donc décidé qu'on se contenterait de faire venir de Tyr les richesses laissées par Alexandre; et on abandonna son royaume à Anletès, c'est-à-dire, qu'on le laissa s'y instaler, sans donner ni consentement, ni approbation.

Ce prince négocia avec Jules-César, pour se faire reconnaître par la république; il lui donna une forte somme et une autre à Pompée pour faire passer cette décision dans le sénat.

Un autre bâtard de Lathyre, connu sous le nom d'Alexandre-Bala, qui s'était emparé de l'île de Chypre, n'ayant pas su, comme son frère, acheter l'alliance des Romains, fut déclaré déchu de son royaume. Il demanda des secours à son frère, qui le refusa, pour ne point déplaire aux Romains. Cette lâcheté indigna les Egyptiens, qui chassèrent Anletès, et placèrent sur le trône sa fille Bérénice. Rétabli par les Romains, Anletès immola sa fille à son ressentiment,

quoiqu'on l'eût couronnée malgré elle. Ce prince, qui fut cruel et peu fidèle à ses engagemens, laissa deux fils, appelés tous deux Ptolomée, et deux filles, dont l'aînée fut la célèbre Cléopâtre, et l'autre Arsinoé, qui fut sa victime.

Anletès disposa de sa couronne en faveur des deux aînés, à condition qu'ils s'épouseraient. Cléopâtre avait dix-sept ans; son frère n'en avait que treize. Pothin, premier ministre, et Archilas, commandant des troupes, ne s'arrangeant point, il en résulta de grandes divisions. Ptolomée-Denis manqua être renversé du trône; il dut une première fois sa conservation à la protection de Pompée. Vous venez de voir quelle en fut sa reconnaissance : mais ce n'est point le jeune souverain qu'il faut accuser, c'est ses indignes conseillers.

Lorsque César, qui poursuivait partout Pompée, arriva en Egypte, on lui présenta la tête de son malheureux rival; il frémit et pleura, dit-on, sur elle.

Les intrigues de Pothin pour écarter Cléopâtre, qui voulait prendre part au gouvernement, avaient réduit cette princesse à quitter Alexandrie; elle avait armé contre son frère et son époux :

César fut prié de juger leurs différends. Cléopâtre, craignant que César ne fût prévenu contre elle par les ministres de Ptolomée, usa d'un singulier stratagème pour s'introduire près du général romain. Elle se fait envelopper d'une pièce d'étoffe; et, portée sur les épaules d'un homme qui lui est dévoué, elle entre dans Alexandrie, et jusque dans la chambre de César, qui n'apprend ce que renferme ce prétendu ballot, que lorsqu'il en voit sortir une superbe femme. Cléopâtre, alors dans sa brillante jeunesse, et aussi séduisante par son esprit que par les charmes de sa personne, fit la plus vive impression sur César; en se présentant ainsi devant lui, elle n'eut point de peine à le mettre dans ses intérêts. Les ministres de Ptolomée se défièrent de l'intérêt que César paraissait prendre à Cléopâtre; ils firent quelques tentatives pour se débarrasser de ce juge, dont ils craignaient la partialité. Leur perfidie détermina César à faire la guerre au roi d'Egypte. Après l'avoir assiégé pendant plusieurs mois dans sa capitale, il le vainquit, le détrôna, et disposa de son royaume en faveur de Cléopâtre, à qui il fit épouser son jeune frère. Ce fut dans ce siége

d'Alexandrie que la fameuse bibliothèque de Ptolomée fut brûlée.

D'Alexandrie, César passa en Syrie, et de là dans le royaume de Pont, où Pharnace, fils du grand Mithridate, défiait impunément la puissance romaine. Ce prince avait profité des guerres civiles pour déchirer la république; et déjà il avait remporté plusieurs victoires qui avaient redoublé sa fierté. César lui livra bataille le cinquième jour de son arrivée, et le défit entièrement dans l'espace de quatre heures. Une victoire si facile lui faisait dire que « Pompée « était bien heureux de s'être couvert « de gloire, en subjuguant des peuples « aussi efféminés ».

César passa ensuite en Espagne et en Afrique, où il défit Scipion, Juba et le fils de Pompée, qui cherchaient à ranimer le parti que César venait d'anéantir. La victoire, fidèle à ses drapeaux, le suivit presque partout; la gloire ne l'abandonna jamais. Sa modération et sa clémence achevèrent de désarmer ses ennemis; il pardonna à tous les partisans de Pompée. Il y en eut même plusieurs qu'il ne distingua point de ses meilleurs amis, dans la distribution des charges et des dignités de l'empire. Tout plia

sous sa puissance; et, deux ans après le passage du Rubicon, on le vit rentrer dans Rome maître du monde entier et triomphant de tous ses ennemis.

Le sénat lui décerna des honneurs extraordinaires et une autorité sans bornes, qui ne laissait plus à la république qu'une ombre de liberté. Après avoir obtenu cinq triomphes consécutifs, dont César varia la pompe, il fut nommé consul pour dix ans et dictateur perpétuel. On lui donna le nom d'empereur, le titre d'auguste, de père de la patrie : on déclara sa personne sacrée et inviolable; et l'on ajouta à cette profusion d'honneurs le droit d'assister à tous les jeux publics, dans une chaire dorée, et une couronne d'or sur la tête. Il fut ordonné, par le même décret, que, même après sa mort, on placerait toujours cette chaire et cette couronne dans tous les spectacles pour immortaliser sa mémoire.

Environné de tant de gloire, jouissant d'un pouvoir si étendu, il ne lui manquait que le titre de roi. On prétend qu'il délibéra s'il le prendrait, et que, convaincu de l'aversion des Romains pour le nom et l'appareil de la royauté, il n'osa se faire déclarer souverain, et

se contenta d'en usurper toute l'autorité. Pour gagner la confiance du sénat, et celle du parti républicain, il cassa sa garde espagnole contre l'avis de ses amis, qui lui représentaient qu'une autorité acquise par les armes, ne se conservait que les armes à la main.

César osa compter sur l'amour qu'il savait inspirer, et sa sécurité fit sa perte : ses ennemis surent en profiter pour le précipiter dans le néant. Pendant qu'il s'occupait d'établissemens utiles, parmi lesquels on compte la réformation du calendrier; pendant qu'il faisait des réglemens sages, rétablissait l'ordre, réformait le luxe et protégeait les lettres, les restes du parti républicain s'agitaient. Les grands sur-tout, qui avaient suivi la fortune de Pompée, ne pouvaient lui pardonner de leur avoir donné la vie dans les plaines de Pharsale. Vainement il les avait comblés de bienfaits, ils se reprochaient de les avoir acceptés : les regardant comme le prix de la liberté publique, ils n'en jouissaient qu'à demi; et ceux même que César croyait ses meilleurs amis, ne recevaient ses grâces que pour approcher plus près de sa personne, et trouver l'occasion de le faire périr.

Il se disposait à tourner ses armes contre les Parthes, lorsqu'il fut assassiné dans le sénat. Quelques auteurs prétendent que le livre des Sibylles, portant que les Parthes ne pouvaient être vaincus que par un roi, les partisans de César devaient saisir ce prétexte pour le faire couronner, et que tout était préparé pour ce grand dessein. Brutus et Cassius se firent honneur de le renverser; ils le poignardèrent au milieu des sénateurs assemblés. Les détails de la mort de César sont d'autant plus touchans, que c'est en s'approchant de lui, comme pour lui demander quelque grâce, que les perfides conjurés le percèrent de leurs poignards; et ce fut Brutus! Brutus, son fils naturel! qui fut le plus ardent à le percer. On assure que de tous les coups que reçut César, le plus sensible pour lui fut de trouver son fils au nombre de ses assassins. Il est facile de le croire. Ce jeune homme, qu'il avait toujours comblé de bienfaits, ignorait qu'il lui devait le jour, mais il l'aimait; et un fanatisme républicain put seul le porter à assassiner celui qu'il regardait comme le tyran de sa patrie. Ce Brutus se faisait gloire de descendre de l'ancien Brutus, que la république reconnaissait pour son fon-

dateur : l'amour de la liberté avait passé jusqu'à lui, avec le sang de ses ancêtres.

La mort de César fut vengée par Marc-Antoine, alors consul, qui s'unit à Octave, petit-neveu de César, nommé son héritier et désigné son fils adoptif, pour poursuivre les meurtriers du dictateur.

Ceux-ci, aussitôt après l'assassinat de César, avaient traversé les rues de Rome, le poignard à la main, en criant qu'ils venaient de tuer *le roi, le tyran de Rome.* Le peuple n'avait marqué que de la consternation; et les conjurés, trompés dans leur attente, n'avaient osé, comme ils se l'étaient proposé, traîner le cadavre dans le Tibre, confisquer les biens de César et annuller ses ordonnances; ils craignirent le consul Marc-Antoine, ami du dictateur, et Lépidus, son maître de cavalerie, et se retirèrent au Capitole.

Le jour des funérailles de César, Antoine essaya d'émouvoir le peuple, d'abord par la lecture du testament du dictateur, où quelques uns de ses meurtriers étaient nommés avec honneur, et où le peuple romain avait des legs considérables. La tendresse, la reconnaissance, pénétra tous les cœurs; et il acheva

de les embrâser par le panégyrique des vertus et des exploits de César; il déploya sa robe ensanglantée, montra la marque des vingt-trois coups de poignard qu'il avait reçus, et excita si vivement l'indignation du peuple contre les conjurés, que, passant de l'attendrissement à la fureur, une troupe de plébéïens se porta vers les maisons des meurtriers, et voulait y mettre le feu. On eut quelque peine à réprimer leurs efforts, et les conjurés furent obligés de prendre la fuite.

Le sénat sut mauvais gré à Antoine d'avoir excité ce soulèvement; mais, soutenu par le peuple, il fit priver les conjurés de leurs gouvernemens, et se fit attribuer celui de la Macédoine, qui avait été donné à Brutus.

Pour calmer ensuite le ressentiment du sénat, on vit Antoine proposer de rappeler Sextius-Pompéïus, fils du grand Pompée, qui était resté en Espagne depuis la mort de son père. Comme ses biens avaient été confisqués et donnés aux créatures de César, Antoine proposa de l'en dédommager aux dépens du public, et de lui décerner, comme on avait fait à Pompée, le commandement général des flottes de la république.

Cette proposition surprit et charma le sénat, qui regardait que la conservation de la république était attachée au parti de Pompée. Antoine, pour achever de persuader le sénat que ses sentimens étaient conformes aux siens, fit tuer publiquement dans Rome un certain Anatius, qui se disait fils de l'ancien Marius, et qui, à la faveur de ce nom, et comme allié de César, demandait hautement la vengeance de sa mort. Il s'était mis à la tête d'une troupe de plébéiens séditieux; et ces mutins avaient élevé un autel à César, dans le lieu même où son corps avait été brûlé. Antoine, sans aucune forme de justice, fit poignarder leur chef; plusieurs de ses complices périrent dans le tumulte; et on pendit sur-le-champ, par ordre d'Antoine, un grand nombre d'esclaves qui s'étaient jetés dans ce parti. Le peuple s'irrita de ces voies de fait, accusa hautement Antoine d'ingratitude pour la mémoire de son bienfaiteur, et s'emporta en menaces, dont Antoine s'autorisa pour demander une garde au sénat. On lui permit de se faire accompagner de quelques vétérans: Antoine, sous différens prétextes, en réunit jusqu'à 6 mille qui avaient servi sous César, et qui sou-

haitaient venger la mort de leur général.

Il paraît qu'Antoine songeait à se rendre maître de Rome et le successeur de l'autorité de César, lorsque l'arrivée d'Octave, son héritier, vint déranger le plan du consul.

Le jeune Octave n'avait pas encore dix-huit ans ; il avait été envoyé par son grand-oncle à Apolloine, ville sur les côtes d'Epire, pour y achever ses études et ses exercices. Il apprit dans cette ville l'assassinat de César, qui l'affligea sensiblement. Les lettres d'Acrie, sa mère, et de Marcus-Philippus son beau-père, lui apprirent bientôt les circonstances de la conjuration, et en même temps qu'Antoine et Lépidus, sous prétexte de venger la mort du dictateur, cherchaient à établir leur puissance ; que la ville était remplie de troubles et de divisions par la concurrence et l'animosité des partis. Dans cette situation, la mère d'Octave l'engageait à ne point paraître ; lui disait qu'il n'y avait de sûreté pour lui que dans l'obscurité d'une vie privée. Il y eut même quelques-uns de ses amis qui lui conseillèrent de renoncer à son adoption ; d'autres l'engageaient à chercher un asile dans l'armée de Macédoine.

Octave s'indigna de la faiblesse de ces conseils : affligé, mais non abattu de la mort de César, il résolut de la venger, et de soutenir, au péril de sa vie, l'honneur de son adoption.

Il se hâte de passer en Italie, débarque à peu de distance de Brindes; et pendant qu'il envoie dans cette place quelques personnes adroites, pour reconnaître s'il peut y entrer avec sûreté, les officiers et les soldats de Brindes, apprenant que le neveu de leur ancien général n'osait s'approcher, par la crainte des embûches, vont au-devant de lui, lui donnent leur foi, et l'introduisent dans la place dont ils le rendent maître. Il y sacrifia aux dieux, et prit solennellement le nom de César, suivant le privilége de son adoption.

Après une démarche d'un si grand éclat, le jeune César prit le chemin de Rome; il s'y rend sans autre escorte que ses domestiques et quelques amis. Au bruit de sa marche, les plus considérables des amis de son père, ses parens, ses affranchis, et jusqu'à ses esclaves, se rendent auprès de lui. Les vétérans, à qui César avait donné des terres dans l'Italie, viennent en foule offrir leurs services à son fils adoptif. On lui appor-

tait de l'argent de tous côtés; et quand il approcha de Rome, la plupart des magistrats, les officiers de guerre et une partie du peuple, sortirent au devant de lui. On remarqua qu'Antoine fut le seul des amis de César qui négligea de rendre ce devoir à son fils adoptif. Le jeune César, dédaignant d'en paraître offensé, prévint Antoine en allant lui faire visite. Mais après l'avoir remercié des honneurs qu'il avait fait rendre à la mémoire de son père, et de l'éloge qu'il en avait fait le jour des funérailles, il lui reprocha sa lâcheté d'avoir ensuite changé de parti; et il se plaignit amèrement de ce qu'étant consul, il avait consenti à l'amnistie que le sénat avait accordée aux conjurés. Lui reprochant vivement son ingratitude, il l'engagea à changer de conduite, et à s'unir à lui et à ses amis pour venger son père. Antoine y parut d'abord peu disposé; accusa le jeune homme de témérité dans ses projets, et refusa même de lui délivrer les trésors du dictateur, parce qu'il vit que son intention était de se faire des créatures en les répandant sur le peuple.

Le jeune César démêla les vues d'Antoine; et il vendit son patrimoine pour acquitter les legs que son père avait faits.

Par cette conduite, il s'attacha la multitude ; elle lui fut favorable dans les démêlés qu'il eut d'abord avec Antoine.

Celui-ci vit bientôt qu'il était de son intérêt de se réconcilier avec César; il s'unit à lui, contribua à le faire nommer consul, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, et marchant avec lui, il vainquit Brutus et Cassius dans les champs de Philippe. Ce fut la chute entière du parti républicain. Le triomphe d'Agrippa sur le jeune Pompée, qui, retiré dans l'île de Sicile, offrait une retraite à plusieurs proscrits, acheva la défaite de ce parti. Après ce dernier succès, Auguste crut qu'il était temps de rompre avec ses collègues. Lépide, que César et Antoine s'étaient associé, fut le moins difficile à écarter. Ce triumvir, peu estimé de ses soldats, s'en vit abandonné au milieu de son camp. Auguste s'en rendit maître par adresse, et trouva des prétextes pour le dépouiller de l'autorité souveraine et le réduire à une vie privée. Antoine, adoré de ses soldats, maître de la meilleure partie de l'Asie et de l'Egypte entière, et qui d'ailleurs avait de puissans rois dans son parti, donna plus de peine à Auguste. La perte d'Antoine vint précisément de ce qui eût dû faire sa

principale force. Enivré d'une passion violente pour Cléopâtre, reine d'Égypte, Antoine, qui avait cité cette reine de comparaître devant lui, pour rendre compte de sa conduite, de son juge, devenu l'esclave de ses charmes, la suivit en Egypte, et s'endormit au sein de l'amour. Pendant qu'il oubliait tout près de Cléopâtre, et se rendait méprisable par les excès où sa passion l'entraîna, Octave s'empara de l'empire, et se prépara à faire la guerre à Antoine. Celui-ci, amolli par les plaisirs, ne combattit pas avec son ancienne valeur ; il perdit la bataille d'Actium ; et, poursuivi jusqu'en Egypte, il fut réduit à se tuer lui-même.

Le destin de la belle Cléopâtre vous est connu. Réservée pour orner le triomphe d'Auguste, elle évita cet opprobre en se donnant la mort par la piqûre d'un aspic. Avec elle finit le royaume d'Egypte, qui fut réduit en province romaine.

Octave-César, au comble de ses vœux, débarrassé de tous ses rivaux, résolut de conserver toujours la souveraine puissance, mais sans prendre le titre de roi; il se contenta de celui d'empereur, que les soldats étaient habitués de don-

ner aux généraux victorieux : il conserva en même temps toutes les charges et dignités de l'état. On vit toujours à Rome, sous son règne, des consuls, des préteurs, des édiles et tous les autres magistrats de la république. Il conserva ainsi l'image de l'ancien gouvernement ; et quoique dans le fond les fonctions de ces magistrats devinssent dépendantes d'une autorité supérieure, le peuple, accoutumé à respecter leur puissance, sut gré à Auguste d'en conserver l'apparence ; et pour accoutumer les Romains à lui obéir et les amener insensiblement à sa domination, il déclara publiquement qu'il ne prétendait retenir que pour dix ans la souveraine puissance. Il annonça qu'il s'en dépouillerait avec plaisir, aussitôt qu'il aurait rétabli la paix dans la république.

Sous divers prétextes on le vit renouveler, tous les dix ans, la même protestation. Il rendit d'ailleurs son autorité douce et agréable aux Romains : la clémence d'Auguste fit oublier les cruautés du triumvirat d'Octave.

Je ne vous ai point parlé des proscriptions de ce second triumvirat ; et je me contente de vous dire que chacun des triumvirs sacrifia quelques-unes de ses

créatures aux ressentimens de ses collègues. Lépidus abandonna son frère Pallus à la haine d'Antoine et de César. Antoine sacrifia le propre frère de sa mère, et César consentit qu'Antoine fît mourir Cicéron, quoique ce grand homme l'eût soutenu de son crédit contre Antoine lui-même. On vit enfin sur la liste de mort Thoranius, tuteur du jeune César. C'est en s'immolant ainsi réciproquement leurs parens et leurs amis, que les triumvirs s'accordèrent pour diminuer le nombre de leurs ennemis particuliers, et s'enrichir de leurs dépouilles.

Mais, je l'ai déjà dit, les beaux jours du règne d'Auguste firent oublier les horreurs qui les avaient précédés.

Ce fut sous le règne d'Auguste que Jésus-Christ vint au monde, époque à laquelle finit l'histoire ancienne; c'est pourquoi nous nous y arrêterons.

Vous n'ignorez point, ma chère Aline, que Jésus-Christ naquit dans les états d'Hérode, alors roi de Judée. Cet Hérode fut un usurpateur cruel et sanguinaire : non-seulement on lui reproche le massacre des Innocens, mais encore d'horribles cruautés dans sa propre famille.

Hérode était fils d'Antipater, intendant de Judée. Il avait fourni quelques troupes à Cassius. Ayant su ensuite gagner les bonnes grâces d'Antoine, il épousa Marianne, fille d'Hircan, grand-prêtre et roi de Judée. Il est soupçonné d'avoir fait mourir son beau-père; et ce fut par la protection d'Antoine qu'il fut conservé dans la possession du royaume de Judée, dont il s'était emparé par usurpation. Lors que le parti d'Octave fut vainqueur, il sut s'excuser d'avoir pris le parti de son rival; et César replaça sur sa tête la couronne de Judée, qu'il avait posée à ses pieds. Peu après le cruel Hérode fit mourir sa femme Marianne et sa belle-mère Alexandra. Mais malgré tous les crimes qu'on lui reproche, il paraît avoir eu quelques qualités; il n'était pas dépouvu de valeur, et se distingua en différentes occasions. Il releva le temple de Jérusalem, et fit bâtir la ville de Sabaste en l'honneur d'Auguste : c'est à peu près ses plus mémorables actions. Il est plus que probable qu'il influa beaucoup sur l'arrêt du grand conseil des Juifs, qui fit mourir Alexandre et Aristobule, ses deux fils. S'ils furent vraiment coupables, il faut le plaindre d'avoir dû les laisser condamner. Ce

prince, défiant et soupçonneux, destructeur de sa propre famille, finit tristement ses jours. On prétend qu'il regretta long-temps son épouse Marianne, qu'il avait fait empoisonner, et que la douleur aigrit son caractère, naturellement farouche, et le porta aux divers excès qu'on reproche à sa mémoire.

Hérode mourut dans l'année de la naissance de Jésus-Christ : après lui son royaume fut partagé.

L'ère vulgaire de Jésus-Christ, par laquelle nous commencerons l'histoire moderne, s'accorde avec l'an 754 de la fondation de Rome.

Quelques auteurs mettent cependant la naissance de Jésus-Christ quatre ans plutôt. Je suis bien aise que mon Aline connaisse les deux opinions ; qu'elle sache qu'elles sont diverses, sur une époque devenue très-intéressante pour les chrétiens, puisqu'elle est celle d'une nouvelle ère, d'après laquelle nous datons toutes les histoires des peuples modernes.

LETTRE XLIX.

Supplément à l'histoire ancienne. — Premières notions sur les Chinois.

Vous m'observez, ma chère Aline, que je ne vous ai point encore parlé de ces peuples industrieux et polis, qui se prétendent les plus anciens de l'univers. Il est vrai que les Chinois ont cette prétention, et qu'ils la portent même si loin, que le monde n'est pas assez vieux pour eux; ils voudraient en reculer les bornes, et remonter bien au-delà de la création : mais les bases sur lesquelles repose cette excessive prétention, sont trop fragiles pour ébranler en aucune manière la foi générale des nations.

Mais en admettant l'opinion de quelques savans modernes, et notamment du sage Amiot, les Chinois ont fait partie de la famille de Noé, et sont sortis des plaines de Sennaar pour aller défricher les provinces de Ho-nan et de Schen-si.

Ceux qui supposent Noé père des Chinois, sous le nom de *Fohi*, ne les font pas pour cela descendre de Sem, de Cham ou de Japhet, mais d'un autre de ses fils né depuis le déluge. Ce système est celui de quelques modernes qui l'appuient par beaucoup de probabilités. Suivant eux ces peuples doivent leur origine à une petite colonie formée des plus vertueux descendans du père commun qui, voyant la corruption se répandre parmi les fils de Cham et de Japhet, se serait séparé d'eux avant l'érection de la tour de Babel et la confusion des langues, pour aller fonder cet empire, qui fit l'admiration des Européens lorsqu'ils en firent la découverte.

Vous voyez, ma chère Aline, que, d'après cette supposition, les Chinois ont quelque droit de disputer d'antiquité avec les Assyriens et les Egyptiens. Mais comme la Chine n'a été découverte par les Portugais, qu'il y a un peu plus de deux cents ans, et qu'elle continue de former une nation à part, n'ayant rapport avec aucune autre, malgré l'antiquité qu'on lui attribue, ses annales n'ont point jusqu'alors fait partie de l'histoire ancienne. C'est pourquoi je ne vous en avais point encore parlé; et

mon premier dessein était de ne vous en entretenir qu'un peu plus tard. Mais puisque vous paraissez désirer avoir une première notion sur ces peuples, je puis vous satisfaire et vous dire aujourd'hui quelque chose sur les cinq dynasties qui précédèrent Jésus-Christ.

Je me contenterai d'en extraire quelques faits principaux; et, sans doute, il vous suffira de savoir que la première dynastie des empereurs a commencé 2207 ans avant Jésus-Christ, pour être convaincue que cette nation a des droits bien établis à l'antiquité. Tout ce qui précède cette première dynastie est resté enseveli dans la nuit des temps; et l'on n'a que des inductions qui portent à croire que Noé, sous le nom de *Fohi*, fut en effet le fondateur et le premier législateur des Chinois.

Dans cette première dynastie, quoique rapprochée du temps qu'on peut appeler d'*innocence*, on trouve beaucoup plus de mauvais princes que de bons, des indolens, des tyrans souillés de tous les crimes. Aussi des révoltes très-fréquentes s'élevèrent; elles furent presque toujours appaisées par des princes tributaires qui s'arment pour le peuple opprimé, et tantôt détrônent l'empereur

régnant, tantôt le rétablissent touchés de son repentir, et quelquefois sont obligés de marcher de nouveau contre lui. Le dernier qui éprouva ces vicissitudes, fut obligé de fuir dans des lieux déserts, et passa trois années dans la vie la plus obscure.

Iutu, chef de cette première dynastie, avait été un excellent prince, exact surtout à rendre la justice, très-amateur de l'agriculture dont il donna les préceptes. Le *vin de riz* fut trouvé de son temps; il chassa l'inventeur, défendit cette liqueur comme capable de causer de grands maux. Mais ses efforts furent infructueux; l'usage du vin de riz s'est conservé, et les excès occasionés par ce vin ont réalisé les craintes d'Iutu.

Chin-tong, chef de la seconde dynastie, fut constamment un modèle de sagesse et de vertu; il maintint la réputation qui l'avait appelé au trône; il refusa long-temps, et ne finit par accepter que d'après l'acclamation universelle de tous les ordres de l'état.

Les autres rois les plus renommés de cette race, sont *Tai-vie* et *Wonting*.

Le premier, effrayé d'un prodige qu'il prétendait lui annoncer une révolution, reçut de son principal ministre cette

leçon : « C'est la vertu qui règle les pré-
« sages, qui les rend bons ou mauvais ;
« si vous gouvernez vos sujets avec
« *équité*, rien ne sera capable de trou-
« bler votre repos et votre bonheur ».

Le second se distingua par le choix de ses ministres. Un simple maçon devint premier ministre; il étonna par ses lumières et par sa prudence.

Cette seconde dynastie, appelée *de Ching*, finit, comme la première, par les vices et la maladresse de celui qui occupait alors le trône.

La troisième dynastie, nommée *Cheu*, eut trente-cinq empereurs, la plupart aimant, cherchant la justice, protégeant l'agriculture.

L'un d'eux répétait sans cesse cette maxime : « La joie du prince doit dé-
« pendre de celle de ses sujets ; il ne doit
« goûter aucun plaisir, lorsque son peu-
« ple souffre ».

Un autre, bien différent, se faisait un jeu de la fatigue des soldats, et paya cher cette inhumanité. Il avait ordonné qu'aussitôt qu'ils verraient des feux allumés, ils eussent à prendre les armes et se rendre auprès de lui. Sa favorite s'avisa de prendre plaisir à voir accourir les soldats; ç'en fut assez pour que, sans

motif, le signal fût souvent répété : mais les soldats, ennuyés de s'être tant de fois présentés inutilement, demeurèrent tranquilles précisément lorsque leur secours était le plus nécessaire ; l'ennemi pénétra jusqu'au roi et le tua.

La quatrième dynastie, nommée *Cin*, fournit dix neuf empereurs. Le septième, appelé *Ching*, construisit, aux confins de la Chine, la *grande muraille*, imaginée pour la mettre à l'abri des incursions des Tartares.

Ce même empereur, si zélé pour son peuple, fit brûler généralement tous les livres, excepté seulement *ceux qui traitaient de l'architecture et de la médecine;* il punit même de mort quelques lettrés pour avoir sauvé des livres proscrits. Mais, malgré tous ses efforts, plusieurs bibliothèques, en tout ou en partie, échappèrent à ses recherches. On dit que, sentant toute la lâcheté d'une pareille poursuite, et voulant éviter qu'elle passât à la postérité, il s'efforça de persuader qu'il était dangereux d'écrire l'histoire, et défendit ce genre d'occupation.

Ce tyran fut législateur; il donna même de très-bonnes lois; il régénéra la Chine. Le désir de voir sa législation

triompher de l'ancienne, fut probablement la cause de la proscription qu'il prononça contre les livres alors subsistans.

Le dernier empereur de cette dynastie fut détrôné par un brigand nommé *Lien-pang*, tant il s'était rendu odieux à ses peuples ! et tous les ressorts de l'état étaient relâchés.

Ce brigand fonda la cinquième dynastie, dite de *Han*. Il se montra digne du trône : il est célèbre par sa modération et sa clémence.

Ses successeurs marchèrent quelque temps sur ses traces. Mais enfin cette dynastie eut le sort des quatre premières; les derniers empereurs de cette race dégénérèrent; des factions s'élevèrent. L'une d'elles, connue sous le nom de *bonnets jaunes*, s'empara d'une grande partie de l'empire; et jusqu'à *Heu-han*, fondateur de la sixième dynastie, la Chine n'offrit qu'un empire divisé, rempli de trouble et de confusion.

Nous nous arrêterons ici, ma chère Aline, étant arrivées à peu près à la même époque que l'an 754 de la fondation de Rome.

La Chine est un empire considérable, dont les bornes ont varié jusqu'à la

conquête qu'en ont faite les Tartares : le climat général est assez tempéré; mais les hautes montagnes qui se trouvent dans la partie du nord, étant souvent couvertes de neige, lancent quelquefois un froid très-piquant qui dure trois et quatre mois. Les parties méridionales ont elles-mêmes cet inconvénient, qu'approchant fort près du tropique, elles fournissent quelquefois une chaleur difficile à supporter.

Les terres sont presque partout propres à être mises en valeur. L'industrie chinoise a augmenté leur superficie par l'empiétement que l'agriculture n'a cessé de faire sur les marais qu'elle dessèche, sur les alluvions qu'elle resserre, sur les rocs nus qu'elle couvre de terres, sur les montagnes, que tantôt elle coupe et elle aplanit, et tantôt elle cultive en terrasse. Les terres ne suffisent pas à la grande population : le besoin a fait imaginer d'habiter les grandes rivières; elles sont couvertes de bateaux, où des peuplades entières naissent, vivent, trafiquent et ne connaissent d'autre séjour.

L'empereur a des titres superbes; il se nomme le *fils du ciel*, le *seigneur du monde*, le *seul gouverneur de la terre*, le *grand père du peuple*. Son pouvoir

est *absolu*, avec cette modification néanmoins qu'il est obligé de *gouverner selon les lois*. Il décide seul, mais après avoir consulté ; seul, il ne fait pas; seul, il n'abroge pas les lois; il faut que ce changement *ait la sanction* du conseil suprême, composé des princes du sang et des ministres.

Le trône est héréditaire, mais seulement dans la famille. Le fils aîné n'est point successeur de plein droit : l'empereur régnant peut choisir entre ses enfans.

L'empereur se montre rarement, et seulement dans des occasions solennelles. On ne l'approche jamais qu'en se prosternant : toute maladie, un peu sérieuse, est considérée comme une calamité ; tout l'empire est en prières ; toute joie publique est suspendue.

La Chine a deux conseils souverains : le premier, composé des princes du sang, qui ne s'assemble que dans les occasions extraordinaires, et auquel, lorsqu'il s'agit de changer les lois, on appelle les ministres ; le second, composé seulement des ministres, lequel forme comme un conseil privé toujours en activité.

Elle a des tribunaux supérieurs.

Le premier a inspection sur tous les mandarins, sur tous les magistrats de l'empire ; ses membres sont proprement les *inquisiteurs de l'état.*

Le second règle seulement les finances.

Le troisième règle les sciences et les arts, les rites religieux, les rites civils, toutes les cérémonies de quelque espèce qu'elles soient.

Le quatrième règle l'armée, les flottes, la discipline, les armes, les magasins, les arsenaux.

Le cinquième règle la justice contentieuse et la justice criminelle.

Le sixième règle les ouvrages publics; les palais, les temples, les tombeaux, les ponts, les chemins, les canaux, les fortifications, les arcs de triomphe, tout ce qui est de nécessité ou d'ornement.

Tous ces magistrats sont nommés par l'empereur, et résident dans la capitale ; ils ont dans chaque province, et dans les principales villes, des tribunaux correspondans ; et, en outre, des inspecteurs nommés par l'empereur parcourent les provinces, surveillent ces magistrats du second ordre.

La police, dans les villes, est d'un ordre admirable ; chaque ville a son gouverneur ; chaque quartier a son chef, qui

répond au gouverneur de ce qui se passe. Les pères de famille sont responsables de leurs enfans, de leurs domestiques, de leurs bêtes. Chaque maison, en cas de vol, de meurtres, de tumulte, répond d'elle et de la maison voisine.

La manière d'administrer la justice est simple et prompte. Les charges ne se vendent point, mais se donnent aux candidats, après examen de leurs mœurs et de leur capacité. Ils n'occupent leur emploi que *trois ans dans le même lieu*, jamais dans la province où ils sont nés, crainte qu'on les méprise, s'ils sont de basse extraction, ou qu'ils ne soient trop puissans, s'ils sont riches ou bien alliés.

La perte d'un procès est toujours accompagnée de quelques peines corporelles, dont la moindre est quelques coups de bâton. Ce vœu de la loi, très-singulier, perpétue les haines, les ressentimens, fait souvent renouveler les procès, d'autant plus que les magistrats, quoique sévèrement surveillés, passent pour être faciles à corrompre, et souvent ne songent qu'à s'enrichir.

Au criminel, les punitions sont horriblement sévères. Le criminel de lèze-majesté est *déchiqueté vivant*. Un crime non moins considérable, est la

rebellion d'un enfant contre son père; si elle va jusqu'au meurtre, tout l'empire est en mouvement; l'empereur lui-même juge le coupable : tous les mandarins de la ville domiciliaire, et même des lieux les plus proches, les parens sont châtiés pour avoir été négligens à reprendre le criminel, n'avoir pas informé les magistrats de ses inclinations perverses, et avoir ainsi permis que la perversité se soit portée aussi loin. Le coupable est *mis en pièces et brûlé;* sa maison est détruite jusqu'aux fondemens, même les maisons voisines; plusieurs monumens sont dressés pour annoncer le crime, et combien on doit le détester.

Pour les crimes ordinaires, la peine en usage est la loi *du talion.* Le supplice le plus infâmant est la *décapitation;* parce que la tête étant la plus noble partie du corps, c'est une honte d'en être privé. Le vol n'est point puni de mort, à moins de circonstances aggravantes. Les supplices les plus habituels sont les coups de bâton, qu'on rend moins rudes en payant l'exécuteur. La *cangue* est aussi fort en usage : c'est une espèce de carcan composé de pièces de bois, assez larges pour qu'on ne puisse

pas voir à ses pieds, ni porter les mains à la bouche. Elle s'adoucit aussi avec de l'argent ; il est même possible de se faire remplacer, par la connivence du juge, en payant un homme qui subit la peine. La marque sur les joues, avec un fer chaud, a lieu très-souvent ; le bannissement à temps, ou pour toujours, est un autre peine souvent prononcée; la question n'a lieu que pour les grands crimes, à l'effet de faire révéler les complices. L'arrestation précède toujours toute punition. Les prisons, presque toujours très-pleines, sont vastes et bien aérées.

La peine de mort ne peut être exécutée que confirmée par l'empereur ; les autres peines, notamment l'amande, l'emprisonnement, la torture, sont à la disposition des mandarins qui, souvent pour tirer de l'argent, abusent de leur pouvoir.

La nation est divisée en trois classes : les *mandarins*, les *lettrés*, le *peuple*. La seule noblesse reconnue est celle des *princes du sang actuel*, c'est-à-dire, de ceux issus de la famille régnante. Les descendans de Confucius jouissent d'une grande considération ; ils se conservent sans mélange depuis plus de deux mille ans.

Confucius est, chez les Chinois, le législateur par excellence. On tient qu'il vivait au même temps que Solon. Il fonda sa doctrine religieuse sur la morale; il ne chercha pas à sonder les secrets impénétrables de la nature; il ne s'engagea point dans des recherches curieuses sur l'essence et les attributs du premier être, sur l'origine du monde, sur celle du bien et du mal, et sur d'autres articles au-dessus de la sphère de la simple raison; il ne dogmatisa pas sur la nature des récompenses attachées à la vertu, des châtimens destinés au vice; il se borna à parler avec le plus profond respect du *principe de tous les êtres*, qu'il représenta comme l'essence la plus pure et la plus parfaite, auteur de tout; à inspirer, pour cet être souverain, les sentimens les plus profonds de vénération, de crainte, de reconnaissance et d'amour; à faire admirer sa providence; à enseigner que rien ne lui est caché, qu'il connaît les pensées les plus secrètes, qu'il ne laisse jamais la vertu sans récompense, le vice sans châtiment.

Ce grand homme fut aussi loin que la raison humaine peut aller, sans avoir pour appui la révélation; il s'attacha moins à l'extérieur qu'à l'essence de la

religion, et à réformer le cœur et les mœurs des Chinois; c'est à ce but qu'il tendit constamment; il fit naître la vénération profonde que les Chinois ont pour leurs ancêtres. Il a laissé de lui une mémoire tellement respectée, qu'elle fait naître quelquefois une espèce d'idolâtrie, que des statues, des autels, des temples lui ont été élevés. On sent par suite combien ses descendans doivent être honorés.

Chez les Chinois, le chef de la famille a toujours un titre de dignité. La loi pourvoit à l'éducation par d'excellens livres de morale, que chaque famille est obligée d'avoir. Le père est solidaire avec son enfant, pour toutes les fautes que celui-ci peut commettre; il est châtié pour lui, s'il ne peut pas le représenter.

Les Chinois sont graves et cérémonieux : leurs démonstrations de politesse consistent à *courber la tête, joindre les mains, les mettre sur la poitrine, les abaisser, les élever, fléchir le genou, se prosterner,* selon le rang des personnes et la grâce qu'ils demandent. Ces cérémonies sont si compliquées, que, pour n'y pas manquer, il faut y avoir été formé dès l'enfance. Leur politesse est tellement cérémonieuse, que,

même entre égaux, ils ne parlent qu'en style indirect, et se disent respectivement, *votre très-humble, votre pauvre esclave désire qu'il plaise à son seigneur,* etc etc. Ce style indirect est chose usuelle chez les Orientaux; mais les Chinois outrent ces expressions, humiliantes pour celui qui parle, flatteuses seulement pour celui auquel elles sont adressées.

Un beau Chinois est un peu au-dessus de la taille médiocre, a le front large, les yeux petits, la bouche moyenne, le nez court, les oreilles longues, la barbe claire, les bras et les jambes bien fournis, la voix forte, le ventre gros. L'embonpoint est, chez les Chinois, en grande estime ; il est la preuve, disent-ils, d'une bonne conscience qui fait profiter les alimens.

Une belle Chinoise est peu grande, droite, ne se soucie pas d'avoir la taille fine, ni de l'embonpoint, ni des hanches; elle cherche plutôt à être *toute d'une venue de la tête aux pieds.* Son visage n'est pas sans agrément ; elle a le nez court; les yeux noirs, petits et bien fendus. On lui serre, dès l'enfance, les pieds avec des bandelettes qui les empêchent de croître : plus elle les a petits,

plus elle est estimée et honorée. Mais, quoique fixée dans sa maison, par l'impuissance de marcher, une Chinoise ne s'en pare pas moins avec goût et élégance, *toujours cependant avec la plus grande modestie*.

L'habit long est celui des Chinois; ils portent un petit bonnet ou chapeau : sa forme marque et différencie les rangs. Du milieu de la tête, qui est toute rasée, sort par derrière une touffe de cheveux, qui se cordonne comme une longue queue.

Ils ont ordinairement deux robes; il est honnête d'en mettre une troisième quand on reçoit des visites.

Les mandarins portent par devant et par derrière un oiseau brodé, les militaires un tygre, un lion et sur-tout un dragon.

La cuisine des Chinois est en général bonne; ils aiment les mets échauffans, les liqueurs fortes. Les mets délicats et de distinction sont des *nerfs de cerf*, des *pattes d'ours*, et *certains nids d'oiseaux marins* qu'on apporte du Tunquin. Leur pain est une galette; leur boisson ordinaire une infusion de thé; ils ont, en outre, leur *vin de riz*, qui se garde très-long-temps et qui est très-enivrant.

Le Chinois est sujet à presque toutes nos maladies; aussi ils ont des médecins et des chirurgiens. Leur grande science est de connaître parfaitement le pouls; ils n'ont du reste, pour ainsi dire, d'autre remède que le feu; ils l'appliquent avec des aiguilles rougies; ils font des ventouses, et quelquefois des brûlures considérables.

Les funérailles sont une espèce de fête; toute la famille se rassemble; les bonses marchent les premiers; ils font l'éloge du mort, chantent d'un ton lugubre : un d'entr'eux porte une tablette où sont inscrits le nom du défunt, ses dignités, ses vertus. Le corps est revêtu de ses plus beaux habits, dans un cercueil couvert de damas blanc, qui est la couleur du deuil. Les parens, hommes et femmes, suivent ensuite, selon leur rang, habillés d'un sac de toile blanche, attaché avec une corde, les pieds enveloppés de paille, et des haillons sur la tête. L'inhumation est toujours suivie d'un repas, au moment duquel les convives font retentir l'air de cris lamentables; mais les sanglots, l'expression des regrets, les contorsions, les convulsions sont si méthodiques, qu'on voit clairement que la douleur est plus étudiée que réelle.

Le deuil est très-sévère : il est, pour un père, de trois ans. Le fils couche tout ce temps par terre; il n'oserait, même malade, coucher cinq jours de suite dans le lit. Il n'a, la première année, commerce avec personne, pas même avec sa femme.

Le deuil d'une femme, pour son mari, est aussi de trois ans; celui du mari pour la femme, d'un an seulement : les autres deuils durent de six à trois mois.

Les témoignages de respect filial ne se bornent pas au temps du deuil; ils se répètent tous les ans auprès du tombeau, avec des cérémonies lugubres : des viandes, du vin sont alors présentés comme si le mort était encore en vie. Les tombeaux sont loin des villes, dans quelque endroit agréable. Les riches en ont de magnifiques. Chaque famille, un peu considérable, a un endroit consacré, qu'on appelle la *salle des ancêtres*. Une fois l'année, toutes les branches de la famille se rassemblent; elles montent quelquefois à sept ou huit mille personnes; elles se rangent selon le degré de parenté; le plus pauvre obtient souvent la première place : un bonse fait l'éloge du défunt; on se met ensuite à table : les riches paient le festin.

Le premier jour de l'an est un jour de fête ; les parens, les amis se font des présens.

Deux autres grandes fêtes sont celle dite *des lanternes*, et celle à l'honneur de Confucius ; elles se célèbrent l'une et l'autre dans tout l'empire.

La première a quelque chose de religieux ; les idoles sont promenées en pompe, avec un bruit, un fracas, des mouvemens tumultueux qui approchent du délire ; chaque maison est illuminée par des lanternes : chacun, à l'envi, s'empresse de les avoir plus magnifiques.

La fête de Confucius n'a point cet éclat ; elle est accompagnée d'une gravité respectueuse, telle qu'il convient pour se rappeler la mémoire d'un sage. Les prières, les prosternations, les offrandes de mets, de fruits, de vin, se faisaient d'abord devant la statue du philosophe ; mais un empereur, craignant que cet hommage ne dégénérât en idolâtrie, fit supprimer la statue, et la remplaça par une simple tablette, portant le nom et les vertus du philosophe. Cette dernière fête a lieu deux fois l'an.

Telles sont, ma chère Aline, les no-

tions premières que je puis vous donner sur les Chinois. Ce peuple, très-intéressant, exige des détails beaucoup plus étendus, qui font naturellement partie de l'histoire moderne. Nous terminerons ici l'histoire ancienne.

FIN DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



